

M
1

S. M.

441



1053151

SM 441

LES SIÈGES

DE

Mahon et de Gibraltar

D'après les lettres inédites adressées de 1781 à 1783

Par le Comte de CRILLON au Prince de SALM-SALM

Le Lieutenant de La Tour d'Auvergne-Corret

AU SIÈGE DE MAHON (1781-1782)

D'après les lettres inédites conservées aux Archives du Ministère de la Guerre

Avec une préface et des notes du Commandant Emm. MARTIN

EXTRAIT DU « CARNET DE LA SABRETACHE »



PARIS

Éditions de la Sabretache, 10, Rue du Faubourg-Poissonnière

1907

441




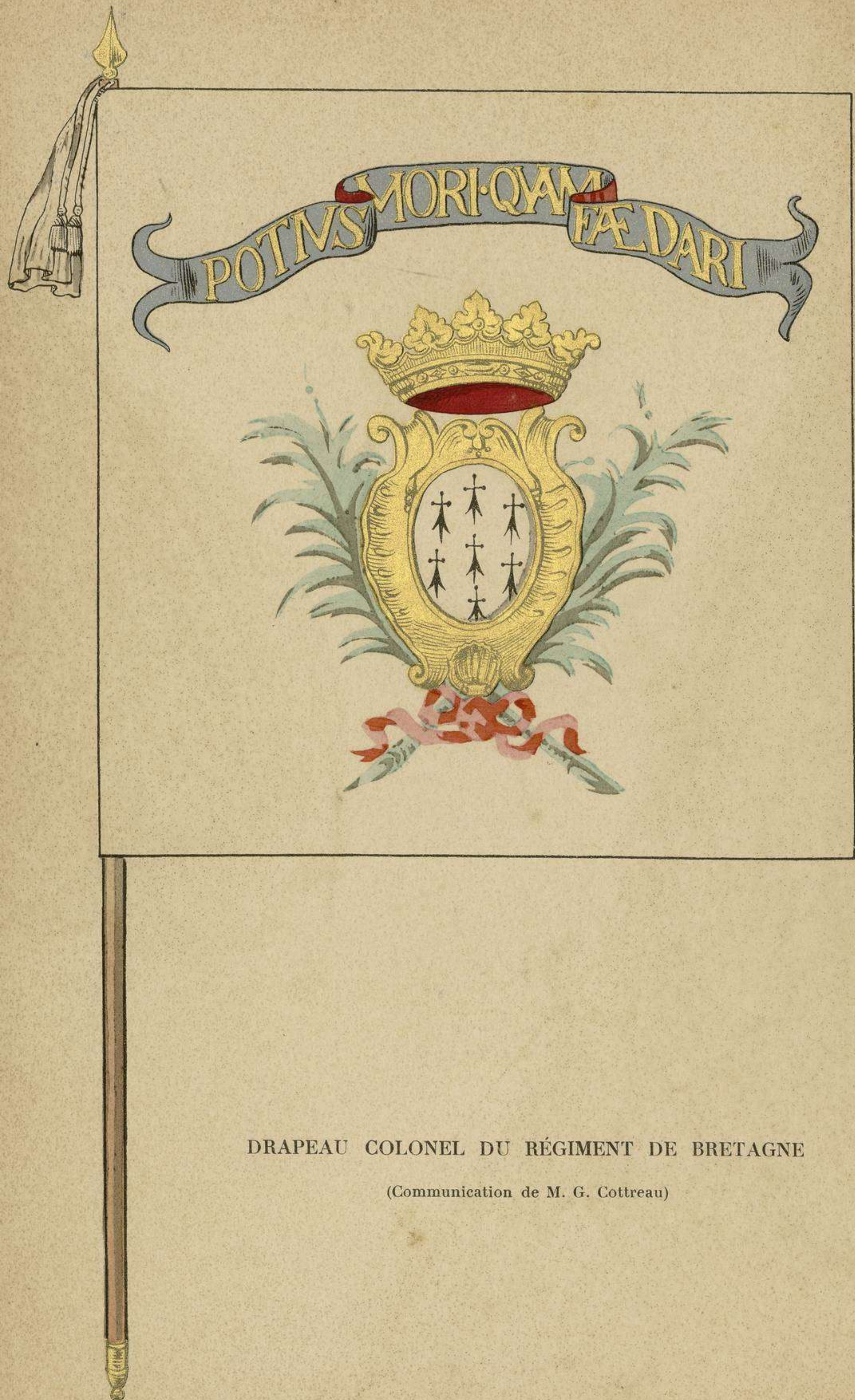
047 x 18

LES SIÈGES
DE
Mahon et de Gibraltar
(1781-1782)

Le Lieutenant de La Tour d'Auvergne-Corret
AU SIÈGE DE MAHON

TIRAGE A 35 EXEMPLAIRES

Nº 



DRAPEAU COLONEL DU RÉGIMENT DE BRETAGNE

(Communication de M. G. Cottreau)



LES SIÈGES

DE

Mahon et de Gibraltar

D'après les lettres inédites adressées de 1781 à 1783

Par le Comte de CRILLON au Prince de SALM-SALM

Le Lieutenant de La Tour d'Auvergne-Corret

AU SIÈGE DE MAHON (1781-1782)

D'après les lettres inédites conservées aux Archives du Ministère de la Guerre

Avec une préface et des notes du Commandant Emm. MARTIN



R. : 11.128

PARIS

J. LEROY, Éditeur, 55, Rue du Faubourg-Poissonnière

—
1907



LE COMTE DE CRILLON

D'APRÈS UN PORTRAIT AU CRAYON DE LEMOINE

(Communiqué par M. le Marquis de Lévis)

Les sièges de Mahon et de Gibraltar

d'après les lettres adressées de 1781 à 1783

par le Comte de Crillon⁽¹⁾ au Prince de Salm-Salm

L'illustre Franklin, venu à Paris, en 1776, pour solliciter l'aide de la France en faveur des Américains, qui s'étaient proclamés indépendants, avait été accueilli avec enthousiasme.

L'année suivante, il parvint à déterminer Louis XVI, à s'unir à ses compatriotes, qui luttèrent contre l'Angleterre, avec des alternatives de succès et de revers, pour conquérir leur indépendance.

En 1779, l'Espagne accéda à cette alliance et son roi, Charles III, obtint, en 1781, de Louis XVI, l'envoi dans l'île de Minorque de quatre régiments d'infanterie, pour servir, en qualité d'auxiliaires, sous les ordres du duc de Crillon (2), qui commandait le corps espagnol, chargé de reprendre cette île aux Anglais (3).

« Les troupes françaises, écrivit le marquis de Ségur, alors ministre de la Guerre, au duc de Crillon, retrouvant en vous un général qu'elles ont déjà connu dans les champs de la gloire, et dont le nom seul est capable de leur élever l'âme et de leur inspirer la confiance, s'efforceront de mériter son estime et sa bienveillance » (4).

(1) Le portrait du comte de Crillon, reproduit, ci-contre, appartient à M. le marquis de Levis; il a été fait d'après un dessin de Lemoine, exécuté en 1774.

(2) Crillon (Louis de Balbe de Berton, duc de), né le 22 février 1717, à Avignon. A la compagnie des mousquetaires gris, 1730; lieutenant en second au régiment du Roy, 1733; lieutenant, 1734; colonel du régiment de Bretagne-infanterie, 16 avril 1738; colonel du régiment d'infanterie de son nom, 1^{er} janvier 1745; brigadier, 1745; maréchal de camp, 1746; commandeur de l'Ordre de Saint-Louis, 1754; blessé et a eu un cheval tué sous lui à Rosbach, 5 novembre 1757; lieutenant général, 1758; autorisé, le 18 juin 1762, à passer au service d'Espagne, tout en conservant son rang dans l'ordre des lieutenants généraux. Le roi d'Espagne le nomma capitaine général après la prise de Mahon, lui donna le titre de duc de Mahon, et de grand d'Espagne. Il mourut en 1796, laissant des mémoires militaires qui ont été publiés à Paris, chez Dupont, en 1791, en un volume in-8°, avec portrait.

(3) L'île de Minorque fut occupée par les Anglais, en 1708. Le duc de Richelieu s'en empara, en 1756, mais la paix de Paris l'avait rendue, en 1763, à la Grande-Bretagne.

(4) Lettre datée de Versailles, le 2 septembre 1781. (Archives historiques du ministère de la Guerre.)

La division d'infanterie française, commandée par le maréchal de camp, baron de Falckenhayn (1), avait un effectif de 3.886 officiers, bas officiers et soldats; elle était composée des régiments de Lyonnais, de Bretagne, de Bouillon, de Royal-Suédois et d'un détachement du régiment d'artillerie de Strasbourg.

Les troupes espagnoles, envoyées à Minorque, comptaient 10.464 combattants.

Les forces anglaises, qui occupaient l'île, sous les ordres du général Murray, n'étaient pas assez nombreuses pour songer à résister aux Espagnols; aussi se réfugièrent-elles dans le fort Saint-Philippe, qui défend l'entrée de Port-Mahon.

Le duc de Crillon entreprit le siège de ce fort, dont tous les ouvrages sont taillés dans le roc; le nombre de ses défenseurs s'élevait à peine à 3.000 hommes, et celui des assiégeants à environ 12.000, en défalquant deux mille soldats indisponibles ou détachés dans l'intérieur de l'île.

Le 6 janvier 1782, toutes les batteries des assiégeants étaient terminées et prêtes à jouer. Aux premières lueurs du jour, trois salves furent tirées en réjouissance des couches de la reine Marie-Antoinette; et la dernière donna le signal; les 150 pièces, tout à coup démasquées, tirèrent à la fois sur le fort Saint-Philippe qui répondit aussitôt de toute son artillerie.

Après vingt-neuf jours d'un bombardement ininterrompu, le général Murray arbora le drapeau blanc, le 4 février, et capitula le lendemain.

L'audace du duc de Crillon avait été couronnée d'un plein succès, aussi Charles III le nomma-t-il capitaine général, et ajouta plus tard à ses titres, celui de duc de Mahon. — Ce succès mit en goût le roi d'Espagne, qui confia aussitôt à Crillon la direction du siège de Gibraltar.

Les troupes espagnoles et la division française quittèrent donc Minorque, pour débarquer, le 18 juin 1782, dans la baie d'Algésiras, et prendre une part active aux opérations contre Gibraltar, place réputée imprenable, qui est formée d'une masse de rochers, presque verticale de toutes parts, et inaccessible du côté de la terre.

*
* *

Un corps espagnol se consumait, depuis le mois de septembre 1779,

(1) Falckenhayn (Charles-Gustave, baron de), fils de Frédéric-François, baron de Falckenhayn, et de Jeanne-Catherine de Wurmser de Vendeheim-Sundhouse, né le 14 juillet 1724, à Strasbourg.

Enseigne dans le régiment Royal-Suédois, 1742; lieutenant, 1743; capitaine, 1745; major du régiment Royal-Pologne, infanterie allemande, 1747; commission de colonel, 1752; rang de colonel, 1754; lieutenant-colonel, 1757; colonel commandant le régiment Royal-Bavière, 1760; brigadier, 1762; colonel commandant le régiment de Nassau, 1763; maréchal de camp, 1770; commandeur du Mérite Militaire, 1772; commandant les huit bataillons envoyés à Minorque, 3 septembre 1781; grand-croix surnuméraire du Mérite Militaire

dans un inutile blocus de Gibraltar (1), dont le dernier ravitaillement général avait eu lieu en avril 1781; la garnison anglaise, forte d'environ 6.000 hommes, était sous les ordres du général Elliot.

Le duc de Crillon s'installa au camp Saint-Roch et prit, le 1^{er} juillet 1782, le commandement effectif des troupes de siège, qui comptaient environ 27.000 Espagnols et 4.000 Français; il entreprit de suite les travaux de tranchée et la construction des batteries.

Le colonel d'Arçon (2), qui commandait le génie de la division française, était un ingénieur de talent, inventif et audacieux. Estimant que toute attaque du côté de la terre était impossible et qu'il fallait abandonner les règles ordinaires pour s'emparer de Gibraltar, il proposa la construction de batteries flottantes insubmersibles et incombustibles, « destinées à faire brèche au corps de place du côté de la mer, en même temps que par des tranchées appuyées au camp de Saint-Roch, on devait avancer d'autres batteries sur le continent,

à l'occasion de la prise du fort Saint-Philippe, 22 mars 1782; lieutenant général à la charge de reprendre son rang, 11 novembre 1782; a pris rang, 1784; chef de la 2^e division d'Alsace, 1788; s'était retiré à Rabastens (Tarn), d'où il émigra en 1793.

(1) Les Anglais s'étaient emparés de Gibraltar en 1704. Les Espagnols essayèrent inutilement de reprendre cette place à la fin de 1704, en 1705 et en 1708; sa possession fut assurée à la Grande-Bretagne par les traités d'Utrecht et de Séville.

(2) Le Michaud d'Arçon (Jean-Claude-Eléonor), fils de Jean-Claude-Joseph et de Marie-Magdelaine Joly de Mantoche, né le 18 novembre 1733, à Besançon (Doubs).

Ingénieur volontaire, 1751; lieutenant à la suite du régiment de Picardie (infanterie), 1754; reçu ingénieur ordinaire, 1755; capitaine, 1763; major, 1777; lieutenant-colonel, 1779; sous-brigadier, 1779; colonel, le 10 mai 1782; chef de brigade, 1785; élu commandant en second de la garde nationale de Besançon, le 12 octobre 1789; maréchal de camp inspecteur des fortifications, 1792; suspendu par le général Hesse, 11 octobre 1792; employé à l'armée des Alpes par le général Montesquiou, le 15 octobre 1792; a cessé ses fonctions, le 14 novembre suivant; réintégré par le Conseil exécutif et employé à l'armée du Nord, 1793; lieutenant général dans la ligne, le 2 mars 1793; inspecteur général des fortifications, 1793; employé au comité des fortifications, 1794; a obtenu une pension de retraite, le 27 février 1795; commissaire du Directoire exécutif pour la démolition des places fortes du Piémont, 1796; admis au traitement de réforme, 1798; employé près le Directoire exécutif, 1799; admis en cette qualité au traitement d'activité, 1799; sénateur, le 15 mars 1800; décédé, le 1^{er} juillet 1800.

Campagnes : 1760, 1761 et 1762 en Allemagne; 1781 et 1782 à Gibraltar; 1792, à l'armée des Alpes; 1793 à l'armée du Nord.

Chevalier de Saint-Louis, le 8 mars 1777.

Il fut chargé en 1775 de la carte militaire des frontières, il a étendu cette opération sur les provinces du Dauphiné, de la Provence, du pays de Gex, les monts Jura, les états de Montbéliard, de Porentruy et de la Haute-Alsace.

A la suite du siège de Gibraltar, d'Arçon reçut une gratification de 6.000 livres et une pension de 2.000 livres.

A notre connaissance, d'Arçon a publié les ouvrages suivants : *Réflexions d'un ingénieur, ou réponse à un tacticien*, Paris, 1773, in-8°; *Correspondance sur l'art de la guerre*, etc. et *Suite de la correspondance sur l'art de la guerre*, Bouillon, 1774, in-8°; *Défense d'un système de guerre national*, etc... Amsterdam, 1779, in-8°; *Conseil de guerre privé sur l'événement*

pour prendre de revers les ouvrages que les flottantes occuperaient de front » (1).

Dans l'espoir de mettre ces machines de guerre d'un nouveau genre à l'abri des bombes et des boulets rouges de l'ennemi, le colonel d'Arçon imagina de revêtir le côté exposé au feu d'une forte cuirasse en bois et d'un épais lit de vieux câbles, de ménager au milieu de ce massif une circulation d'eau entretenue par des pompes; enfin, de le percer de sabords pour les canons. Le côté opposé au feu ne devait pas être armé; aussi, pour maintenir l'équilibre, fut-il chargé d'un lest capable de faire contrepoids au lourd massif de bois et à l'artillerie.

Dix de ces batteries flottantes, ou prames, furent construites : cinq étaient à deux rangs de batterie et cinq à un seul rang (2); soit, en tout, une artillerie de 150 pièces.

Les quarante-neuf vaisseaux de guerre de la flotte aux ordres de Don Louis de Cordova, dont douze français, commandés par le comte de Guichen, des galiotes, des chaloupes canonnières et des barques à bombes, devaient appuyer les batteries flottantes.

L'attaque générale eut lieu le 13 septembre 1782, à huit heures et quart du matin. Elle manqua d'ensemble : huit prames se portèrent trop en arrière et les boulets rouges anglais mirent le feu aux deux autres; les vaisseaux de ligne, les galiotes, les chaloupes canonnières et les barques à bombes, ne prêtèrent pas un appui suffisant ou restèrent simples spectateurs du combat. Finalement, l'ordre fut donné d'incendier les prames, dans la crainte de les voir tomber entre les mains de l'ennemi.

de Gibraltar en 1782, s. l. 1785, in-8°; Notes sur les mémoires militaires attribués à M. le duc de Crillon, en ce qui concerne le siège de Gibraltar, s. l. n. d., in-8°; Considérations sur l'influence du génie de Vauban dans la balance des forces de l'Etat, s. l. 1786, in-8°; De la force militaire considérée dans ses rapports conservateurs, etc., Strasbourg, 1789, in-8°; Réponse aux mémoires de M. de Montalembert, publiés en 1790, sur la fortification dite perpendiculaire, etc., Paris, 1790, in-8°; Suite des réponses du colonel d'Arçon pour éclaircir les répliques de M. de Montalembert, s. l. n. d., broch. in-8°; Des fortifications et des relations générales de la guerre de siège, Paris, an II, in-8°; Considérations militaires et politiques sur les fortifications, Paris, an III, in-8°.

(1) *Notice sur la vie et les ouvrages du général d'Arçon*, membre du Sénat conservateur, etc., par Girod-Chantraus, ancien officier du génie, à Besançon. Daclin, an IX (1801), in-12, avec portrait. — C'est ce portrait au physionotrace, dessiné par Fournier et gravé par Chrétien que nous reproduisons dans le texte.

C'est à tort que, dans cette notice, l'auteur fait naître d'Arçon à Pontarlier : en effet, d'après les pièces officielles conservées aux archives administratives du ministère de la Guerre, cet officier général naquit en 1733, à Besançon et fut baptisé en 1735, à Pontarlier.

(2) La gravure en couleurs que nous donnons, ci-contre, reproduit un dessin aquarellé d'un précieux manuscrit du dix-huitième siècle, qui fut acheté, avant la Révolution, par le général Lazare Carnot et que le capitaine Carnot, membre du Comité de la *Sabretache*, a bien voulu nous communiquer.

C'était un échec complet; mais, si le siège fut interrompu, les Espagnols continuèrent de bloquer Gibraltar, jusqu'à la paix, qui fut signée à Versailles, le 3 septembre 1783.

*
* *

Le comte de Crillon, colonel du régiment de Bretagne et brigadier d'infanterie, écrivit presque journellement, pendant ces deux sièges, à son ami intime le prince de Salm-Salm (1).

Ces lettres, qui émanent d'un officier français, fils du général en chef, bien placé pour tout savoir et tout voir, sont fort bien tournées, remplies de détails militaires et anecdotiques sur les opérations des assiégeants, les sorties des assiégés, la façon de combattre et de vivre au camp, des Espagnols et des Français.

Écrites par un témoin qui prit une part active et importante aux deux sièges, ces lettres, parsemées de phrases au style « des hommes sensibles », mis à la mode par Jean-Jacques Rousseau, sont d'une lecture attrayante et facile. Elles montrent, en pleine lumière, la physionomie de l'officier français des années qui précédèrent la Révolution; elles font aussi ressortir les idées libérales et philosophiques alors adoptées par la noblesse militaire, lesquelles semblent s'être synthétisées en La Fayette, quittant la France, pour aller participer à la lutte qui devait assurer l'indépendance de la République des États-Unis.

C'est grâce à l'entremise de M. le capitaine Carnot, du comité de notre Société, que M. le vicomte de Polignac, membre de la *Sabretache*, a bien voulu nous communiquer ces lettres curieuses et si lestement troussées, qu'il possède par héritage. — En plus des lettres relatives aux sièges de Mahon et de Gibraltar, nous en donnerons quelques autres, destinées à compléter ce tableau de l'existence militaire du comte de Crillon.

*
* *

L'auteur des lettres, Félix-François-Dorothée des Balbes de Berton,

(1) Salm-Salm (Emmanuel-Henry-Nicolas, prince de), né le 22 mai 1742, au château d'Hoogstraeten, dans le Brabant autrichien, sous-lieutenant au régiment de Bulagh en Autriche, 1758; capitaine au régiment de Salm, 1759; chambellan de l'Impératrice-Reine et colonel du régiment de Wallons-Brabant en Espagne; brigadier en France, le 5 septembre 1778; colonel commandant du régiment d'Anhalt, le 8 mars 1780; maréchal de camp, le 5 décembre 1781; mestre de camp, propriétaire du régiment de Salm-Salm, le 1^{er} janvier 1783; commandant une brigade d'infanterie dans la première division des Evêchés, le 1^{er} avril 1788. Emigra le 2 octobre 1789 et mourut à Wolluf, dans l'ancien évêché de Mayence, le 14 mai 1808.

A fait les campagnes de 1760 en Silésie, de 1761 et 1762 en Saxe, au service de l'Autriche.

Passé au service d'Espagne, en 1763, il est entré à celui de France, en 1778.

comte de Crillon (1), était le fils cadet de Marie-Auguste, duc de Crillon, et de Françoise-Élisabeth de Convay; il naquit à Paris, rue Pavée, le 22 juillet 1748.

Le duc de Crillon, tout en conservant son rang dans l'ordre des lieutenants généraux des armées de France, avait été autorisé, en 1762, à passer au service de l'Espagne. L'année suivante, il fit entrer son fils cadet dans la compagnie flamande des gardes du corps d'Espagne. Peu après, le comte de Crillon était nommé exempt et avait rang de colonel, le 1^{er} février 1766, à l'âge de quatorze ans.

Désirant prendre du service en France où son frère aîné, le marquis de Crillon (2) servait avec le grade de colonel, le comte de Crillon adressa de Madrid, le 2 janvier 1769, au duc de Choiseul,

(1) La lettre qui suit, signée des deux frères, le marquis et le comte de Crillon, contient d'intéressants renseignements sur leurs noms; elle est conservée aux archives administratives du ministère de la Guerre.

« Paris, le 18 mars 1783.

« Nous avons l'honneur de vous envoyer, Monsieur, des éclaircissements que vous désirez avoir sur le nom de *Balb*.

« *Balb* est notre nom de famille.

« *Berton* est celui de notre branche.

« *Crillon* celui d'une terre depuis longtemps dans notre maison.

« La terminaison différente du mot *Balb* ou *Balbis*, provient de ce que dans les actes les plus anciens de la république de Quiers, dont nous sommes originaires, tous actes écrits en latin, notre nom de famille y est décliné et qu'on y voit tantôt *Balbus*, tantôt de *Balbis*, quelquefois *unus inter Balbos*, quelquefois *Balbus de Balborum*, etc...

« Il en est résulté que dans plusieurs actes la terminaison de notre nom a varié, sans que le nom de *Balb* qui est notre véritable nom originaire, ait éprouvé d'altération. Pour éviter cette variété, mon frère et moi avons pris le parti de placer nos noms d'une manière plus analogue à la prononciation française, et qui explique le raisonnement que nous venons d'avoir l'honneur de vous faire.

« *Berton des Balbes, marquis ou comte de Crillon.*

« Il nous paraît qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que nos brevets nous soient expédiés sous nos noms tels que nous les prenons.

« Nous avons l'honneur d'être avec un sincère attachement, Monsieur, vos très humbles et très obéissants serviteurs.

« Signé : BERTON DES BALBES, marquis de CRILLON.

BERTON DES BALBES, comte de CRILLON. »

(2) Crillon (Louis-Pierre-Nolasque-Félix des Balbes de Berton, marquis de), né le 12 décembre 1742, à Avignon. Capitaine au régiment de Septimanie (dragons), 1748; réformé, 1749; aide de camp du lieutenant général de Crillon, 1757; capitaine au régiment d'Apchon (dragons), 1758; aide de camp du maréchal de Broglie, 1761; colonel aux grenadiers de France, 1767; colonel du régiment provincial de Montpellier, 1771; colonel commandant le régiment d'Agenois, 1776; de celui d'Aquitaine, 1776; brigadier d'infanterie, 1780; employé à l'armée d'Espagne, 1781; maréchal de camp, 1781; lieutenant général, 1792; démissionnaire, 1792; retraité pour ancienneté de service, 1798; décédé le 29 avril 1806.

Campagnes : 1752 à 1762, en Allemagne; de 1781 à 1782, au siège de Mahon et de Gibraltar; 1792, à l'armée du Nord.

Décorations : Chevalier de Saint-Louis, 1771; chevalier de la Toison d'or, 1784.

la lettre suivante (1) dans laquelle il expose les motifs de sa détermination :

« Monsieur le Duc,

« Mon sort dépend de vous. J'ai suivi mon père en Espagne ; il y a trois ans que j'y suis colonel ; mais indépendamment d'un mariage très brillant, surtout pour un cadet, et qui ne tient qu'à la seule condition que j'aurai mon grade en France, ma santé dépérit en Espagne et les médecins m'ont même fait entendre que ce séjour pouroit m'en devenir mortel. Le roi d'Espagne, dont les bontés pénètrent mon cœur, veut bien s'intéresser pour moi auprès du roi de France, comme Monsieur de Fuentès aura l'honneur de vous le dire. Je vous demande votre protection, Monsieur le Duc, dans l'affaire la plus importante de ma vie, je vous la demande au nom de ma famille pour laquelle vous avés eu de l'amitié et qui n'a jamais cessé de vous être extrêmement attachée. Si la meilleure volonté et une application constante suffisent pour acquérir du talent, si enfin j'étais assez heureux pour être un jour utile à ma patrie, ce serait à vous, Monsieur le Duc, que je devrais, je ne dis pas le plus grand bonheur, mais le seul que je conçois. J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur le Duc, votre très humble et très obéissant serviteur.]

« Le Comte BALBE DE CRILLON. »

Cette demande, chaudement appuyée par le roi d'Espagne, reçut, sans tarder, une solution favorable : le 24 mars 1769, le comte de Crillon était nommé colonel aux grenadiers de France.

Le comte de Fuentès, ambassadeur du roi d'Espagne, remercia le duc de Choiseul, par la lettre qui suit :

« Paris, le 31 mars 1769.

« Monsieur,

« J'ai informé le comte Balbe de Crillon de la grâce que le Roy a bien voulu lui faire de l'admettre à son service et de lui accorder une place de colonel dans le corps des grenadiers de France en considération de la recommandation du Roy son cousin. Cet officier est pénétré de reconnaissance pour cette grâce de S. M. T. C. et pour les bons offices de Votre Excellence.

« J'ai informé ma Cour par la poste d'aujourd'hui et je puis assurer d'avance Votre Excellence, que le Roy mon Maître sera très sensible à cette nouvelle marque de l'amitié de S. M. T. C.

« J'ai l'honneur d'être, avec le plus sincère attachement, Monsieur, de Votre Excellence, très humble et très obéissant serviteur.

« Comte de FUENTÈS.

Le comte de Crillon entrait ainsi dans les rangs de l'armée du roi de France, sous les auspices les plus favorables.

Le corps des grenadiers de France avait été formé au mois de

(1) Cette lettre est conservée aux archives administratives du ministère de la Guerre.

février 1749 (1), avec les compagnies de grenadiers des bataillons réformés à la remise de l'armée sur pied de paix, après la guerre de la succession d'Autriche (1741-1748). Il était composé de quatre brigades ; chaque brigade comptait douze compagnies et chaque compagnie quarante-cinq hommes, non compris les officiers. Un inspecteur commandant et un commandant en second étaient à la tête de ce corps ; le nombre des colonels, d'abord fixé à seize, fut augmenté de quatre en 1752, puis porté à vingt-quatre l'année suivante ; il y eut, en plus, des colonels surnuméraires.

Le comte de Crillon retrouva, aux grenadiers de France, son frère aîné le marquis, qui y servait, depuis 1767, avec le grade de colonel.

Le ministre de la Guerre ayant rendu compte au Roi des inconvénients nombreux qui naissaient « de la forme dont le corps était recruté » et de la surcharge qu'il occasionnait à l'infanterie, Louis XV le supprima par ordonnance du 4 août 1771.

Après le licenciement de corps, qui se fit au Havre, le comte de Crillon se trouva quelque temps sans emploi. Le 18 mai 1772, il recevait une compensation par sa nomination de colonel en second au régiment de Béarn, alors commandé par le marquis de Crénolle.

A son arrivée au corps, qu'il rejoignit à Thionville (2), une difficulté se présenta. Nous allons l'exposer, dans le but de faire connaître de quelle façon le service était alors exécuté par les colonels en second.

L'ordre du Roi, remis au comte de Crillon, ordonnait au marquis de Crénolle, de le recevoir et de le faire reconnaître en qualité de colonel en second, mais il disait aussi qu'il ne servirait avec ce grade que pendant les mois de juin, juillet et août de l'année 1772.

Se conformant à l'exposé de l'ordre royal, le marquis de Crénolle ne voulut recevoir le comte de Crillon, comme colonel en second, que pour ces trois mois. Ce dernier protesta aussitôt, disant que le Roi l'ayant nommé colonel en second, il devait être reçu sans aucune restriction, mais que l'ordre spécifiant le temps de son service, il ne devait être en activité que pendant les mois de juin, juillet et août, sans cependant cesser d'être colonel en second de Béarn ; qu'autrement, il n'aurait, ce service terminé, plus même le droit de porter l'uniforme du régiment.

Le marquis de Crénolle et le comte de Crillon décidèrent, amicalement, de soumettre cette difficulté au comte Turpin de Crissé, alors en résidence à Metz, qui écrivit, le 4 juillet, au marquis de Monteynard, ministre de la Guerre, en donnant raison au comte de Crillon. Le ministre trancha la difficulté en prescrivant que « M. de Crillon devait être reçu conformément à l'ordre du Roy et que cet ordre serait renouvelé chaque année, ainsi qu'il était d'usage dans le corps des grenadiers de France » (3).

(1) Par ordonnance du 15 septembre 1750, les grenadiers de France prirent rang entre les régiments de Bourbon et de Beauvoisis.

(2) Béarn tenait garnison à Thionville, depuis le mois d'octobre 1771.

(3) Archives administratives du ministère de la Guerre.

Dès lors, le comte de Crillon se montre satisfait de sa nouvelle situation et l'exprime en ces termes dans une de ses lettres au prince de Salm-Salm : « Je suis, cher ami, avec le brave régiment de Béarn dont l'esprit réellement m'enchanté. Ses soldats ont une volonté singulière et ses officiers beaucoup d'union ; il semble que la devise du régiment est qu'il faut battre les ennemis et aimer les camarades. »

Béarn quitta Thionville, en septembre 1772, pour aller tenir garnison à Valenciennes, d'où il partit, en novembre 1774, pour se rendre à Metz. L'année suivante, son 4^e bataillon fut dirigé sur Brest, où il s'embarqua, le 20 novembre, pour contribuer à la défense de nos colonies d'Amérique.

Par ordonnances des 25 mars et 31 mai 1776, onze régiments français, à quatre bataillons, furent dédoublés pour former vingt-deux régiments à deux bataillons. Parmi ces régiments était compris celui de Béarn, dont les 1^{er} et 3^e bataillons continuèrent à porter ce nom, tandis que les 2^e et 4^e formèrent le régiment d'Agenois.

Chacun des nouveaux régiments prenait rang immédiatement après celui dont il avait été tiré (1). Agenois prit ainsi le n^o 14 ; il eut pour colonel le marquis de Crillon et le comte, son frère cadet, fut nommé colonel en second (2) de ce régiment, le 18 avril 1776.

A sa formation, Agenois avait son 1^{er} bataillon à Vannes et le 2^e au cap Français. L'année suivante, le 1^{er} bataillon s'embarqua à Brest pour rejoindre le 2^e, complétant ainsi le régiment qui devait s'embarquer sur la flotte du comte d'Estaing et participer au siège de Savannah (1779).

A cette époque, le marquis et le comte de Crillon n'étaient déjà plus à la tête d'Agenois : Le premier commandait le régiment d'Aquitaine depuis le mois de novembre 1776 et le second, ayant été l'objet d'une décision qui lui faisait prendre rang de colonel du 11 décembre 1767, avait été nommé, le 1^{er} mars 1778, colonel du régiment d'artillerie de Toul. Le comte de Crillon ne fit, du reste, que passer dans ce corps, puisque, le 7 août 1778, il devenait colonel du régiment de Bretagne (3). De 1738 à 1745, Bretagne s'était trouvé sous les ordres du père du nouveau colonel, qui était alors marquis de Crillon.

Le comte de Crillon rejoignit son régiment à Dunkerque où il tenait

(1) *État militaire de France pour l'année 1777*, page 145.

(2) Le colonel en second et le lieutenant-colonel avaient chacun une compagnie.

(3)

« A Versailles, le 15 septembre 1778.

« M. le comte de Crillon a déposé quarante mille livres à notre caisse pour le prix du régiment d'infanterie de Bretagne, dont il a obtenu l'agrément. Vous ne ferez pas de difficulté à délivrer cette somme à M. de Chabannes, colonel commandant de ce régiment, qui a donné sa démission, ou à la personne chargée de sa procuration...

« Signé : DE MONTBAREY. »

(Archives administratives du ministère de la Guerre.)

garnison. Bretagne quitta cette place, en novembre 1780, pour se rendre à Metz. L'année suivante, au mois de mai, le colonel reçut de son père un avis officieux l'invitant à se tenir prêt à prendre part à une expédition dont il avait le commandement en chef. Dans sa réponse, le comte supplia le duc de Crillon de ne pas omettre de demander le régiment de Bretagne, si des troupes françaises devaient marcher avec celles d'Espagne placées sous ses ordres.

Ce qui avait été prévu arriva : le régiment de Bretagne quitta Metz, le 20 août, pour se diriger sur Toulon, où il devait s'embarquer avec les trois autres régiments désignés pour rejoindre, à Minorque, le corps espagnol commandé par le duc de Crillon.

Le comte de Crillon avait été envoyé en avant pour annoncer à son père l'arrivée de la division française et prendre ses ordres. — Aussi s'embarqua-t-il à Toulon, dans la deuxième quinzaine de septembre 1781, sur la corvette la *Badine*, avec un commissaire des guerres, des commis pour les vivres et les hôpitaux, chargés de préparer l'installation des quatre régiments.

Débarqué à Fornells (1), notre colonel atteignit Mahon (2) le 2 octobre; là, il apprit que son père était décidé à entreprendre le siège du fort Saint-Philippe.

Le marquis de Crillon, colonel d'Aquitaine, moins heureux que son frère, ne fut pas désigné pour prendre part à cette expédition, et ne reçut, du marquis de Ségur, que la simple autorisation d'aller retrouver son père à Minorque, sans réussir à obtenir une lettre de service. Ne pouvant ainsi servir au titre français, il dut se contenter d'être employé par le duc de Crillon en qualité d'adjudant.

La division française s'embarqua, le 18 octobre 1781, à Toulon; mais la flottille ne put dériver que le 22 pour entrer, le 24, dans le port de Fornells, que nos troupes quittèrent successivement pour se rendre à Mahon.

Pendant le siège, le comte de Crillon qui commandait la brigade formée des régiments de Lyonnais et de Bretagne, se fit, en toute circonstance, remarquer par son activité et sa bravoure. Dans un mémoire adressé, après la reddition du fort, au marquis de Ségur, le duc de Crillon en fait le plus bel éloge en le notant ainsi : « S'il n'était pas mon fils, je voudrais qu'il le fût » (3).

(1) Elisée Reclus dit en parlant de Fornells : « Ce port excellent qui s'ouvre entre deux péninsules rocheuses de la côte septentrionale et qui pourrait abriter une flotte entière, sert à peine à quelques barques de pêche. » — *L'Europe méridionale*, Paris, Hachette et C^{ie}, 1879, in-4°.

Le nom de ce port est orthographié *Fornelle*, sur la carte levée par des officiers français en 1758 et 1759, qui fut gravée par P.-F. Tardieu, et dont la reproduction accompagne les *lettres du comte Crillon*.

(2) Mahon, capitale de Minorque, fut fondée, en 702, avant J.-C., par le Carthaginois Magon, dont elle porte encore le nom.

(3) *Recueil des lettres officielles de MM. le baron de Falckenhayn, le duc de Crillon et autres, concernant l'expédition de Minorque*. — (Archives historiques du ministère de la Guerre.)

Le comte de Crillon obtint, à la suite de ce succès, un congé pour se rendre en France auprès de sa femme qu'il aimait de l'amour le plus tendre (1).

Sa correspondance nous apprend que, de France, il se rendit à Madrid et à Aranjuez. « Mon ami, écrit-il, le 17 mai 1782, d'Aranjuez, au prince de Salm-Salm, il n'y a rien que le baptême de Mahon n'efface; j'ai été reçu par le roi et par la famille royale avec une bonté infinie. »

Nous l'avons vu, les troupes franco-espagnoles victorieuses à Minorque, quittèrent cette île pour aller prendre part au siège de Gibraltar.

Passant par Grenade et Cadix, le comte de Crillon rejoignit la brigade qu'il commandait, à Algésiras; de là, il alla visiter Tanger et Ceuta, chef-lieu des Présides espagnoles sur les côtes du Maroc.

Ses lettres de campagne écrites du camp de Saint-Roch, sous Gibraltar, relatent tous les détails du siège. Après l'insuccès des batteries flottantes, lorsque le siège se trouva transformé en blocus, les régiments français furent sur le point d'être embarqués, à Cadix, pour prendre part à une expédition contre la Jamaïque, au grand dam des officiers et soldats qui, après les fatigues supportées aux sièges de Mahon et de Gibraltar, désiraient rentrer en France et y prendre un repos mérité. Ce désir, que fait vivement ressortir la correspondance que nous publions, se trouva exaucé grâce à la conclusion de la paix de Versailles, en 1783. Le régiment de Bretagne rentra en France au mois de juin de cette année et alla tenir garnison à Perpignan.

Le comte de Crillon qui était brigadier d'infanterie depuis le 1^{er} mars 1780 et qui venait de faire deux campagnes à la tête d'une brigade, fut promu au grade de maréchal de camp le 1^{er} janvier 1784. Pendant son séjour à Cadix, dans le courant de 1783, il s'était lié avec d'Estaing et La Pérouse, particulièrement avec ce dernier qui lui témoigna une sincère amitié.

Le comte de Crillon commanda une brigade d'infanterie dans la 2^e division des Évêchés, en 1788 et en 1789. Dans une lettre écrite en 1782 au prince de Salm-Salm, il disait : « Ah! si j'étais né dans une république, je crois que j'aurais fait quelque chose. » Aussi adopta-t-il les principes nouveaux et fut élu, le 14 mars 1789, député aux États-Généraux par la noblesse du bailliage de Beauvais. Un des premiers, Crillon se rallia au Tiers-État et fut un des fondateurs de la Société des *Amis de la Constitution* qui devint le Club des *Jacobins*; il fit partie des modérés qui, voulant le maintien de la Constitution de 1791, se détachèrent des *Jacobins* pour fonder le Club des *Feuillants*. Voici quel fut son rôle politique : Il se prononça pour la division du royaume

(1) Le comte de Crillon avait épousé, le 6 octobre 1774, Marie-Charlotte Carbon, fille de messire Gérard Carbon, ancien procureur général et conseiller au Conseil supérieur du Cap Français, île et côtes de Saint-Domingue, et de Françoise-Elisabeth de Trudaine.

en départements et en districts, s'éleva contre l'indiscipline qui s'introduisait dans certains corps de troupe, soutint le marquis de Bouillé qui avait su faire respecter la discipline à Metz et à Nancy (1790) et réclama pour le jeune Desilles, les honneurs du Panthéon.

Employé à l'armée du Nord en janvier 1792, Crillon fut nommé lieutenant général le 1^{er} février suivant. Les désillusions devaient vite suivre ce nouveau grade : Chargé du commandement du camp de Tiercelet, formé des garnisons de Longwy et de Thionville, il se vit bientôt dans l'obligation de lever le camp, de renvoyer les troupes dans leurs garnisons respectives, puis de donner, le 22 mai 1792, sa démission que le ministre de la Guerre accepta.

A la suite de la loi de septembre 1793 portant que les officiers démissionnaires, suspendus ou destitués, devaient s'éloigner de Paris dans les vingt-quatre heures, Crillon se rendit à Forges-les-Eaux, d'où il sollicita du ministre de la Guerre, le 22 frimaire an II (12 décembre 1793), l'autorisation de venir habiter son domicile, place de la Révolution, n° 2, section des Champs-Élysées (1).

Bien qu'ayant adopté les principes de la Révolution, le lieutenant général de Crillon devint vite suspect ; et jeté en prison il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Admis à la retraite, pour ancienneté de service, le 1^{er} novembre 1800, il fut élu membre du Conseil général de l'Oise.

Oublié sous l'Empire, Crillon prit le titre de duc à la mort de son frère aîné, en 1806. Nommé pair de France le 17 août 1815, il soutint les principes de la Charte constitutionnelle, et mourut, à Paris, le 27 janvier 1827 (2).

Commandant EMM. MARTIN.

* * *

A Paris, samedi au soir (1778).

Après vous avoir quitté, cher ami, j'ai été me mettre à l'affût du prince de Montbarey ; je l'ai pris au sortir du Conseil et j'ai dîné ches (3) lui.

Il m'a dit que j'avais le régiment de Bretagne, mais il m'a

(1) Actuellement, n° 10, de la place de la Concorde.

(2) Outre plusieurs enfants, morts en bas âge, Félix-François duc de Crillon, eut de son mariage avec Marie-Charlotte Carbon : 1° Marie-Gérard-Louis-Félix-Rodrigue, duc de Crillon, né à Paris, le 15 décembre 1782 ; colonel d'infanterie en 1814, il fut promu maréchal de camp en 1823. — 2° Louis-Marie-Félix-Prosper, marquis de Crillon, né à Paris, le 31 juillet 1784, colonel de cavalerie en 1814 et maréchal de camp en 1825. Ces deux frères ne laissèrent que des filles et le nom de Crillon s'éteignit avec eux.

(3) Nous respectons, dans ces lettres, l'orthographe du comte de Crillon, laquelle est, du reste, celle de l'époque.

recommandé de n'en parler, que lorsque j'aurais reçu la lettre d'avis. Il m'a chargé de vous prier de ne parler à la Reine, qu'après lundi, parce qu'il ne prévoit pas pouvoir lui parler avant. Je lui ai dit, que vous n'useries pas de la liberté qu'il vous donnait, avant jeudi; ainsi, cher ami, voilà votre commission faite.

Après diné, j'ai été chez M. de Sartine, il n'y a point de nouvelles; notre escadre est à la mer; on croit que celle de Keppel y est peut-être déjà de son côté. Nous voici encore une fois dans les transes de l'événement d'un combat. J'ai plus de confiance, depuis que M. d'Orvilliers a fait preuve d'un grand talent, et par la même raison, je présume que les Anglais en auront moins (1).

Il n'y a encore que les lettres de M. le duc de Chartres qui aient appris l'arrivée de l'amiral Howe et de sa flotte. Je fais les vœux les plus ardents pour que ce renfort ne soit pas arrivé; si cela était, nous serions indubitablement obligés de nous aller blottir dans le port de Brest.

Adieu, cher ami, vous m'avez promis de distribuer mes respects selon la mesure de bonté avec laquelle ils seront reçus; faites-moi parler, je n'aurai jamais dit aussi bien.

Je vous attends au plus tard jeudi.

Nous venons de prendre deux corsaires anglais, et le paquebot de Lisbonne à Londres, dans lequel il y a 180.000 livres en argent. Ces trois bâtiments ont été conduits à la Rochelle.

A Dunkerque, ce 16 juillet 1779.

Dites-moi, cher ami, votre amitié pour Madame de Bouillon, ne devient-elle pas un sentiment plus vif? Elle est aimable, elle est jolie, elle est jeune, sa démarche est noble et facile; je connais peu de femmes qui aient aussi bonne grâce; je vous avoue qu'il me paraît extrêmement difficile que l'amitié qu'elle inspire soit de l'amitié. Vos lettres me paraissent d'accord avec ma remarque, dites-moi franchement ce qui en est.

Je vous promets, cher ami, de vous instruire de tout ce qui arrivera; pour les nouvelles générales vous les saurez longtemps

(1) Il s'agit du combat d'Ouessant livré en 1778, à l'entrée du Canal de la Manche, par le comte d'Orvilliers à l'amiral Keppel.

avant, elles vous viennent de Paris et vous les recevez en droiture.

Dites-moi combien de tems vous passerez à Bruxelles et s'il faut que je renonce à l'espérance de vous avoir icy ? Si je n'y suis plus, je serai à un endroit plus intéressant et vous viendrez m'y chercher.

J'ai reçu une confirmation de mes premiers ordres pour me préparer à camper; et de choisir 1.017 hommes de mon régiment, les plus propres à faire la guerre. Dans quinze jours, nos tentes et ustensiles de campement seront faits et nous pourrons aller où on voudra nous envoyer; il y a une volonté franche qui vous ferait plaisir à voir, de bons propos sans gasconnade, *faire bien son devoir* est en vérité la devise qu'ils choisissent (1).

Que dites-vous du blocus de Gibraltar ? Est ce qu'on peut le bloquer par mer ? La rade n'est-elle pas foraine ? Un coup de vent n'oblige-t-il pas une escadre de s'éloigner; et des secours, alors ne peuvent-ils pas entrer ? La garnison de 3.000 hommes est assez forte pour la défendre contre une armée, et ne croyez-vous pas qu'ils aient des vivres pour plus d'un an. Je vous avoue que je ne conçois rien à ce blocus, et que l'assiéger dans les formes et le prendre de vive force, me paraît une besogne rudement difficile. J'aimerais bien mieux être chargé d'aller à Portsmouth; il vaut mieux combattre des hommes que des rochers. Je n'ai point de nouvelles de mon père, j'ignore s'il est employé; je suis bien convaincu que si quelqu'un en Espagne peut prendre Gibraltar, c'est lui; je serais cependant fâché de le voir chargé de cette commission; je la crois prodigieusement difficile, qu'en pensez-vous ?

On ne sait rien encore de M. d'Orvilliers, on dit, qu'il a ordre d'aller attaquer les Anglais, dans la Manche, s'ils s'y réfugient. Nous sommes au moment d'un grand événement; les préparatifs de Saint-Malo et du Havre se font toujours avec la même activité. Adieu, cher ami, rappelle-moi au souvenir de Madame la princesse de Staremborg, et présentes-lui, mes respects, ainsi qu'à Madame la princesse de Bouillon.

(1) La devise inscrite sur les drapeaux du régiment de Bretagne était : *Potius mori quam fœdari.*

Quelle est l'opinion de M. de Staremborg sur la conduite des Anglais? Ne croit-il pas que l'esprit de ténèbres et de vertiges s'est répandu sur cette nation? Il doute, peut-être, que nous sachions tirer parti de notre position, *anche io sono dubitore* (1).

A Dunkerque, le 18 septembre 1778.

Il y a quatre jours, cher ami, que je suis icy, et vous croyez sans peine que je n'ai pas eu un moment à moi. Il me faudrait plus de tems que je n'en ai à passer icy pour être au fait de tout ce que je ne sais pas et que je voudrais savoir. En général, je suis très content de mon régiment. Ce qu'on m'avait dit de son indiscipline est faux; il y a au contraire le meilleur esprit et dans les officiers et dans les soldats. Le régiment n'est pas non plus aussi beau qu'on me l'avait dit. les grenadiers et les chasseurs sont fort bien, le reste est comme le reste de l'infanterie.

Les jeunes gens parmi les officiers ont une jolie tournure et ont des talens.

Voilà, cher ami, les nouvelles que je sais, les détails qui me regardent ne vous ennuyent pas; il n'y a aucun événement important et les armées d'Allemagne et les escadres sont inactives.

Adieu, mon cher ami, dans une quinzaine de jours, je serai à Paris, j'irai à Bernai, vers le 8 du mois prochain, vous m'avez promis d'y venir, et j'y compte.

Je vous écrirai à Lyon, poste restante, comme nous en sommes convenus; ne vous attendes pas à recevoir de nouvelles par moi; elles nous viennent de Paris et on les sait à Lyon en même tems.

Adieu, cher ami, personne ne vous a jamais autant aimé que moi.

Dites à Madame de Castiglione combien de fois je vous ai dit que c'était un extrême bonheur que d'avoir une amie comme elle. Adieu.

29 juillet 1781.

Vous devez maintenant avoir reçu, mon cher ami, une lettre dans laquelle je vous dis mes projets sur Gibraltar ou l'expédition de mon père, pourvu qu'elle soit en Europe. Je crois que vous les

(1) Moi aussi je doute.

approuverez et que vous ne douteres pas plus que moi que s'il s'agit de faire le siège de Gibraltar ou de Mahon, aucune de ces deux places ne sera prise avant le mois de novembre.

Je vous ai dit, à Paris, que mon père avait écrit à mon frère et à moi, au mois de may, que nous nous tinssions prêts et qu'il nous écrirait lorsqu'il en serait tems. Cependant ni mon frère ni moi, n'avons reçu depuis signe de vie de mon père, il faut qu'il ait ses raisons pour cela. Je lui ai écrit que le bruit s'était répandu que des troupes françaises devaient marcher pour agir avec le corps qu'il commandait et que j'espérais qu'il n'aurait pas oublié de demander les régimens d'Aquitaine et de Bretagne. Je verrai ce qu'il répondra. Mon frère me mande et j'ai reçu une lettre de Bretagne qui me dit aussi qu'on prépare dans les ports ce qu'il faut pour un embarquement de troupes; que saves-vous de ces préparatifs ?

Je vous fais mon compliment, cher ami, d'être libre aussi tôt. Je voudrais bien l'être pour vous aller trouver; ma femme et ma fille se portent bien.

Votre lettre est courte par la raison que vous passies votre revue d'inspection, le lendemain du jour où vous m'écrivies. Je vous en dis autant; M. de Crenolle est icy depuis hier; aujourd'hui, il n'a rien fait, mais lundy, mardy et mercredy sont trois jours dont nous devons nous souvenir.

Quand vous seres arrivé vous me donneres de vos nouvelles; vous me direz si vous restes à la ville, si vous n'aves pas le projet de faire quelque course; vous m'apprendres aussi ce que vous savez de l'expédition de mon père et de celle de M. de Grasse.

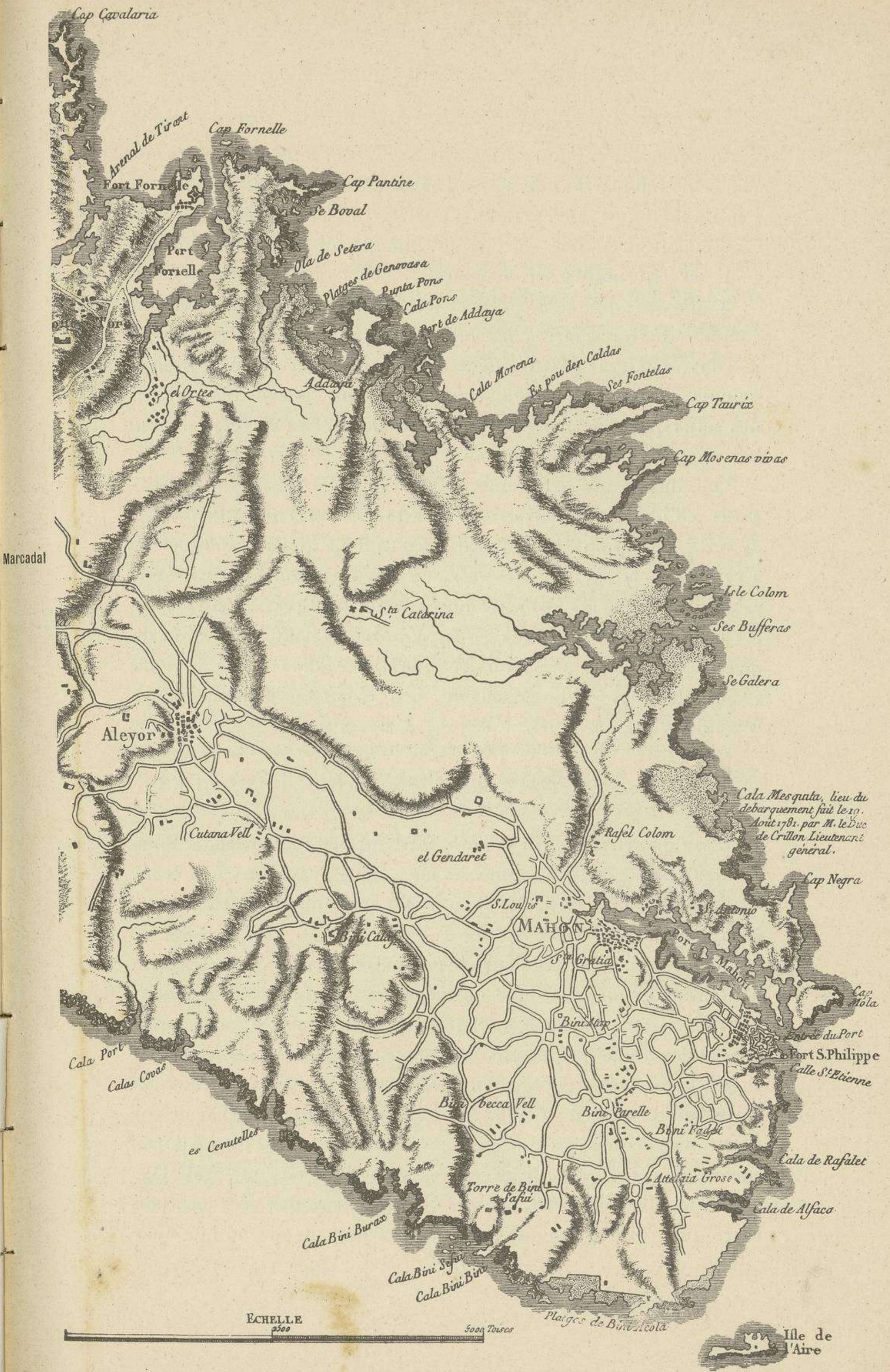
Adieu, mon cher et bon ami, je vous embrasse du plus tendre de mon cœur.

SIÈGE DE MAHON

(1781-1782)

A Toulon, ce 21 septembre 1781.

Lorsque vous recevrez cette lettre, cher ami, il est vraisemblable que je serai en mer. Je crois vous avoir déjà mandé que notre général m'envoie annoncer à mon père l'arrivée des troupes fran-



çaises qu'il lui conduit. Je pars en une corvette de 20 canons, elle se nomme la *Badine*, et est commandée par M. de Venel, dont j'éprouve toutes sortes de politesses; j'y serai avec beaucoup d'agrément et comme elle marche bien, pour peu que les vents nous servent, nous y serons bientôt.

J'apprends que je ne partirai pas avant dimanche 23. C'est un commissaire des guerres qui doit venir avec moi et qui me retarde; je vous manderai positivement le jour de mon départ; si nous ne nous aimions pas trop pour nous souvenir, je vous remercierai des soins que vous avez eus de ma femme, au lieu de cela, je vous la recommande encore, cher ami.

Que dites-vous de la rentrée des Français à Brest et des Espagnols à Cadix? Ne croyez-vous pas que les Anglais vont profiter de cette séparation? Il me paraît bien difficile qu'ils se hasardent à venir dans la Méditerranée avec une escadre, comment en sortiraient-ils lorsque les Français auraient été de Brest à Cadix pour les attendre au détroit avec les Espagnols? Véritablement, on ne peut nier que nous ne soyons chaque année dans le cas de nous surprendre des combinaisons de nos cabinets; il faut avouer cependant que, jusqu'ici, il n'en est pas résulté de grands maux.

Ce 26 septembre, dans la rade de Toulon, à bord
de la corvette la *Badine* (1781).

Il y a quatre jours, mon cher ami, que je suis en rade, nous buvons jusqu'à la lie l'équinoxe; mais nous l'essuyons fort tranquillement et il ne nous fait d'autre mal que celui de retarder notre navigation.

Je suis ici aussi bien qu'on peut être en mer; il n'est sorte d'attention que je n'éprouve de la part de M. de Venel, commandant de la corvette, il m'a forcé d'accepter sa chambre; nous avons à bord des officiers qui font de la musique; nous faisons bonne chère; j'ai dans ma petite cabine des livres et de quoi écrire; vous savez que la rade de Toulon ressemble à un beau lac; j'ai de ma fenêtre la vue de la ville et du port. Cependant, si cela devait durer encore plusieurs jours, je m'en lasserai; je me fais une vraie fête d'aller joindre mon père; je crois qu'il n'en sera pas prévenu; une lettre que j'ai reçu aujourd'hui de ma femme m'apprend que mon

frère ne devait partir de Bayeux que le 15 de ce mois et je dois naturellement arriver avant lui. 2 fois 24 heures d'un vent qui ne sera pas contraire suffisent pour nous mener à Minorque; il n'y a que 60 lieues d'icy. Ma femme me mande qu'elle croit que vous n'irez pas à Bruxelles; tant mieux, cher ami, vous serez à Paris et vous y êtes heureux. Parles de moi aux personnes qui y font votre bonheur, et souvenez-vous bien que personne ne vous aime plus tendrement que moi. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'aller souvent chez ma femme; c'est le plus sûr moyen de me faire plaisir.

Je suis bien fâché de quitter Toulon au moment où notre ami Malouet va y arriver; vous savez, je vous l'ai mandé dans ma dernière lettre, que je vais annoncer à mon père l'arrivée de la division française et prendre des ordres sur son établissement. Je mène avec moi un commissaire des guerres et des commis pour les vivres et hôpitaux; cette expédition me plaît assez, je ne serais pas surpris que nous fissions le siège du fort Saint-Philippe; je m'en tirerai sain et sauf et j'en aurai plus de plaisir à retrouver mes amis; il y a dans notre métier des moments d'agitation qui font exister fortement. Je suis depuis 20 jours (j'en excepté mon séjour dans la rade) occupé du matin au soir de choses intéressantes pour les personnes qu'elles regardent; cela me plaît et ne me fatigue point, il me semble qu'on est content de moi; vous savez mieux que personne que parler à son ami c'est parler à soi-même, et que rien ne ressemble moins à la vanité.

A Mahon, ce 2 octobre 1781.

Je suis arrivé ici, cher ami, à minuit et je vous écris un mot extrêmement pressé; chargez-vous de donner de mes nouvelles à mes amis qui sont presque tous les vôtres. Vous savez que j'ai été envoyé par notre général pour prendre les ordres de mon père, et la corvette attend à Fornels mon paquet pour repartir.

Mon père est décidé à faire le siège (1), le roy d'Espagne le veut; on lui envoie artillerie et tous les autres moyens nécessaires

(1) Le duc de Crillon, parti de Cadix, le 21 juillet 1781, avait débarqué avec 8.000 hommes, le 19 août, dans l'anse de la Mesquita, située à une lieue environ de Mahon.

pour faire un siège de la nature de celui-ci ; il est arrivé aujourd'hui cent mille sacs à terre. M. le Maure que vous avez sans doute connu à Madrid est l'ingénieur en chef. Mon père et l'armée me paraissent en faire beaucoup de cas.

Il arrive des renforts d'Espagne à mon père, j'ai retrouvé icy beaucoup de nos anciennes connaissances de Madrid : Colonna, Borghèse, Franceforte, Lancaster et d'autres.

Mon père a un détachement de cent hommes sur la hauteur des Signaux, qui se relève toutes les 24 heures, il n'a encore que 8 canons et par conséquent n'a pas encore commencé les batteries.

Les Espagnols sont campés la gauche au port et la droite à la campagne, à une demi-lieue du fort Saint-Philippe ; mais les postes avancés n'en sont qu'à quatre cents toises et cernent exactement le fort Saint-Philippe et la redoute Malborough (*sic*). Malgré cette grande proximité, ils sont à l'abri par leur position dans un vallon qui servira de première parallèle. Les Catalans sortent toutes les nuits de ces postes et vont faire le coup de fusil jusque dans le chemin couvert, il y en a eu deux de légèrement blessés de coups de fusils. La garnison est fatiguée de ces petites alertes et les premières nuits la place faisait le feu le plus vif, mais ils ménagent plus leur poudre depuis qu'ils en ont vu l'inutilité ; ils n'ont pas tué un homme.

Les deux vaisseaux de guerre espagnols, leurs frégates, leurs chébecs, enfin 14 bâtiments de guerre sont tous dans le port de Fornels ; ils disent que les vents ne leur permettent pas de tenir la mer ; le fort Saint-Philippe n'est point du tout bloqué par mer ; il a déjà reçu quelques petits bâtimens. Mon père va s'occuper de chercher des moyens qui dispensent des vaisseaux ; vous voyez de quelle utilité ils sont, c'est véritablement une chose curieuse.

Adieu, mon cher et excellent ami, je vous embrasse tendrement, je vous donnerai exactement de mes nouvelles. Vous croyez bien que je ne parlerai jamais de siège à ma femme, ne lui dites pas que vous avez reçu une lettre de moi par ce qu'elle vous demanderait peut-être à la voir. Lorsqu'elle saura que le siège est commencé (il est incroyable qu'elle ne l'apprenne pas tôt ou tard), dites-lui, cher ami, qu'il n'y a que les grenadiers d'exposés ; enfin,

dites-lui, cher ami, tout ce que vous croirez de plus propre à la rassurer.

Je vous prie de donner de mes nouvelles à M. de Cely, à Guibert, et au vicomte de Saint-Chamans. Écrivez en aussi à M. Malouet, je n'ai pas le temps de lui écrire. Mes respects à Madame de Bouillon.

A Mahon, ce 2 octobre 1781 (1).

J'ai l'honneur, mon général, de vous envoyer la réponse que mon père a faite aux différens articles de l'instruction que vous m'avez donnée; il s'est trompé de page ayant écrit très à la hâte; j'ai numéroté les pages.

Je joins aussi les réponses que j'ai faites, article par article, d'après les ordres que j'ai pris de mon père.

Nous sommes arrivés hier à Fornels après midi; je me suis rendu icy sur le champ et n'y suis arrivé qu'à minuit. Monsieur de Venel recevra ce soir le paquet pour vous, mon général, et pourra remettre à la voile demain de grand matin si le tems le lui permet. La sortie du port est difficile; s'il ne part pas demain, j'aurai peut-être quelque autre chose à vous mander que j'aurai l'honneur de vous écrire.

Entre nous soit dit, général, les Espagnols me paraissent manquer de tout; approvisionnez-vous de tout ce dont vous prévoyez avoir besoin. Vous ne devez pas douter cependant que mon père ne fasse tout ce qui dépendra de lui pour procurer aux Français tout ce qu'ils demanderont et tout ce qui sera en son pouvoir de leur donner.

Je ferai le meilleur usage que je pourrai des deux détachements de 25 hommes : je n'ai pas encore assez de renseignements pour me décider et j'ai la certitude par le bâtiment parlementaire arrivé hier de Marseille que le convoi espagnol ne sera pas ici avant 3 ou 4 jours.

Je n'ai pas encore vue l'emplacement du camp espagnol et voici ce que j'en scais.

(1) Lettre du comte de Crillon à M. le baron de Falckenhayn, faisant partie du recueil des lettres officielles de MM. le baron de Falckenhayn et le duc de Crillon, conservé aux archives historiques du ministère de la Guerre.

Leur camp est à une grande demi-lieue du fort Saint-Philippe, la gauche au fort et la droite à la campagne; ils sont près et derrière le nouveau faubourg de la Ravale que les Anglais ont rebâti à une demi-lieue du fort.

Les Espagnols n'ont qu'un détachement de 100 hommes à la tour des Signaux qu'on relève toute les 24 heures. Les postes avancés des Espagnols sont très près du fort; quoiqu'ils soient à la portée du mousquet, ils sont garantis par leur position et quoique le fort ait bien tiré, il n'y a que 3 hommes blessés et ils l'ont été de coups de fusil. Ces postes avancés cernent exactement le fort Saint-Philippe et la redoute Malborough (*sic*).

Mon père attend de l'artillerie et autres articles nécessaires pour ses vues qui ne me paraissent pas être de nous laisser dans l'inaction d'un blocus.

Tous les bâtiments de guerre espagnols sont à Fornels. Le port Mahon n'est pas bloqué par mer; la marine a sans doute de bonnes raisons.

L'entrée du port de Fornels est très étroite, elle peut avoir 120 toises; le goulet est assez long, bordé de rochers escarpés, sur lesquels cependant on a établi des batteries et qu'on pourrait augmenter si on craignait d'y être attaqué. Deux vaisseaux embossés, joints à ces batteries, pourraient en défendre l'entrée à Darby et quelque nombre qui se présentât, ou du moins ce ne pourrait être qu'après une très grande perte qu'il pourrait réussir.

Voilà, mon général, quelles sont à peu près les choses que j'ai apprises depuis que je suis ici et dont j'ai cru que vous seriez peut-être bien aise d'être instruit.

On trouve de la viande de boucherie, du gibier et du poisson...

J'ai l'honneur d'être, mon général, avec le plus respectueux attachement, votre très humble et très obéissant serviteur.

Je n'ai pas besoin, mon général, de vous dire avec quelle impatience je vous attendrai.

Réponse à l'instruction que m'a donnée M. le baron de Falkenhayn, datée de Toulon, le 22 septembre 1781 :

1° Le débarquement se fera à Fornels; il y a sept heures de marche de Fornels à Mahon; chemin pierreux et montueux, mais

assez beau. A deux lieues de Fornels on trouve le bourg de Marcadal; il reste quatre lieues de Marcadal à Mahon, qu'on suit sans trouver aucune maison, mais ces six lieues exigent sept heures de marche. On ne trouve presque aucune ressource à Fornels, le détachement espagnol y est campé. Il me semble que si les troupes n'arrivent pas la nuit, il sera mieux qu'elles couchent la première nuit dans les bâtiments de transport, pour pouvoir partir le lendemain de grand matin et pouvoir arriver à leur camp.

Le général désirerait que le tems permit aux équipages de pouvoir venir débarquer à Mesquita qui n'est qu'à moins d'une lieue de Mahon, mais la saison où nous entrons me fait craindre que cela ne se puisse et je vais calculer sur le transport par terre.

2° Toutes les troupes camperont. Le général répond avec détail à la question de l'emplacement dans sa lettre que j'ai l'honneur d'envoyer à Monsieur le baron.

3° Le quartier général français, l'hôpital et les différents dépôts seront à Mahon.

4° On pourra trouver jusqu'à trois cents mulets ou ânes; aussitôt qu'on aura connaissance de l'arrivée de Français, on les fera partir des différents endroits de l'isle pour se réunir à Fornels; ils feront plusieurs voyages si cela est nécessaire.

5° Les Espagnols coucheront sur la terre. Le général connaissant l'usage des Français a fait faire deux approvisionnements de paille de 750 quintaux chacun; ils seront sur l'emplacement même du camp des brigades française et allemande (1).

On a ramassé toute la paille de l'isle pour cette fourniture de 1.500 quintaux, il faut se précautionner d'avance pour en faire venir lorsqu'on voudra la renouveler.

A Mahon, ce 8 octobre 1781.

C'est une cruelle chose que d'avoir la mer entre soi et ses amis; depuis huit jours que je suis icy, la corvette qui m'a passé

(1) La brigade française, composée des régiments de Lyonnais et de Bretagne, était commandée par le comte de Crillon; la brigade allemande, formée des régiments de Bouillon et de Royal-Suédois, était aux ordres du comte de Sparre.

Le marquis de Bouzols commandait en second le corps expéditionnaire français.

n'a pu repartir; mes lettres sont encore à bord et j'y joins celle-ci, cher amy. Je vous ai mandé notre position; mon père a pour maréchal général des logis et pour ingénieur en chef (deux places inséparables en Espagne comme vous saves) M. le Maure; c'est un homme de peu de réputation quoi qu'il puisse avoir beaucoup de mérite, il n'a pas servi depuis la paix. Il désire être chargé du siège et, en effet, il risque peu s'il échoue et aurait infiniment à gagner si on réussissait. Il propose le siège, a donné son plan; mon père l'a adopté et le roi d'Espagne croit déjà la place à lui. Nous attendons de l'artillerie; nous n'avons encore que 8 canons et pas un mortier, cependant M. de Florida Bianca mande à chaque lettre qu'il faut se dépêcher; c'est véritablement une chose curieuse; il croit que l'on prend le fort Saint-Philippe à vue. Il faut convenir que les soldats espagnols sont des hommes surnaturels; il y a près de deux mois qu'ils sont icy; les premiers quinze jours ont été passés au bivouac; depuis ils sont campés, mais couchés sur la terre sans paille et dans l'eau quand il a plu. Sur 9.000 hommes, il n'y en a pas cependant deux cents qui aient la fièvre, il y en a le double qui ont la v..... ou la gale, mais qui seraient en état de se battre s'il le fallait, ils sont tous contents: pas une plainte, pas un murmure, pas une réflexion attristante; ils sont tous contents et mon père les mènerait où il voudrait; remarques que je vous parle des soldats seulement.

Je n'ai de nouvelles de personne depuis trois semaines, et je crains de passer quelques semaines encore sans en avoir. Mes lettres ne me seront apportées que par les troupes françaises; en les attendant, je me promène autour de la place. Ce matin, j'ai été à l'emplacement d'une batterie que nous faisons en attendant les canons; elle est tout à fait contre le fort Malborough destinée à battre l'embouchure du port; je me suis avancé avec mon père; en nous glissant derrière les rochers au bord de la mer nous étions si près que nous voyons les sentinelles anglaises à les reconnaître; il y a un Anglais qui nous a aperçus derrière un rocher par-dessus lequel nous ne passions que la tête, il nous a tiré un coup de fusil et à peine avons-nous entendu siffler la balle qui nous a dépassés; nous avons cru prudent de quitter notre poste.

*
* *
*

Quand nos troupes arriveront je vous promets qu'elles nous trouveront plus près de la place qu'elles ne l'imaginent. Hier au soir, nous étions si près des sentinelles ennemies que nous les entendions se moucher, mais tout cela, cher ami, ne prend pas la place, il n'en est pas comme du voyage de Saint-Denis portant sa tête, c'est le dernier pas qui coûte. Vous verres sur le plan de Mahon, de l'autre côté du port, le couvent Saint-Antoine, l'expression est fausse, ce n'est qu'une maison et c'est dans cette maison que je logerai; la brigade française est, ou le sera, campée à vingt toises de cette maison. Nous devons aller demain à Cita-della et ensuite à Fornels; je porte ma lettre avec moi, et je la remettrai au commandant de la corvette française. Borghèse n'est ni franc ni brave. Je m'attendais au premier, mais le second m'a surpris; mon père cependant en a des preuves non équivoques; il y en a bien d'autres qui me déplaisent, je désire que tout aille au mieux, mais si nous n'avons pas quelque-une de ces fortunes de guerre que l'on voit souvent quoiqu'elles étonnent toujours, je crains bien que nous soyons encore icy longtemps. Adieu, cher et tendre ami, je vous embrasse de toute mon âme.

Parlez de moi à nos amis et à nos amies.

Nous avons en tout 8.500 hommes; mon père attend encore 2.000 Espagnols qui arrivent tous les jours; il en est arivé aujourd'huy six cents. Vous voyes que l'armée en y comprenant les Français sera à peine de 14.000 hommes; il est impossible que sur les deux armées il n'y ait pas 1.000 hommes à l'hôpital quand on commencera le siège.

Le 15 octobre 1781.

Depuis que je vous ai écrit, cher ami, nous avons eu une petite aventure; le onze à la pointe du jour, les Anglais ont fait une sortie; ils se sont embarqués dans plusieurs chaloupes et ont passé à la montagne de la tour des Signaux où nous travaillions à une batterie, mon père avait donné des ordres pour que les sentinelles avertissent du moindre mouvement et les travailleurs avaient celui de se replier promptement sur des compagnies de grenadiers postées en deçà de l'isthme.

Vous savez que cette montagne est une presqu'île. Les sentinelles ont mal observé leur consigne : elles ont averti un peu tard les officiers qui dirigeaient les travailleurs. Ces messieurs ne voulaient pas y croire ; cependant les Anglais avaient débarqué et marché rapidement à l'isthme ; tous ceux qui étaient sur la montagne ont été coupés et faits prisonniers ; nous avons eu 8 officiers et une quatre-vingtaine d'hommes de pris. Douze grenadiers du régiment de Milan, parmi lesquels était Précý, ont fait une très belle défense ; ils ne se sont rendus que lorsqu'ils n'ont plus eu de cartouches et lorsque la tour des Signaux dans laquelle ils s'étaient enfermés a été minée et qu'on allait la faire sauter. Nous n'avons eu qu'un grenadier de tué. Les Anglais ont perdu 3 hommes et 5 ou 6 blessés

Véritablement c'est une chose sans exemple que la manière dont les Espagnols se gardent ; j'ai presque toujours trouvé endormis leurs postes. Voyant que l'on ne pouvait compter sur une retraite faite à temps, mon père a résolu de faire garder le poste de la montagne qu'il aurait attaqué si les Anglais s'y étaient maintenus. Le poste était extrêmement fort et les Anglais ont fait selon moi une grande sottise de ne pas y laisser 500 des 700 hommes qu'ils avaient passés. Certainement l'affaire eût été chaude et le succès douteux : nous ne pouvions attaquer que la nuit ; il faudrait le jour défilier à 300 toises du canon du fort. Remarquez que les Anglais retranchés dans ce poste pouvaient s'y défendre contre 6.000 hommes ; c'est l'emplacement où ils auraient dû naturellement bâtir leur fort. Cette montagne est environnée de rochers à pic et ne tient à la terre, comme je vous l'ai déjà dit, que par un isthme qui n'a pas 20 toises ; il faudrait gravir par là sous le feu des retranchements. Cependant les Anglais, voyant les dispositions d'attaque, ont abandonné la montagne et se sont retirés à dix heures du matin. Nous avons maintenant 1.000 hommes la nuit pour la défense et cinq cents le jour. On les cache derrière des inégalités du terrain ; on n'a que les bombes à craindre.

Il en résulte une si grande fatigue pour l'armée qu'à peine les soldats ont une nuit à eux sur deux. J'ai été le 13 au fort Saint-Philippe ; mon père m'avait envoyé porter une lettre au général

Murray. J'ai été dans son cabinet où j'ai trouvé les principaux officiers de la garnison, entre autres le général Draper qu'ils estiment beaucoup. Ils m'ont reçu avec toute sorte d'honneurs et de politesses; ils m'ont traité avec cordialité, et il m'a paru qu'ils avaient été contents de moi; le général et les chefs de corps m'ont reconduit jusqu'à la palissade du chemin couvert.

Ce soir nous avons eu une alerte : nous avons cru la montagne attaquée; nous y avons vu une fusillade très vive et la direction des feux ne cessait pas de nous inquiéter. C'était une sentinelle qui avait tiré sur une ombre et toutes les troupes avaient tiré en l'air plusieurs fois. Hier, nous avons eu un chébec coulé bas par une bombe et un caporal de grenadier tué. Ce chébec était dans une anse près une batterie que nous faisons à l'extrémité de la Cavale et même en avant; elle n'est pas à 400 toises de la place. Quoique je ne fasse rien, je suis toujours en l'air; je n'ai pas le temps d'écrire. Je vous prie, cher ami, de lire ce que vous voudrez de mes lettres à MM. de Cely, Guibert et Saint-Chamans. Faites-leur mes compliments les plus tendres.

J'ai reçu une lettre de ma femme qui me mande que M^{me} de Bouillon a eu la bonté de prévenir le désir qu'elle vous avait témoigné de faire connaissance avec elle, et qu'elle est venue la voir. Je reconnais bien là son amabilité. Son cœur et son esprit l'avertissent comme par instinct de tout ce qui peut faire plaisir à ses amis. Dites-lui combien je lui suis tendrement et respectueusement attaché.

J'ai reçu une lettre de notre ami le Marseillais; je vois avec peine que son sort que je croyais absolument décidé ne l'est pas encore.

J'ai oublié de vous dire que les Français seront chargés des postes de la montagne de la tour des Signaux et de tout ce qui est à gauche du port : c'est-à-dire de Philippet, de la cale de la Mesquita, etc.

Il pourrait m'y arriver quelque aventure agréable, cependant je doute beaucoup que les Anglais y reviennent, encore moins lorsque nous y serons; et je crains qu'ils ne se bornent à nous donner de leurs nouvelles par leurs bombes, ce qui est, selon moi, la manière la moins aimable.

Adieu, mon cher et excellent ami, je vous embrasse et vous aime de toute mon âme.

Nous avons aujourd'huy 20 canons de 24; douze de 12. Parmi les 20 canons de 24, nous n'en avons que huit de bronze; nous avons peu de poudre; il est vrai qu'il nous arivera beaucoup de moyens; mais, en attendant, l'ancien avocat de votre beau-frère mande dans chaque lettre : dépêchez-vous.

Vous ai-je mandé que les bâtimens de guerre espagnols sont à Fornels comme dans un étuy et que l'entrée du port est libre. Il y a quelques jours qu'un bâtiment catalan apportait des provisions à l'armée; nous avons 14 bâtimens de guerre et les Anglais des barques. Devines ce qui arive? Ils nous ont enlevé le catalan. Mon père s'occupe de trouver des moyens de fermer le port sans la protection des vaisseaux; mais vous conviendres qu'il lui faut du canon et de la poudre.

A Mahon, ce 23 octobre 1781.

Les Anglais ont encore ce matin tenté une sortie, mais ayant trouvé nos sentinelles plus vigilantes, ils se sont retirés sans nous avoir fait d'autre mal que celui de nous avoir tué un soldat et coupé les deux pieds à un autre. Jusqu'icy notre blocus ne nous coûte que 6 hommes tués et plusieurs blessés. Je ne parle pas des prisonniers dont je vous ai déjà rendu compte; ils tirent tous les jours beaucoup de canon et de bombes, sans nous faire, comme vous voyes, grand mal.

Tous les Espagnols sont arrivés : nous sommes 10.000 hommes; quand les 4.000 Français seront arrivés, nous serons, en défalquant 2.000 malades, détachés dans l'isle, ou à cheval pour les patrouilles et les ordonnances; nous serons 12.000 pour ouvrir la tranchée. On ne compte pas plus de 3.000 soldats ou matelots dans le château, et vous m'avoueres, cher ami, que puisque nous sommes quatre contr'un, il nous restera quelque gloire à les prendre; vous connaissez le château, M. Murray et son second M. Draper passent pour deux très bons officiers; nous avons des revanches à prendre contr'eux : le premier nous a pris le Canada; le second l'Inde, et les Manilles aux Espagnols.

Je me repens, cher ami, de ne pas vous avoir prié de m'écrire

par Barcelone; j'aurais déjà reçu de vos nouvelles, mais je croyais que les Français ariveraient huit jours après moi. Dans le doute, donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles par duplicata, ce qui sera l'affaire de votre secrétaire; adressez-les moi par Barcelone et par Marseille.

Adieu, mon cher ami, je vous aime et vous embrasse du plus tendre de mon cœur. Parles-moi politique, nous sommes au bout du monde. On nous dit seulement que 45 vaisseaux tant espagnols que français vont boucher hermétiquement le détroit.

Du camp sous Mahon, le 30 octobre 1781.

Vous ne pouvez vous représenter, cher ami, la marche pénible que la brigade française (1) a faite le 27, depuis Fornels jusqu'à Alcïor. Nous avons presque toujours marché dans des torrens (2), les seuls capitaines montés; un soldat et plusieurs mulets ont été noyés; il pleuvait à siaux; nous avons été percés jusqu'aux os: je n'ai jamais vu de tems pareil. Ce qui vous surprendra davantage, c'est que les officiers qui servent depuis quarante ans, M. de Falkenhayn, qui a fait la retraite de Prague, en un mot, tout le monde convient n'avoir jamais fait une marche aussi pénible. Plusieurs officiers en ont la fièvre; je me porte à merveille et me trouve plus fort dans ces occasions que je n'aurais cru.

(Continuée le 31.)

Je suis établi sur ma montagne, le port à ma droite, la mer à ma gauche, ayant en face la hauteur de la tour des Signaux et à 1.800 toises environ du fort Saint-Philippe. Avec ma lunette je vois distinctement les uniformes des sentinelles; il est sûr qu'à toute rigueur s'ils voulaient s'occuper sérieusement de me faire abandonner ma maison, ils pourraient en venir à bout avec leurs bombes, mais je ne les crois pas gens à tirer leur poudre à aussi

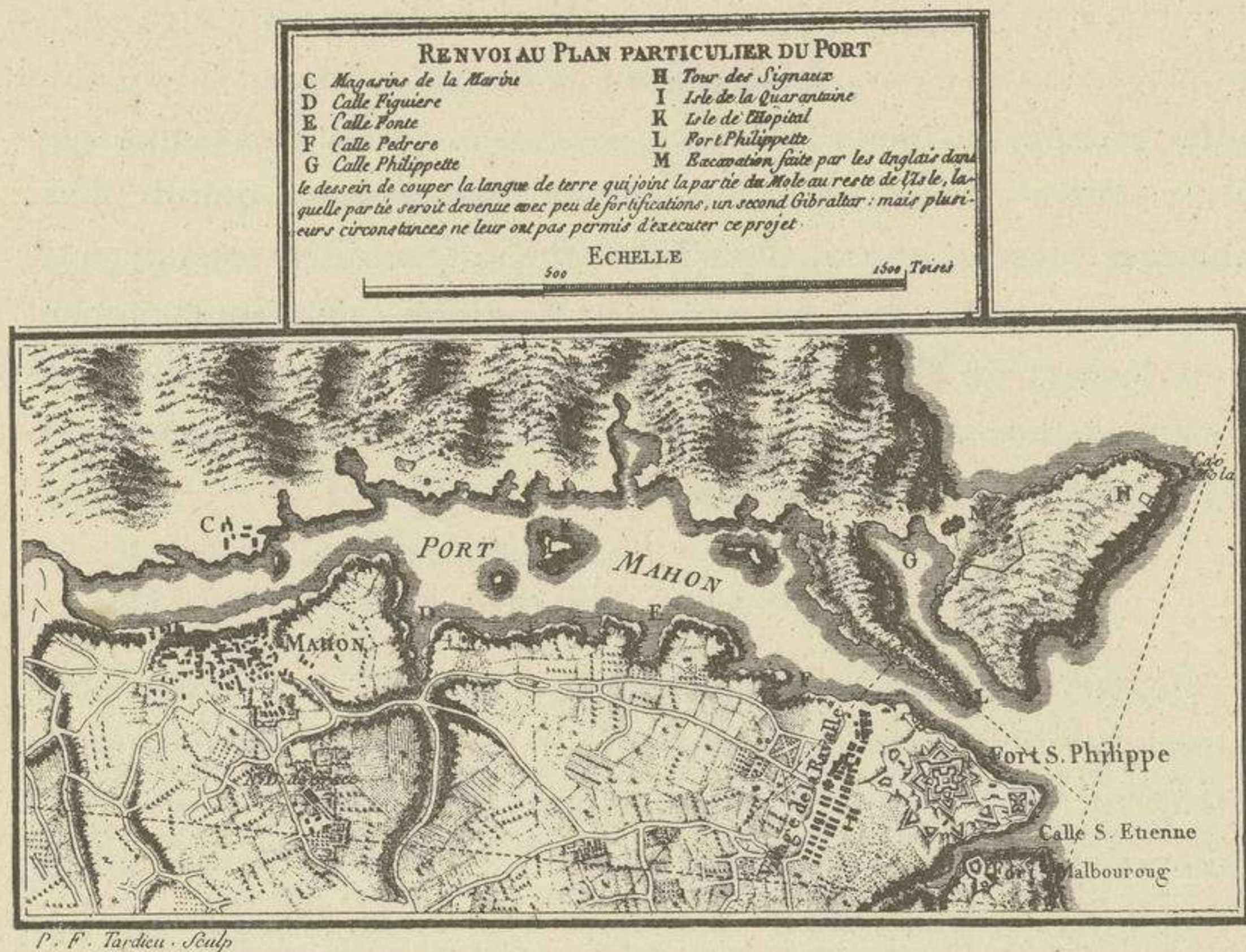
(1) Les Français commencèrent à débarquer à Fornelles le 25 octobre.

(2) Le rapport officiel dit: « Pendant la marche sur Mahon, nos soldats durent, à la suite des pluies, passer plusieurs torrents ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. M. le duc de Crillon donna à nos soldats, à leur arrivée, du vin et une demi-livre de viande salée, c'était une gratification du roi d'Espagne. » (Archives historiques du ministère de la Guerre.)

bon marché. Le camp de la brigade est devant moi, mais il est caché et vous savez qu'on ne tire guère sur ce qu'on ne voit pas ; ainsi je suis tranquille. Ne trouves-vous pas assez plaisant que la première fois que je campe, je commande le camp ? Ne faisons pas cette réflexion trop haut, elle est pour vous seul, ce qu'il y a de sûr, c'est que je ferai mon possible pour ne point paraître novice.

Je pense absolument comme vous, mon ami, sur l'impossibilité de prendre le fort Saint-Philippe avec les forces que nous avons ; mais que voulez-vous, si le roi d'Espagne se l'est mis dans la tête, il faudra bien l'attaquer ; je ne crois pas que nous puissions ouvrir la tranchée d'icy à un mois. Voicy la mauvaise saison qui arrive, je ne vois pas comment nous pourons baraquier, manquant de bois et je vois aussi moins la possibilité de rester tout l'hiver sous la toile. Si nous l'entreprenons, je parie que nous aurons la moitié de nos 3.800 hommes à l'hôpital avant quatre mois. Vous savez que l'on évalue que dans les petites places un assiégé peut équivaloir à dix assiégeans ; d'après ce calcul, il nous faudrait environ 30.000 hommes et je crois qu'en effet il les faudrait, car il n'est vrai qu'il n'y a point de place imprenable qu'en y sacrifiant hommes, argent et tems. Malheureusement, nous ne pouvons pas employer les deux premiers moyens et je doute que quelque prodige que nous soyons du troisième, nous suppléions à ceux qui nous manquent. Je ne sais, mon cher ami, où quand ni comment tout ceci finira. J'ai reçu plusieurs de vos lettres à la fois ; elles m'ont été aportées par l'armée française ; elle a débarqué à Fornels le 25 ; et depuis ce jour, je n'ai pas eu un quart d'heure à moi. Je suis l'interprète de l'armée, étant le seul qui sache bien ou mal l'espagnol, et comme fils de général, on s'adresse plus volontiers à moi ; mais malgré la bonne volonté de mon père, nous sommes bien mal ; nous manquons de moyens de transport ; nous ne pouvons pas avoir 200 mulets par jour, et il nous en faudrait mille pendant un mois pour apporter icy tout ce que nous avons débarqué en vivres et en effets qui tous sont nécessaires. Il n'y a, je vous assure, aucun luxe ; vous jugeres des privations de l'armée. Au moment où je vous écris, il fait un tems abominable ; les soldats sont dans l'eau et je n'ose pas aller au camp pour ne pas

voir un mal auquel je ne puis remédier. Adieu, mon cher et tendre ami, ne craignez rien pour votre ami, il est heureux et il a le presentiment le plus ferme qu'il vous embrassera sain et sauf de toute cette bagarre. Adieu encore une fois.



Au camp de Mahon, ce 11 novembre 1781.

J'ai bien cru, mon cher ami, livrer ce matin une petite bataille. On est venu à huit heures, ce matin, m'apporter une lettre du commandant des postes de Philippet, me dire que les Anglais avaient débarqués à la montagne de la tour des Signaux. J'ai fait prendre les armes aux grenadiers et chasseurs de la brigade ; je les ai postés à trois cents pas en avant du front du camp ; je me suis porté rapidement au Philippet avec des hommes que je laissais jalonnant la route et tous en vue les uns des autres pour avertir promptement les grenadiers et chasseurs de marcher si j'avais besoin d'eux. Quand je suis arrivé au Philippet, j'ai trouvé que les Anglais y faisaient, ainsi qu'à la Mola, un feu très vif de canons et de bombes, mais que les chaloupes n'avaient point débarqué et avaient été à la rencontre d'un gros navire. Nous l'avons vu, en effet, entrer à pleine voile dans la calle Saint-

Étienne; nos batteries ont fait un feu très lent que le vaisseau leur a rendu; on juge que c'est un bâtiment de 20 à 22 canons; on croit qu'il portait 300 hommes; nous ne savons pas encore positivement si la charge n'était pas aussi partie en vivres: mais ou munitions, ou vivres, ou hommes, c'est un malheur réel que son entrée dans la place. Les Anglais faisaient un feu extrêmement vif de tous côtés pour détourner l'attention; ce bruit n'était pas bien nécessaire; jusqu'icy, nous n'avons encore connaissance que de deux hommes blessés à mort dans la matinée. Que dites-vous de cette marine espagnole dont les bâtimens de guerre sont constamment dans le port de Fornels? Quand ils croisent, c'est pour quelques heures, et puis ils rentrent. Je vous assure qu'il y a de quoi enrager. Adieu, mon cher et tendre ami.

Au camp de Mahon, le 16 novembre 1781.

Quatre bâtimens algériens croisent devant Carthagène pour intercepter un convoi de munitions de guerre que les Espagnols attendent. M. Moreno (1) commandant les bâtimens de guerre qui étaient destinés à empêcher l'entrée des secours dans la place, a reçu hier l'ordre de partir avec tout son monde. Aussi nous voilà absolument sans protecteur naval et tout ce qui voudra entrer dans la calle Saint-Étienne le peut aussi facilement que dans le port de Gênes. Il faut convenir que la marine ne nous était réellement d'aucun secours, mais elle était du moins un épouvantail pour les nigauds. Il est entré 5 bâtimens de guerre (les seuls qui aient tenté d'entrer) dans la calle Saint-Étienne pendant que nous étions protégés par la marine espagnole qui, sur quinze jours, en passait au moins douze dans le port de Fornels.

On dit ici qu'il y a une révolte très sérieuse dans le royaume de Santafé et il me semble que d'après tout ce que j'entends dire des moyens en troupes et en finances qui restent à l'Espagne, elle aura beaucoup de peine à se tirer de cette guerre les bragues nettes. Puissions-nous de notre côté être plus heureux. Adieu, mon cher et tendre ami. On vient me dire, et en effet je les ai vu de ma fenêtre, que 3 bâtimens se dirigent sur le fort; je crains

(1) Don Ventura Moreno.

beaucoup que ce ne soit un secours pour les Anglais, mais plus ils seront, plus nous les prendrons; et si ce sont des vivres qu'on leur apporte, nous les prendrons plus gras, voilà tout.

Notre expédition n'a pas été jusqu'ici très meurtrière; nous n'avons eu que 52 hommes touchés dont 33 morts. Que je plains la personne chargée de commander de telles gens! vous ne pouvez pas vous représenter la lenteur générale; vous en seriez certainement étonné vous-même qui les connaissez, parce que vous ne les avez pas vus dans le moment où l'action est le plus nécessaire et où les lenteurs ont le plus d'inconvénients.

Adieu encore une fois, vous m'écrivez que la Reine est accouchée heureusement; je voudrais en savoir autant de ma femme. Parles de moi à vos amis et à vos amies. J'écrirai à Guibert et à M. Malouet dans quelques jours.

Du camp de Mahon, ce 27 novembre 1781.

Vous devez, cher ami, être content de moi, il ne part point de bâtiment d'icy qu'il ne vous porte de mes nouvelles, j'ai autant de plaisir, je vous assure, à vous en donner que vous pouvez en avoir à en recevoir. Il y a deux jours qu'un bâtiment de France nous est arrivé, vous ne pouvez vous figurer la joie générale, chacun tenait ses lettres et a vécu pendant quelques tems avec les amis de France, étranger à ceux à côté de qui on est; nous commençons à nous retrouver à notre place; j'ai eu de cette joie une plus grande part que personne; quoique je fusse par Barcelone que ma femme était accouchée, je désirais beaucoup savoir de ses nouvelles et de celles de mon enfant.

J'ai eu aussi, cher ami, deux petites lettres de vous, mais ma femme qui m'écrit tous les jours de sa vie et qui me fait le soir l'histoire de la journée, me parle bien souvent du bon ami; ses soins lui sont bien agréables et il sait si je ne lui en suis pas reconnaissant. Le vicomte de Saint-Chamans me donne des nouvelles de la santé de Guibert qui me déplaisent beaucoup, l'opiniâtreté de sa fièvre et de celle de sa fille doit le rendre malheureux. Je lui ai écrit dernièrement, parles-lui de moi.

Les deux lettres que j'ai de vous sont l'une du 23 et l'autre du

25 octobre; j'entends dire que depuis il s'est passé de grands événemens : on parle d'une manière inquiétante de la santé de M. de Maurepas (1); on dit que M. de Nivernois est entré au Conseil; vous savez que j'ai toujours cru que ce serait la personne que M. de Maurepas proposerait au Roy; indépendamment de l'amitié qui les lie, il y a une grande analogie, ce me semble, dans leur caractère; vous me direz, je le sais bien, que celui que vous aimez vaut mieux et je suis de votre avis. Vous ne me dites pas un mot de ce qui serait le sujet de notre conversation si nous étions à Paris; parles-moi de M. de Fleury, de cet armement de Brest, de l'armée de l'Amérique septentrionale, de M. de Grasse, de la paix, etc., etc. J'ai reçu plusieurs lettres, où on me dit que si nous ne nous dépêchons pas de prendre Mahon, la paix ne nous en laissera pas le tems. Je crois cependant qu'elle ne sera pas faite cet hyver et je vous ai dit que l'ingénieur en chef et le commandant d'artillerie assurent que cinq ou six jours du feu de nos batteries suffiront pour faire taire celui de la place; après quoi, vous voyez que nous aurons fait une grande partie de la besogne. Vous croirez de cette rapidité ce que vous voudrez, mais d'icy à six semaines, nous saurons à quoi nous en tenir sur l'effet des feux de nos batteries; je suis persuadé que nous aurons commencé si on n'est pas contrarié par la mer plus qu'on ne doit naturellement s'y attendre.

Voilà donc enfin M. Malouet (2) placé à Toulon; je suis persuadé qu'il y trouvera plus d'agrémens qu'il ne s'en promet, et je suis toujours convaincu qu'il vaut autant pour sa fortune et beaucoup plus pour sa tranquillité, qu'il soit à Toulon qu'à Brest. Les Bretons ont une inflexibilité de caractère que n'ont pas les Provençaux qui seront d'ailleurs plus sensibles aux qualités aimables

(1) Le comte de Maurepas est mort le 21 novembre 1781.

(2) Malouet (Pierre-Victor, baron), né à Riom en 1740. Après avoir été sous-commissaire et commissaire à Saint-Domingue, il fut nommé intendant de la marine à Toulon. Elu, en 1789, député aux Etats généraux par le tiers état du bailliage de Riom, il fit partie du Comité de la marine et se montra partisan d'une monarchie constitutionnelle. Ayant émigré à Londres, à la suite de la journée du 10 août, il rentra en France en 1801.

Préfet maritime à Anvers, Malouet fut créé baron et appelé au Conseil d'Etat, en 1810. Exilé en Touraine en 1812, il devint ministre de la Marine sous la première Restauration et mourut le 7 septembre 1814.

de notre ami. Je vais lui écrire. Dites mille choses pour moi au chevalier de Bermingham (qui m'a écrit une charmante lettre; je lui écrirai dans quelques jours. Il part aujourd'hui un bâtiment et j'en profite pour vous. Adieu, mon cher et tendre ami; mes respects à M^{me} de Bouillon, on ne peut lui être plus attaché que moi.

Au camp de Mahon, le 28 novembre 1781.

Il me faudrait, mon ami, l'imagination d'Homère pour répandre quelque intérêt sur l'histoire de notre siège, blocus, ou comme vous voudrez l'appeler; jusqu'icy, nous ne méritons pas même le nom de blocus puisque très souvent les bâtiments espagnols laissent l'entrée du port libre; les Anglais ni les neutres n'en ont pas heureusement beaucoup profité jusqu'icy et il n'est presque rien entré dans la place; mon père s'occupe des moyens de boucher le port, s'il est possible, sans l'intervention de la marine et je crois qu'il parviendra à rendre l'entrée de la calle Saint-Étienne au moins très difficile. On va commencer par placer les batteries de canons et de mortiers qui seraient dans le cas de s'opposer aux secours par mer, mais on ne les tirera que dans le cas où il sera indispensable de s'en servir, mon père ayant le projet de ne tirer que quand toutes les batteries pourront tirer à la fois; ce plan est sans doute fort raisonnable, il ne faut pas sans nécessité attirer à un seul endroit le feu de la place, ce qui arriverait si on démasquait une batterie avant que les autres la protégeassent; à la lenteur dont tout ceci marche, je ne serais pas surpris que nous [ne] commençassions notre feu qu'au mois de janvier.

M. de Falckenhayn a laissé à Fornels la brigade allemande; les moyens de transport pour nos consommations manquant, il n'a pas voulu faire venir avant les consommateurs. C'est sans doute fort raisonnable, mais mon père ayant voulu venir promptement au secours des Espagnols qui étaient excédés de fatigue, il en est résulté que 16 compagnies (il est aussi resté 4 compagnies françaises à Fornels) font depuis 8 jours le service destiné à 40, et nos soldats sont sur les dents. Les compagnies françaises arrivent, ainsi nous allons être 20.

Parmi les officiers qui examinent les choses avec un peu

d'attention, il paraît qu'il n'y en a pas un seul dans l'armée française qui ne pense que 25.000 hommes ne fussent nécessaires pour faire le siège de vive force, et qu'encore l'événement serait douteux (1). Cependant M. de Florida-Bianca parle de cette entreprise avec une légèreté qui est vraiment comique; M. de Louvois aurait employé plus de moyens et aurait eu plus de doute sur le succès d'une méchante place de Flandres. Je voudrais, cher ami, que vous me fissiez le plaisir de me dire quel degré de crédit et d'influence M. de Florida-Bianca a dans la Cour, il me semble que vous êtes en mesure d'en être instruit.

Adieu, mon cher ami, écrives-moi désormais à *Mahon par Marseille*, nos bateaux de poste sont réglés; il y aura 6 tartanes employées à ce service et qui en même tems nous porteront des ordres, ce qui est, je vous assure, fort nécessaire, non pour le soldat, mais pour les officiers qui n'ont jamais nulle part fait plus maigre chère.

Faites-moi le plaisir de donner de mes nouvelles aux personnes que vous savez être de mes amis et de leur donner la manière de m'écrire que je vous indique.

Je tâche de rassurer ma femme le plus qu'il est possible sur l'idée d'un siège, vous savez combien vous m'êtes nécessaire auprès d'elle, et je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. Adieu encore une fois, mon tendre ami, parles de moi à vos amies; dites à M^{me} de Bouillon à quel point je lui suis attaché; mille complimens à M. Malouet, s'il est encore à Paris; je l'espère actuellement à Toulon, à poste fixe.

Les Anglais tirent davantage depuis quelques jours, et ils nous tuent et estropient toujours quelques hommes.

(1) Le ministre de la Guerre français chercha d'abord à s'opposer au siège du fort Saint-Philippe, ainsi qu'il résulte du passage suivant d'une lettre qu'il adressa, en octobre 1781, à M. de Falckenhayn : « Comment pourrait-on espérer d'attaquer avec succès et de prendre le fort Saint-Philippe, place dont tous les ouvrages et l'ensemble entier sont taillés dans une masse de roc et la profondeur de 75, 66, 50, 40, 30 et 24 pieds, suivant les différents ouvrages et la gradation de leur commandement les uns sur les autres. »

Le ministre revint plus tard sur cet avis et écrivit au général français : « Si M. de Crillon l'ordonne, vous n'aurez qu'à obéir. »

(Archives historiques du ministère de la Guerre.)

Devant Mahon (sans date) (1).

J'ai seulement reçu il y a 3 jours votre lettre du 14 novembre, vous voyez, cher ami, combien j'avais raison de me plaindre de la négligence de notre poste; il avait été établi que 2 tartanes partiraient toutes les semaines de Marseille pour Mahon; et les vents n'étant jamais constans dans la Méditerranée; il était à peu près certain que nous recevions 6 ou 7 tartanes par mois.

Au lieu de cela, à peine en recevons-nous une par mois. Je ne puis vous exprimer combien je maudis les auteurs de ces retards. Nous éprouvons la plus odieuse vexation, et la voici : messieurs de la poste ont établi que nous ne recevions de lettres que par Marseille et lorsqu'on nous en adresse par Barcelone, le directeur de la poste de Perpignan les renvoie à Marseille. C'est du directeur de la poste que nous avons icy que je tiens ce fait qui m'aurait sans cela paru incroyable; car l'intérêt fiscal en souffre et c'est une cruauté inouïe pour les particuliers que de leur ôter les moyens d'avoir des nouvelles des personnes qu'ils aiment.

On est toujours fidèle à l'usage d'ouvrir les lettres et on en a retenu plusieurs que je vous ai écrites. Je vous ai parlé deux fois de la prise de 8 travailleurs non armés qui avaient ordre de se replier et qui n'ayant pas été avertis par les sentinelles ont été coupés. Je suis même entré avec vous dans un assez grand détail ainsi que sur tout ce qui est arrivé. Je vois aussi que vous n'avez pas reçu la lettre dans laquelle je vous rendais compte de mon voyage au fort Saint-Philippe et de la manière loyale et polie dont j'y ai été reçu par M. Murray et les principaux officiers de la garnison.

Les Anglais continuent le feu dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Le 23, ils nous ont tué ou blessé 26 hommes, tous Espagnols; les Français sont beaucoup plus heureux : Ce jour-là, un seul boulet a tué un Espagnol et blessé 5 au Philippet où ils n'avaient que quelques travailleurs pendant que nous n'avons eu personne de touché. Ce même jour, les Espagnols ont eu 2 autres hommes blessés au Philippet, je ne sais pas pourquoi, car nous ne disons pas plus de rosaires qu'eux. Il y a au fort Saint-Philippe

(1) Cette lettre non datée doit avoir été écrite à la fin novembre ou au commencement de décembre 1781.

2 pièces de 42 dont l'une tire sur nous et l'autre sur les Espagnols ; elles font un bruit effroyable et le sifflement de ce gros boulet se distingue de fort loin. Nos soldats ont imaginé d'appeler ces deux pièces Magdelon et Margoton ; il n'y a sortes de mauvaises plaisanteries qu'ils ne fassent quand elles tirent ; il me semble que c'est un des traits qui caractérise le plus la gaieté française. Vous remarquerez que c'est à la batterie même et les boulets sifflant à leurs oreilles qu'ils ont baptisé ainsi les pièces de 42. Les tués et les blessés espagnols passent 150.

Nos batteries avancent à force et nous tirerons certainement le mois prochain, mais croyez-vous que la poudre n'est arrivée qu'il y a 2 jours ; il n'y en avait que pour 11 jours ; nous avons actuellement de quoi tirer 80 mille bombes ou boulets et nous en attendons encore ; ainsi nous avons la certitude de faire beaucoup de bruit si nous ne parvenons pas à faire beaucoup de mal.

Camp Saint-Antoine, près Mahon, 26 décembre 1781.

Je tâcherai de vous envoyer par une occasion sûre un petit croquis qui vous fera connaître l'emplacement, l'objet, la force et la distance de nos batteries.

Je n'ai pas reçu de lettre de notre ami Malouet depuis deux mois ; il y en a près de trois que je suis icy et je n'ai eu qu'un mot de lui. J'en serais fort inquiet si vous ne me disiez pas dans votre lettre du 14 que vous venez de lui écrire. Je l'aurais été bien davantage encore, mon cher ami, si je vous avais su malade, mais ma femme me mande dans une lettre du 15 que vous partez pour la Chevrette et que votre vie active n'a été interrompue que pendant quatre jours. Votre santé est si parfaite et si inaltérable de coutume, que je suis persuadé que ces quatre jours vous auront extrêmement contrarié ; vous pouviez comme le duc de Bragance vous croire attaqué d'une maladie de langueur, si vous étiez quatre jours retenu dans votre chambre.

Conservez, cher ami, cette santé si florissante ; elle est nécessaire à votre bonheur et à ma tranquillité.

J'écris toujours à ma femme que je crois à une paix très prochaine et c'est, en vérité, mon opinion, l'échec de Gibraltar ne fait que la fortifier.

Adieu, mon tendre et excellent ami, personne ne vous aime plus que moi, et tout ce que vous aimez est placé dans mon cœur. Dites-le bien à la personne à qui je pense en vous l'écrivant, assurez-la aussi de mon respect.

Ce 26 décembre 1781, au camp Saint-Antoine, près Mahon.

Vous me demandez si nous vivons en bonne intelligence avec les Espagnols ? oui et il n'y a pas lieu à ce qu'elle cesse ; notre service est absolument séparé ; nous sommes chargés de la gauche du port ; il est entre nous et les Espagnols.

Depuis six semaines, nous avons un temps qui serait trouvé superbe à Paris au mois de juin.

Au camp Saint-Antoine, près Mahon, ce 31 décembre 1781.

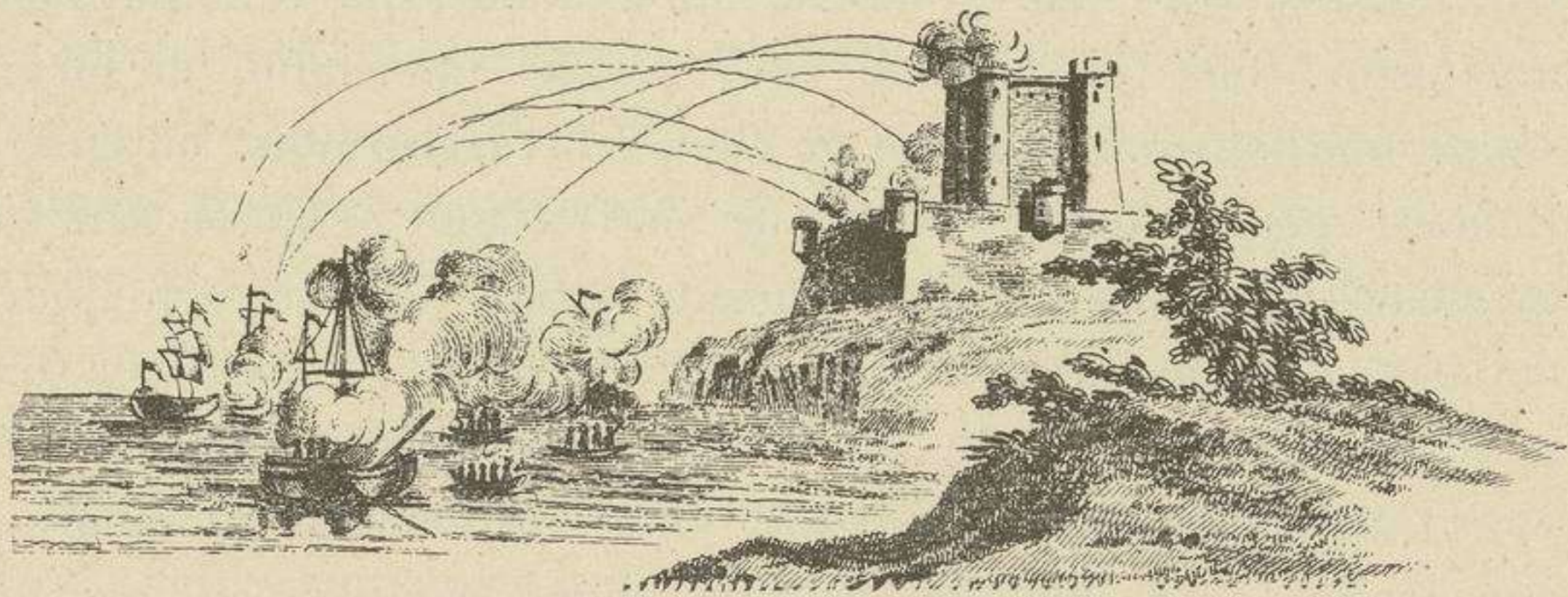
J'aurai demain de bien bonnes étrennes, mon cher ami ; je sais qu'un convoi de France est arrivé à Fornels ; j'ai certainement des lettres de vous et je les recevrai demain, peut-être ce soir. Je veux vous raconter un événement assez intéressant qui s'est passé icy il y a quatre jours, en attendant que j'ai reçu vos lettres pour y répondre.

Une sentinelle avancée du régiment d'Ehrler Suisse a eu, le 27, la jambe fracassée d'un coup de canon, on l'a portée à l'hôpital. Elle n'a pas voulu qu'on lui coupât la jambe et les chirurgiens n'ont pas insisté voyant que la blessure était mortelle ; en effet, trois heures après, elle est morte. On a vu alors que ce soldat était une jeune fille : jamais son sexe n'avait été connu ni même soupçonné dans son régiment où elle a servi treize mois ; on ignore le motif qui l'a engagée à se faire soldat ; tout ce qu'on sait est qu'elle est née dans les montagnes de la Savoie, on en a toujours été fort content dans son régiment ; elle avait de dix-huit à dix-neuf ans. J'ai été la voir, son visage n'était pas défiguré par la mort, elle n'a jamais dû être fort jolie ; les chirurgiens assurent que Jeanne d'Arc n'a pas été plus sage : vous voyez que les Anglais traitent bien sévèrement les rebelles à l'amour, cette fille m'intéresse et si je puis découvrir quelque particularité de sa vie je vous en ferai part.

Ce 2 janvier 1782.

J'avais bien raison, mon cher ami, j'ai reçu quatre lettres de vous, des 20, 24 novembre, 10, 16 décembre. Je vais vous écrire une lettre que vous pourrez montrer à ma femme. D'icy à cinq ou six jours au plus tard, toutes nos batteries tireront. Je vous ai déjà dit que nous aurions contre la place plus de cent canons ou mortiers; la plupart des batteries sont de 150 à 170 toises de la place; il ne nous en a coûté pour les construire à cette proximité que 120 blessés et 54 tués. Je conviens que c'est autant qu'on en a perdu à York et Gloucester, mais aussi quelle différence! Il n'y a pas une redoute du fort Saint-Philippe qui ne soit plus respectable que toutes les places de l'Amérique. Je vous avoue que je doute beaucoup du succès, mais si nous en avons, en vérité, la gloire doit être grande. Songes ce qu'est une place où tous les canons du monde ne parviendront jamais à faire une brèche praticable; les boulets entrent dans le roc et s'y moulent. Je ne serais pas surpris qu'on s'en tint après l'établissement de nos batteries à foudroyer tout ce qui se présenterait et à contraindre les assiégés à vivre dans leurs souterrains. Il est sûr que pour peu qu'on joignît à cela une garde exacte par mer, il faudrait bien qu'ils se rendissent, mais cela serait long et cette pensée me désole. Quand finira tout ceci? Je donnerais un doigt pour que la garnison consentît à vider sa querelle en champ ouvert, et que la seule brigade française en fût chargée.

Adieu, mon cher ami, je vais écrire la lettre ostensible.



Vignette du titre de la carte de l'Isle de Minorque, du port de Mahon et du fort Saint-Philippe, par L. Denis. Dédiée en 1781 à M. le duc de Crillon, par Basset.

(Communication de M. le marquis de GRAMONT.)

*
*
*

Au camp Saint-Antoine, près Mahon, ce 2 janvier 1782.

La bonne journée que celle d'hier, cher ami ; 4 lettres de vous et 58 pages de ma femme ; c'est l'histoire de ses pensées et de ses actions ; je suis instruit par elle de tout ce que font mes enfants, de mes amis qui viennent la voir. Vous tenez au moins 4 pages des 58 qu'elle m'a écrites ; elle me transporte dans ma maison où je crois être avec vous et avec tout ce qui m'attache à la vie ; elle me parle aussi de M^{me} de Bouillon et se reproche sa timidité qui l'a empêchée de lui dire combien elle est sensible à l'intérêt qu'elle lui témoigne. J'ai aussi reçu une charmante lettre de M^{me} de Bouillon.

La générosité des officiers français qui se cotisent pour prêter au roy d'Angleterre de quoi soudoyer les soldats qu'ils viennent de faire prisonniers a charmé tous ceux à qui j'en ai parlé et surtout ceux à qui j'ai lu l'article de la lettre qui m'en fait la relation. La marche triomphale de nos troupes traversant Philadelphie pour aller combattre les tyrans de l'Amérique m'a fait un plaisir infini ; j'avoue cependant que quand j'ai vu les Français si parés, je n'ai pu me défendre d'un petit mouvement de jalousie en faisant un retour sur nous-mêmes, qui avons une si mauvaise tenue que nous pouvons presque la disputer à nos alliés, mais je suis bien persuadé que nous serions tout aussi fiers, et que nous marcherions d'aussi bonne grâce si on nous menait à l'ennemi. Vous savez qu'au lieu de cela nous sommes réduits à regarder avec nos lunettes d'approche les murs où flotte le pavillon anglais ; d'après le rapport unanime des déserteurs, on ne donne aux soldats que 3 livres de pain et 3 livres de farine par semaine. Il faut espérer qu'ils se laisseront bientôt de faire aussi mauvaise chère et qu'ils me permettront, cher ami, de vous aller trouver. Je pense aussi que les avantages que nous avons eus en Amérique, que la position inquiétante où les Anglais sont dans l'Inde, les préparatifs ou plutôt les expéditions formidables qui partent de nos ports pour menacer et frapper les Anglais dans toutes les parties du globe, doivent leur

faire recevoir avec empressement les propositions de paix qu'on leur fera et certainement il y a des négociations entamées, ne le pensez-vous pas aussi ?

Vous me grondez, mon cher ami, d'oublier notre ami de Toulon (1); vous auriez bien raison, mais comment me croyez-vous capable d'oublier mes amis. Ma femme me connaît mieux et elle me mande qu'elle est convaincue que je n'ai pas ce tort. En effet, je vous donne ma parole d'honneur que je lui ai écrit plusieurs lettres et que je n'en ai reçu qu'une de lui qui m'est arrivée hier; je ne savais à quoi attribuer son silence; je le craignais malade, je le croyais en voyage; je supposais tout plutôt que de l'accuser d'oubli comme il a fait pour moi. J'ai à lui demander comment, étant à Marseille ou à Toulon d'où sont parties les tartanes et les frégates que nous avons eues jusqu'icy, il n'a pas imaginé se plaindre à moi de moi, au lieu de s'adresser à mes amis. Avec cela je serais bien fâché qu'il ne se fût pas plaint de moi; je veux bien que mes amis soient injustes pourvu qu'ils m'aiment; je vais lui écrire.

Je suis charmé que Guibert ait cédé la rédaction; ce travail lui aurait fait mille ennemis nouveaux et ne pouvait rien ajouter à l'opinion qu'on a de lui. Ce n'est pas à lui à tenir la plume quand ce n'est pas son génie qui dicte. Faites-lui mes compliments les plus tendres; je conçois ses regrets et les vôtres de n'avoir pas été de l'armée de Rochambeau, mais comme vous me le dites, mon cher ami, on ne peut pas avoir tous les bonheurs. Ce serait un vrai malheur que de ne pas combattre les ennemis qui viendraient attaquer nos foyers et de ne pas partager la gloire de ceux qui les auraient repoussés, mais, en vérité, on peut se consoler de n'avoir pas été à deux mille lieues chercher et attendre pendant un an une occasion qui aurait fort bien pu ne pas arriver.

C'est en effet une bien belle chose que ce combat de M. de Suffren (2). Quand on parle du héros, on ne sait pas si c'est du vaisseau ou du capitaine qu'on veut parler. Je pense bien comme

(1) Malouet.

(2) En 1781, Suffren se dirigea, avec cinq vaisseaux et deux frégates, vers les Indes. Après avoir ravitaillé les Hollandais au Cap, il contracta une alliance avec Haïder-Ali, battit plusieurs fois l'amiral anglais Hughes, s'empara de Négapatam et de Trinquemale.

vous qu'il serait d'une bien grande utilité de faire un exemple terrible du premier officier qui, par insubordination, aurait fait manquer la victoire. Adieu, mon cher ami, continuez à me donner de vos nouvelles aussi assidument, elles me font le plus grand plaisir, et c'est un de mes premiers besoins. J'assure de mon tendre respect notre bonne et si aimable princesse.

Il est impossible que M. de Condorcet ne soit pas élu à l'Académie française (1); M. de la Rochefoucauld, qui aime véritablement les sciences, aura certainement aussi la place que M. de Maurepas laisse vacante à cette Académie; je voudrais et trouverais bien plaisant que ce fût moi qui vous l'appris. Le partage des dépouilles d'Alexandre se fit moins paisiblement; aussi les droits de ses successeurs n'étaient pas aussi bien établis que ceux de M. de Condorcet; faites-lui, je vous prie, un million de compliments de ma part; je remercie le chevalier de Bermingham des vers qu'il m'a envoyés.

Au camp Saint-Antoine, près Mahon, ce 7 janvier 1782.

Enfin, mon ami, nous avons parlé, mais nous n'avons pas dit notre dernier mot : hier, avant le jour, l'armée a pris les armes et lorsqu'il a commencé à poindre, nous avons fait trois salves de réjouissances pour les couches de la Reine; la dernière a été le signal à nos batteries qui ont tiré toutes à la fois, l'artillerie du fort nous a répondu et ce combat a duré six heures; à la fin, nous les avons fait taire (2) et, aujourd'hui, ils ne disent mot; ils

(1) Condorcet fut admis à l'Académie française en 1782.

(2) Le baron de Falckenhayn rendit compte du bombardement au ministre de la Guerre par une lettre dont nous donnons, ci-après, les passages les plus intéressants :

« Mahon, 6 janvier.

« M. le Marquis,

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que toutes les batteries étant achevées et garnies, M. le duc de Crillon prit pour prétexte la réjouissance pour la naissance de Monseigneur le Dauphin pour les faire tirer. L'armée prit les armes à 5 heures du matin; les Espagnols se mirent en bataille à la tête de leur camp, la seconde ligne doublée dans la première.

« La brigade de Lyonnais bordant la hauteur en avant de son camp, pour être en vue du fort, la droite appuyée au fort, vis-à-vis la gauche de l'armée espagnole, la gauche tirant vers la mer.

« La brigade de Royal-Suédois bordant la même hauteur, devant son camp, en seconde ligne. La première salve de la ligne commença après six heures et la troisième finit au jour, ce qui attira toute la garnison du fort sur le rempart et le donjon. La fin de la troisième fut le signal pour faire

se sont contentés de nous tirer cette nuit une assez grande quantité de bombes. Notre feu d'hier a beaucoup endommagé le fort : toutes les embrasures sont évasées, écrétées, et s'ils n'avaient pas retiré leurs pièces, celles de nos batteries qui les prennent en rouage les auraient mis hors de service. J'avoue que je ne m'attendais pas à beaucoup près que notre artillerie produisît un effet aussi marqué et aussi prompt. Nous ne parviendrons certainement pas à battre en brèche le roc qui sert de fondement aux murs, mais je crois que tout ce qui est mur croûlera, que les terres seront culbutées et que les Anglais ne pourront que difficilement se servir de quelques-unes de leurs pièces. Le chemin couvert sera labouré et les palissades rasées quand nous le voudrons ; vous me direz à cela et j'en conviendrai : mais les mines, mais le roc ? et je réponds : patience, ce n'est pas peu que d'avoir environné la place d'un cordon de feu qui la ceint d'aussi près et qui réduit les ennemis à vivre dans leurs souterrains. Mon père a recueilli le fruit d'avoir tenu bon contre presque tous les avis et de n'avoir jamais voulu permettre que le feu commençât avant que toutes les batteries tirassent à la fois. Il y en avait quelques-unes que les Anglais ne soupçonnaient pas, et il paraît qu'ils ont été étonnés de se voir pris dans tous les sens.

La nuit d'avant celle-ci, qui était celle où nous avons démasqué nos batteries, n'a pas été sans péril ; aussitôt que les Anglais ont entendu le bruit que cette opération rendait indispensable, ils ont fait le feu le plus vif et le plus continu ; ils ne nous ont cependant tué ou blessé que cinquante hommes pendant cette nuit.

Cent hommes du régiment de Bretagne qui ont été commandés pour démasquer la batterie des Grecs et qui ont dû abattre, à cet effet, l'hôpital des Grecs, à l'abri duquel elle avait été construite, ont couru un des plus grands dangers que la guerre puisse présenter. Le canon de l'ennemi qui a depuis longtemps soupçonné

tirer toutes les batteries, dont le début fut très vif ; les ennemis y répondirent de même ; mais, au bout d'une heure, le feu se ralentit de part et d'autre...

« L'on a tiré avec beaucoup de succès ; car, à midi, le fort Malborough était déjà fort endommagé, de même que l'une des faces du fort de la Reine...

« Le rapport, à midi, était de 2 officiers d'artillerie, 11 soldats tués et 18 blessés chez les Espagnols ; chez nous, 1 soldat tué, 12 blessés... »

(Archives historiques du ministère de la Guerre.)



cette batterie, avait déjà fort endommagé cette maison; déjà, elle n'avait plus d'escaliers et il fallait gravir sur les murs sans échelles; nos hommes cependant y sont parvenus et quand ils ont commencé à abattre, les ennemis ont tiré sur le bruit; ils ont tiré plus de trois cents coups de canon sur cette maison; des soldats sont tombés avec des murs sapés du canon et le travail s'est continué sans interruption jusqu'à son entière perfection. L'ingénieur espagnol a paru étonné de cette valeur; elle a été récompensée par la fortune; car, à ce travail, il n'y a eu que douze soldats du régiment de blessés et pas un de tué. Adieu, mon cher et tendre ami, je vous prie de trouver bon que cette lettre soit commune pour MM. de Cely, Saint-Chamans et Guibert; je suis pressé par la poste et n'ai que le temps d'écrire.

J'envoie une copie de cette lettre à notre ami de Toulon.

Au camp, près Mahon, ce 10 janvier 1782.

Parce que vous venez de voir 12 vaisseaux prendre la plus grande partie d'un convoi escorté par 19, vous croyez que la garnison du fort Saint-Philippe nous prendra; n'en croyez rien, cher ami. Nous ne pouvons pas, il est vrai, nous flatter de prendre M. Murray comme on a pris M. Cornwallis qui, au bout de neuf jours de tranchée, n'avait plus de boulets. Quoique le fort nous en ait bien tiré une quarantaine de mille, il lui en reste certainement encore plus du double, mais nous avons pris notre parti de les essayer; il faut convenir cependant que, depuis que nous tirons, le feu de la place a presque entièrement cessé; quand ils s'avisent de nous tirer dix boulets, on leur en rend cent. J'ai été examiner le dommage que nous leur avons causé et, véritablement, il est beaucoup plus grand que je ne m'y serais jamais attendu; il s'en faut bien que, pour cela, je cesse de regarder notre entreprise comme une des plus difficiles qu'on puisse tenter; mais avec de la patience, en marchant bien lentement, toujours soutenu, en ne faisant jamais de pas en arrière, il n'est pas impossible que nous arrivions; j'espère qu'alors les termes vous manqueraient pour nous louer. En attendant, cher ami, je ne vous demande que de m'aimer comme je vous aime.

C'est précisément parce que ma femme serait plus près à Avignon qu'à Paris, de Mahon, que je ne désire pas qu'elle y vienne. Le courrier d'Avignon la ferait trembler; il fait des nouvelles qui n'ont pas le sens commun.

Au camp de Mahon, ce 13 janvier 1782.

Que voulez-vous dire, mon ami, de ma querelle avec le commandant d'artillerie? Je n'en ai eu aucune; c'est au contraire un loyal Espagnol qui désire le bien et qui a une bonne tête, sans avoir beaucoup d'expérience ni d'esprit; que j'aime parce qu'il est de bonne foi et qu'il est tout entier à sa besogne. Ses soins ont été fort utiles et ses batteries vont bien; il est impossible qu'elles ne produisent pas le plus grand effet si on ne le laisse pas manquer de munitions; je commence à croire que si on réunissait icy les moyens prodigués si inutilement à Gibraltar, nous prendrions de force le fort Saint-Philippe et sans y mettre un temps bien long. Ma confiance ne vous paraît-elle pas bien présomptueuse, Monsieur l'incrédule, qui vous attendes à nous voir tous pris par la garnison anglaise.

En cherchant bien ce que vous voules dire par ma querelle avec le commandant d'artillerie, j'ai trouvé ce qui donne vraisemblablement lieu à votre question, voici le fait :

Il y a eu, le 9 janvier, deux mois qu'un officier de marine commandant 3 pièces de canon au Philippet, tira sur des chaloupes anglaises et fit avertir l'officier français qui commandait à ce poste, que les Anglais débarquaient à la Mola; on me rendit ce compte, je fis prendre les armes aux grenadiers et chasseurs de ma brigade, et je me portai promptement de ma personne au poste que l'on disait attaqué, ce qui me paraissait si peu vraisemblable, que je donnai ordre aux grenadiers et chasseurs de [ne] se porter en avant que si je le leur faisais dire. En arrivant, je fis renouveler à cet officier qui commandait cette batterie de 3 pièces, la défense de tirer que le lieutenant-colonel qui commandait au poste lui avait déjà faite; en effet, si les Anglais avaient eu la sottise de venir nous attaquer, nous les aurions infailliblement faits prisonniers ou les aurions fait rembarquer avec une grande perte, et il fallait bien nous garder de tirer sur les chaloupes, puisque l'évène-

ment le plus heureux qui pût nous arriver était qu'elles débarquassent à terre du monde. Cependant ces chaloupes n'avaient débarqué personne, quoique cet officier de marine prétendit l'avoir vu; elles avaient longé une montagne et avaient abordé un assez gros navire anglais qui entra deux heures après, à pleines voiles, dans la calle Saint-Étienne. Le lendemain, le commandant de la marine don Mareno fit dire à mon père que ce bâtiment ne serait peut-être pas entré si les 3 canons eussent tirés, mais que j'avais défendu qu'ils tirassent. Vous jugez mon étonnement et ma colère; tous les officiers du poste à qui je dis l'excuse de don Mareno étaient furieux et j'avais déjà rassemblé cent preuves qui montraient avec évidence l'absurdité et la mauvaise foi de cette excuse de la marine, lorsque, deux jours après, il entra dans la calle un autre navire, malgré le feu de ces 3 pièces de canon, qui ne purent tirer qu'un seul coup chacune. Vous concevez que ce moyen de défense est une dérision, et cela leur fut si bien prouvé que tout le monde se moquait de leur défaite et qu'ils se sont bien gardés d'en reparler. Voilà tout et je ne conçois pas comment vous en avez pu être instruit si ce n'est point par moi; et alors, je vous aurais mandé tout ce que je viens de vous dire; il vous reste à m'expliquer, si ce n'est pas moi qui vous l'en ai parlé, comment vous avez su cette petite tracasserie.

Adieu, mon cher ami, je sais que M. de Fabry et l'intendant de Toulon vivent fort bien ensemble, cela m'a fait le plus grand plaisir. C'était la seule inquiétude que j'eusse; il est maintenant assuré d'avoir beaucoup d'agrémens dans sa place. Adieu encore une fois, j'ai écrit à M^{me} de Bouillon, je l'ai priée de présenter un mémoire à M. de Castries ou de le faire présenter par vous; elle vous dira ce dont il s'agit; il me semble que l'affaire dont il est question ne peut pas souffrir de grandes difficultés.

Au camp, près Mahon, ce 14 janvier 1782 (1).

Il n'y a point de meilleure citoyenne que vous, princesse, et si ma joie a été grande, elle ne l'a certainement pas été plus que la vôtre en apprenant nos succès en Amérique; je suis encore plus

(1) Cette lettre est adressée à M^{me} la princesse de Bouillon.

content de voir les grands coups que nous nous préparons à porter aux Anglais dans toutes les parties du globe. Ce n'est qu'en les attaquant vigoureusement et lorsqu'ils soupçonneront que nous agissons d'après un vaste plan dont une seule partie de l'exécution suffirait pour les réduire à n'être plus la première nation commerçante de la terre; ce n'est qu'alors que nous les verrons demander la paix. Nous sommes occupés icy à arracher quelques pierres de l'édifice britannique, et nous n'avons pas choisi celles qui y sont le moins fortement attachées, aussi demandons-nous du tems. Il est fâcheux sans doute qu'une partie du convoi destiné à porter des troupes et des vivres en Amérique ait été prise; il est impossible que cela n'apporte pas quelque retard; mais, en vérité, le ministre ne pouvait pas prévoir qu'une escorte de 19 vaisseaux ne fût pas suffisante pour s'opposer aux entreprises de l'escadre ennemie qui n'en avait que 12.

Je désire bien ardemment, et j'espère que M. de Guichen aura pu réparer cette faute en reprenant nos navires et en y ajoutant quelques vaisseaux anglais.

J'ai assez de confiance dans vos bontés, princesse, pour espérer que vous voudrez bien vous charger de présenter, ou faire présenter par notre ami, ce mémoire à M. de Castries. Il ne s'agit que d'une grâce qui a déjà été promise et qui n'a été que suspendue. M. Varage désire la croix de Saint-Louis avec un empressement qu'on n'imagine pas et, moi qui l'aime beaucoup, je serais ravi si on me l'adressait pour lui avec l'ordre de le recevoir. Cet officier est rempli d'activité, de désintéressement, de courage et d'intelligence; mon père l'emploie icy beaucoup et s'en trouve à merveille; il se trouve, par là, souvent mêlé avec les Espagnols, et je suis charmé que M. Varage soit Français; je vous assure qu'il ne fait pas honte à la nation. Il a été un peu la victime du préjugé que les officiers de la marine royale ont souvent contre ceux qu'ils appellent intrus et si M. de Monteil n'avait pas cherché à lui nuire, il y a longtemps qu'il aurait la croix de Saint-Louis; elle lui fut promise et je crois même accordée, d'après ses actions de guerre, mais M. de Monteil a cherché à le faire passer pour un officier insubordonné et est parvenu à suspendre l'expédition de sa croix. Voilà, princesse, et fort au long, comme vous voyez, les motifs

pour lesquels je vous prie de solliciter une grâce due au courage et qui ne fait tort à personne. J'y prends le plus vif intérêt.

Recevez, princesse, l'assurance de mon respect, et celle que personne au monde ne désire plus votre bonheur que moi.

(Lettre sans date.)

Voici une feuille qu'il ne faut pas lire à ma femme ; elle nous croit hors de la portée du canon et je veux le lui laisser croire jusqu'à la fin. Notre réjouissance a dû étonner la garnison et lui donner de noires pensées. Il y a longtems qu'ils n'ont reçu de secours, notre feu les oblige à se cacher le jour et à ne tirer que quelques coups de canon à la dérobée ; il est vrai que, la nuit, en revanche, ils font le feu le plus vif ; il est presque sans objet parce que, comme on répare sur le champ le dommage qu'ils font aux batteries ou à notre ligne, il n'y paraît jamais. Cela nous fait présumer qu'ils veulent consommer leurs munitions pour se pouvoir rendre plus honorablement ; il est certain qu'au train dont ils y vont, quelque abondantes qu'elles puissent être, il est impossible qu'ils n'en trouvent pas le terme d'icy à deux mois. Je le crois d'après le rapport unanime des déserteurs et d'après la cruelle position où ils sont au fort ; privés de soleil, habitant des souterrains, vivant de pain fait avec de mauvaise farine, et de viande salée, je crois très probable que s'ils ne reçoivent pas de secours d'icy au mois de may, ils se rendront. Notre artillerie, dont nous avons ralenti le feu parce que nous craignons de manquer nous-mêmes de munitions, continue à détruire ces beaux remparts qui paraissaient devoir durer mille ans. Le fort a véritablement un air de désolation attristant, on voit à travers les ruines du donjon quelques hommes épars qui s'y cachent ; ils ont dû perdre du monde aujourd'huy, à notre réjouissance. Nous avons vu onze bombes qui ont éclaté à la fois sur le fort ; ils répondaient à notre feu et avaient beaucoup de monde sûrement employé à servir leurs canons. Le spectacle était magnifique : les éclairs et le bruit du canon, les bombes qui se croisaient en l'air, donnaient à ce spectacle quelque chose de surhumain ; on eût dit que nous nous battions à coup de tonnerre. Adieu, cher ami, mon papier, ma lumière et ma journée finissent ensemble. Je vais me coucher.

Au camp près Mahon, le 18 janvier 1782.

Voici, mon cher ami, un plan exact de nos batteries et de notre situation ; c'est un moyen de nous mieux entendre lorsque, par la suite, je vous parlerai de nos opérations ultérieures. Vous conviendrez que ce n'était pas une chose sans difficulté que de construire, à cette distance de la place, sous le feu le plus vif de son artillerie, un aussi grand nombre de batteries, surtout si vous songes qu'il fallait apporter les fascines et la terre d'asses loin. La force, la patience et la résignation des soldats espagnols sont à un degré dont on ne peut pas croire les hommes capables ; si les officiers étaient aussi bons que les soldats, ce serait la première nation de l'univers pour une guerre longue ; comme la nôtre est et sera toujours la première un jour d'affaire conduite par un général qui saura lui inspirer de la confiance. Notre feu continue avec la même supériorité sur celui de la place que je vous l'ai déjà mandé ; la nuit, les Anglais nous envoient beaucoup de bombes et soit que nous soyons plus heureux ou plus adroits que les Espagnols, ils ont beaucoup plus de soldats touchés que nous ; la proportion devrait être de 5 à 2 et elle est de 13 à 1 environ.

Une de nos bombes a mis le feu, la nuit du 15 au 16, à un des magasins du fort ; l'incendie a duré 3 nuits et 2 jours. Ce matin encore, on y voyait une grande fumée. On croit que ce sont des viandes salées qui étaient dans ce magasin. Je ne sais pas jusqu'à quel point les assiégés souffriront de la privation de ce qu'ils ont pu avoir de consumé, mais il est certain que c'est une aventure heureuse pour nous, et que tous les bonheurs sont pour les assiégeans. Je ne suis pas sans espérance, mais les mines sont un obstacle si puissant, que nous avons besoin de beaucoup de temps pour le vaincre.

J'ai appris avec un grand plaisir la prise de Saint-Eustache et l'enlèvement des trésors de Rodney qui s'y était conduit avec une avidité odieuse. Cette entreprise, exécutée avec d'aussi faibles moyens, me paraît devoir faire beaucoup d'honneur à M. de Bouillé.

Dites-moi, mon ami, si vous croyez qu'une nouvelle qu'on me

mande de province, ait le moindre fondement ? Est-il vrai que la Russie fasse une alliance avec l'Angleterre et que l'Empereur et le roi de Prusse paraissent vouloir prendre part à nos querelles ? Ce serait pour le coup que la paix serait reculée de 10 ans et la banqueroute avancée en raison inverse. Je n'y puis croire; nos finances et celles de l'Angleterre sont épuisées et le Nord ne peut se battre que lorsque nous le soudoyons. Dites-moi cependant ce que vous en pensez.

Adieu, mon cher et tendre ami, vous aimiez ma femme à cause de moi et je crois que vous l'aimez actuellement pour elle-même. Vous avez bien raison, soyez sûr que c'est un ange. Elle vous aime beaucoup.

Au camp Saint-Antoine, près Mahon, le 29 janvier 1782.

Je suis charmé, mon ami, d'apprendre que vous avez vu M. Payen. J'attends son retour avec plus d'impatience depuis que je sais qu'il a causé avec vous. Je crois que vous en aures été content; peu d'hommes ont autant d'esprit naturel et autant de ressource d'industrie : rien ne lui paraît difficile. Je suis persuadé que chez un peuple sauvage, où les Européens jetés sur le rivage se voient dépouillés de tout ce qu'ils ont acquis par la société, et où on ne les jugerait que par leur valeur intrinseque, où on ne tiendrait compte que du courage, de la force, de l'activité; où l'homme qui joint à un caractère opiniâtre un jugement sain et un esprit fertile en expédiens est le premier de la nation; je crois, dis-je, que Payen serait chef chez un tel peuple et que les hommes qui, dans une société policée, ont beaucoup d'avantage sur lui parce qu'ils réunissent des connaissances utiles et agréables à un esprit plus étendu et à des vues plus profondes, seraient moins que lui hommes de la nature. Moi qui, sans être sauvage, aime Payen pour lui-même; j'avoue cependant avec franchise que ce qui me fait le plus désirer son retour est de savoir que la première chose qu'il me dira sera : Je quitte toutes les personnes que vous aimez.

Nous avons aujourd'huy chanté un *Te Deum* pour la prise de York et Gloucester; après quoi, l'artillerie et toute l'armée ont fait

trois salves. Vous croyez bien que nous désirons tous la fin de notre expédition; mais il est certain que les Anglais du fort la désirent bien plus encore; il y a déjà longtems qu'ils n'ont reçu de secours et ceux qui leur étaient arivés n'étaient pas considérables. Si l'escadre de Cadix empêche les Anglais de passer, j'ai la plus grande espérance que notre exil finira bientôt.

Adieu, mon cher et tendre ami, embrasses pour moi M. Malouet. J'ai reçu hier une lettre de lui, datée de Marseille; il était en route pour Paris. Je vous envie à tous deux le plaisir que vous aurez de vous voir.

C'est une brillante action que celle de Saint-Eustache; avec 400 hommes, en prendre 700 et une colonie, mérite assurément gloire et récompense. Bouillé finira certainement la guerre lieutenant général et commandera les armées dans quinze ans, si nous avons alors la guerre. Son succès m'a fait un bien grand plaisir. Quel dommage que l'expédition de M. de Guichen ait été contrariée et retardée?

Est-il vrai qu'on va supprimer le grade de brigadier et nous faire tous maréchaux de camp? Je crois qu'il serait sagement fait de suprimier ce grade amphibie et qui a toujours fait des difficultés pour régler le service avec les puissances étrangères. Cela rapprocherait l'avancement qui est trop lent. On ne peut être colonel commandant qu'à 29 ans et on en a 60 quand on est lieutenant général, et il faudrait pouvoir l'être à 35 ans, mais il en faudrait moins, mais, mais, mais; etc., etc., etc.

*
* *

Lorsque, le 4 février 1782, le général Murray arbora le drapeau blanc et envoya, au duc de Crillon, une lettre par laquelle il proposait de se rendre, ce fut le comte de Crillon qui fut chargé de traiter avec le général anglais.

Très pris par les négociations, le comte de Crillon n'eut probablement pas le temps d'annoncer à son ami, le prince de Salm-Salm, le succès final; le recueil qui nous a été confié ne contient, en effet, aucune lettre racontant la reddition du fort Saint-Philippe.

En la circonstance, afin de ne pas interrompre la suite des événements, nous avons cru, à défaut des lettres du fils, devoir donner

celles que le père et le baron de Falckenhayn adressèrent au marquis de Ségur (1), pour lui annoncer la capitulation de la garnison anglaise qui clôturait, victorieusement pour nous, cette seconde expédition de Minorque.

4 février 1782.

Monsieur le Marquis,

Je laisse à M. le baron de Falckenhayn le plaisir de vous apprendre de bonnes nouvelles, et je me réserve celui de vous en donner bientôt de nouvelles par mon fils.

J'ay l'honneur d'être, avec autant d'attachement que de respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : B. B., duc de CRILLON.

Mahon, 4 février 1782, à midi.

Monsieur le Marquis,

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'après avoir fait un feu d'enfer cette nuit, M. Murray a arboré le drapeau blanc sur le bastion de droite, en conservant le pavillon anglais, et envoyé M. le baron de Lindsinger, lieutenant hanovrien, avec une lettre, à M. le duc de Crillon, par laquelle il propose de se rendre, puisqu'il n'a pas reçu de secours ; mais à condition d'avoir les honneurs de la guerre et que la garnison soit conduite, aux dépens du roi d'Espagne, à tel port appartenant au roi d'Angleterre qu'il désignera.

M. le duc de Crillon n'a pas cru devoir acquiescer à ces propositions, et a répondu qu'il ne pouvait les recevoir que comme prisonniers de guerre ; que la garnison serait conduite en Espagne jusqu'à son échange et que les officiers pourraient, sur leur parole, aller où bon leur semblerait.

Nous sommes dans l'attente du parti que prendra M. Murray.

M. le duc de Crillon envoyant M. le colonel de Colonna, un de

(1) Recueil des lettres officielles de MM. le duc de Crillon, le baron de Falckenhayn, etc... concernant l'expédition de Minorque pendant l'année 1782. — (Archives historiques du ministère de la Guerre.)

ses aides de camp, à Madrid, pour y porter cette nouvelle, j'ai cru devoir vous expédier mon neveu, le baron Charles Lefort, lieutenant au régiment de Nassau, que je recommande à vos bontés.

Signé : FALCKENHAYN.

A Mahon, ce 5 février 1782.

J'ay eu, Monsieur le Marquis, l'honneur de vous écrire ce matin que les ennemis demandaient à capituler et m'offraient de me remettre la place sous des conditions que je ne jugeais pas convenables à l'honneur des deux couronnes, je les ai rejetées, je les ai voulu prisonniers de guerre, et l'ai obtenu; il m'ont livré, dès ce soir, le fort Malbrouc (*sic*), et demain, à midy, les troupes de Sa Majesté Catholique seront en garnison dans le fort Saint-Philippe. Le marquis de Crillon, mon fils, a l'honneur d'en porter la nouvelle au Roy, et je cède à M. le baron de Falckenhaim, maréchal de camp, chargé sous mes ordres du comandement (*sic*) des troupes du Roy dont il a le détail, l'honneur d'envoyer par son nepveu à Sa Majesté celui des articles de la capitulation. Je ne puis que me louer de cet officier général ainsi que [de] tout ce qui composait le corps de nos Français qui mérite les bontés du Roy; je les recomande à votre justice, et à votre ancienne (*sic*) amitié pour moy.

J'ay l'honneur d'être (*sic*), avec autant d'attachement que de respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

B. B., duc de CRILLON.

(N° 49. reg. n° 3721).

Mahon, 5 février 1782.

Monsieur le Marquis,

J'ai l'honneur de vous envoyer copie de la capitulation pour la reddition du fort de Saint-Philippe. Les pourparlers en ont retardé la prise de possession totale, mais le fort Malborough a été occupé par 2 compagnies de grenadiers espagnols. — Après la signature des articles préliminaires, la capitulation n'a pu être signée que ce matin.

La garnison défilera vers midi avec les honneurs de la guerre. Les Espagnols borderont le chemin à droite et nous à gauche, après quoi, elle mettra les armes bas et ira loger à Alleyor...

C'est M. le comte de Crillon qui a été chargé par Monsieur son père de traiter avec le général Murray.

Signé : de FALCKENHAYN.

Du 5 au 6 février (1). — Aujourd'hui, à midi, le duc de Crillon, le baron de Falckenhayn, tous les généraux se sont réunis au fort où ils ont joint le général Murray qui en est sorti avec eux. La garnison sortit de la place tambour battant, les drapeaux déployés, jusqu'à ce qu'elle eût défilé, l'armée bordant le chemin des deux côtés. Après quoi, elle posa les armes et rendit ses drapeaux. Les Anglais et Hanovriens allèrent loger à Alleyor et les matelots, à l'isle de l'arsenal de la Marine.

Du 8 au 9 février. — M. le duc de Crillon passa en revue les deux brigades, le matin, accompagné du général Murray et de quelques officiers anglais et hanovriens.

Je dois rendre la justice aux troupes qu'elles étaient toujours réunies bien en tout point.

Au camp près Mahon, ce 18 février, 1782 (2).

Monsieur Don (3) m'ayant demandé une lettre pour un de mes amis, c'est à vous, qui êtes le meilleur des miens, que je l'adresse; c'est l'officier de la garnison du fort Saint-Philippe en qui M. Murray avait le plus de confiance, et si vous le voyez un peu de suite, vous verrez qu'elle ne pouvait être mieux placée; il est pressé de se rendre en Angleterre où M. Murray l'envoie et je doute qu'il s'arrête beaucoup à Paris; il n'est pas impossible, pour

(1) Bulletin des troupes françaises de Minorque. — (Archives historiques du ministère de la Guerre.)

(2) Lettre du comte de Crillon au prince de Salm-Salm.

(3) M. Don était capitaine adjudant général et neveu du général Murray, qui l'avait chargé de porter à Londres, en traversant la France, les dépêches rendant compte de la reddition du fort Saint-Philippe. — (Archives historiques du ministère de la Guerre.)

peu qu'il y séjourne, que je l'y retrouve; je suis prêt à partir, j'attends le bâtiment sur lequel je dois m'embarquer; il faut un vent pour l'amener et un autre pour me conduire en France; cependant j'espère de mon étoile que cela ne sera pas long et quand vous recevrez ma lettre, je ne doute pas que je ne sois en France; adieu, mon cher ami, je vous embrasse du plus tendre de mon cœur et j'ai la plus grande impatience de vous aller joindre. Je suis sûr que vous recevrez bien M. Don, il me suffit de vous dire que je l'aime. Nous avons fait connaissance il y a 4 mois et nous n'avons jamais négligé de savoir des nouvelles l'un de l'autre. Je suis persuadé qu'il vous plaira et que vous le trouveres intéressant.

Menes, je vous prie, M. Don chez ma femme.



LE GÉNÉRAL D'ARÇON

(1733-1800)

(Communication du commandant Emm. Martin)

SIÈGE DE GIBRALTAR

(1782)

Madrid, ce 13 may 1782.

Mon cher ami, j'ai reçu votre lettre et vous pouvez juger si elle m'a fait plaisir; je suis arrivé icy avant-hier, harassé des chemins et des auberges. Je vais demain à Aranjuez et partirai à la fin de la semaine pour Gibraltar; mon père prétend être sûr que nos régimens ne peuvent pas arriver avant le mois prochain; il ignore encore le moment de son départ à lui; vous saures déjà quand vous recevres ma lettre, que c'est lui qui est chargé du siège; il paraît avoir beaucoup de confiance dans le succès si tout est exécuté ainsi qu'on lui en donne l'assurance (la nomination de mon père au commandement de l'armée est encore un mistère).

Ma femme vous dira quels sont les moyens prodigieux que le roy d'Espagne employe pour réduire Gibraltar, je les lui mande. Jamais certainement il n'y a eu d'expédition de guerre aussi curieuse et d'un genre aussi nouveau; il n'est pas douteux que ce ne soit une époque dans ma vie, et le spectacle le plus superbe et même le plus instructif. Je me bats les flancs pour être heureux, mais quand je songe à ma femme, à mes amis et à vous qui êtes plus que mon ami, j'ai bien de la peine à ne pas désirer que tout ceci soit fini.

On dit ici qu'il y a [eu] un combat le 9 entre M. de Grasse et Rodney; les deux escadres sont fortes de 38 vaisseaux de guerre; on ajoute des détails qui me font croire que l'avantage a été de notre côté; je le désire bien vivement et j'espère toujours du talent de M. de Grasse qui n'a peut-être pas ceux de Tourville, mais que je persiste à croire le meilleur de nos généraux de mer.

J'ai déjà été deux fois chez M^{me} de Bejar sans la trouver, mais je ferai l'impossible pour la voir et lui parler de vous. Adieu, mon cher ami, je suis bien aise que vous soyes content de la première assemblée du Sallon. Je suis bien aise aussi qu'elle ait été tumultueuse, la liberté parle haut; faites souvenir M. Huard

qu'il est chargé de me faire envoyer le bulletin; quand on est presque en Afrique, on mérite bien quelque marque de souvenir. J'oubliais de vous dire que j'ai vu aujourd'hui égorger 18 taureaux, éventrer une douzaine de chevaux et blesser trois hommes. J'avais perdu de vue ces boucheries et je vous avoue que j'ai été beaucoup plus qu'ému; peut-on aimer un pareil spectacle! Adieu, mon tendre ami, adieu.

A Aranjuez, ce 17 may 1782.

Mon ami, il n'y a rien que le baptême de Mahon n'efface; j'ai été reçu par le roy et par la famille roiale avec une bonté infinie dont je suis, je vous assure, fort reconnaissant. Vous savez que M. le comte d'Artois viendra au siège de Gibraltar; il est impossible que cela n'ajoute pas beaucoup d'éclat à l'expédition, et j'en suis fort aise pour ma part et surtout pour mon père, s'il a le bonheur de réussir comme je l'espère. Je n'ai pas le tems de vous en dire davantage. Un courrier extraordinaire va partir. Je serai dans peu de jours très près de l'Afrique. Adieu, cher et tendre ami, mon père vous fait ses complimens. J'ai vu M^{me} de Bejar et elle m'a promis de vous écrire.

A Cadix, ce 4 juin 1782.

J'occupe une chambre que vous avez habitée et cette pensée me fait plaisir. J'ai écrit de Grenade une lettre qui vous était dédiée, je l'ai adressée à ma femme; si vous ne connaissez pas Grenade, je vous assure que vous ne connaissez pas le lieu le plus intéressant de l'Espagne. Cependant, cher ami, c'est à Bernay que j'aurais voulu être, surtout lorsque vous et Madame de Bouillon y étiez. Je suis persuadé que le paysage et l'arrangement des bois lui auront plu; quand le canal sera rivière, et quand le château sera un village hollandais, je crois que ce sera une jolie habitation.

L'escadre composée de 27 vaisseaux espagnols et de 5 français est sortie du port, elle est à la hauteur [de] Yate: on dit qu'elle va croiser sur Ouessant, je désire qu'elle rencontre et batte les Anglais; j'ai assuré tous les officiers de marine espagnols que j'ai rencontrés qu'ils auraient bientôt l'occasion qu'ils cherchent, et que j'étais persuadé que l'intérêt des Anglais étant d'empêcher la jonction de cette escadre avec celle de Brest et celle des Hollandais,

ils l'attaqueraient infailliblement pour la combattre séparée ; ne trouvez-vous pas en effet ce raisonnement assez bon ? Le général est M. de Cordova, mais M. Masaredo en est le major général et le véritable général, on dit que c'est un très bon officier ; il m'a paru n'avoir aucun préjugé et désirer véritablement la gloire de son pays. Les 5 vaisseaux français seront mêlés et, sur un aussi grand nombre que celui de 32, ne peuvent pas marquer ; cette escadre peut être absolument considérée comme espagnole ; les vaisseaux sont beaux et les équipages sont bons, il faut espérer qu'ils feront de bonne besogne.

Que dites-vous des combats de M. de Grasse ? Voilà des batailles, on croit lire l'histoire des combats de Blake contre Ruitter ; il me tarde d'en savoir les détails, je crains qu'il n'y ait eu une boucherie effroyable. Je ne serais pas surpris que, s'il s'en suit, comme on le dit icy, la destruction des deux escadres, la paix n'en fût hâtée. 30 français contre 37 anglais, balancer la victoire après la journée la plus sanglante, c'est véritablement une belle époque dans l'histoire de notre marine.

Après-demain, cher ami, je serai au camp de Saint-Roch ; je veux y arriver le premier Français. Je vous écrirai dans quelques jours ce que j'aurai vu ; vous concevez qu'il faudra moins me lire que me deviner.

Nos officiers de marine sont tous de l'avis le plus diamétralement opposé à ceux de nos gobe-mouches parisiens sur la facilité de l'exécution du projet, au moins dans la partie qui regarde leur métier ; vous les entendrez ou vous lirez leur avis motivé quand je serai arrivé. Si je puis assez m'approcher pour examiner votre plan, je vous dirai ce que j'en pense. Adieu, mon cher et tendre ami, je vous remercie des fragmens que vous m'avez envoyés sur *l'Erreur* : j'ai lu dans un *Mercur*, il y a quelques années, un morceau sur *l'Imagination*. Le fonds était à peu près le même et me fit plus de plaisir. Adieu encore une fois, je suis interrompu par M. de Ducer qui me prie de vous parler de lui : il est établi à Portoréal, il est à la tête d'une fonderie en cuivre où il fait très bien ses affaires.

Je lirai avec plaisir les *Confessions* de J.-J. (Jean-Jacques Rousseau). Je suis convaincu d'avance que je serai plutôt de votre

avis que de celui de la comtesse de Boufflers. Avec assurément beaucoup d'esprit, elle parle comme les journalistes écrivent, non d'après ce qu'ils sentent, mais d'après ce qu'ils sont convenus de soutenir. C'est une vraie pitié : parles de moi à votre excellente amie ; ce m'est une pensée douce et consolatrice que de croire que vous vous occuperez souvent de moi.

A Algésiras, ce 13 juin 1782.

J'arrive de Ceuta. J'ai voulu voir le lieu où mon ami a été exilé longtems ; je me suis fait montrer cette maison qui est au-dessus de la batterie de Saint-Pierre ; j'ai entendu ce bruit de chaînes qui retentissait sans cesse dans votre cœur. Aujourd'hui, mon cher ami, vous êtes heureux ; la seule pensée qui vous chagrine est la rapidité du tems ! Quelle différence de votre position à celle d'alors ! et que je suis heureux de vous savoir heureux !

Les vents sont toujours à l'ouest et retiennent toujours le convoi de nos troupes près de Malaga ; elles ne sont pas infiniment nécessaires icy, le grand point sont les batteries flottantes ; jusqu'à ce qu'elles soient fort avancées et que l'on puisse prévoir le moment où elles seront achevées, il me paraît qu'il serait inutile de commencer les travaux de terre. Je ne sais, mon ami, si je vous ai déjà dit de combien de bouches à feu sera garnie notre parallèle ; en tout cas, je vais vous le redire : 92 canons de 24 ; 40 mortiers à plaque et 30 d'ordonnance ; (les 70 sont de 12 pouces), il y aura de plus 50 obusiers ; jugez quel cordon de feu ; cette parallèle aura plus de 600 toises de développement. Le général de l'armée m'a dit qu'entre soldats et matelots, il y avait sept mille combattans dans la place ; vous voyez que c'est autant qu'il en faut pour faire une belle défense ; cependant si les batteries flottantes peuvent s'exécuter en mer comme elles le sont sur le papier, et qu'elles aient toutes les propriétés que M. d'Arçon leur promet donner, je ne doute pas que nous ne réussissions, mais ces batteries ont bien des incrédules dans notre marine ; c'est ce qui surtout m'a frappé. J'attends impatiemment l'expérience qu'on en fera lorsqu'on en aura finie une : j'ai fort engagé M. d'Arçon à la presser et à faire cette expérience aussi publiquement qu'il sera possible. La confiance est nécessaire pour faire redoubler l'acti-

tivité ; il faut qu'elle double au moins pour qu'on puisse profiter de la saison. Adieu, mon cher ami, parles de moi à Madame de Bouillon, dites-lui combien je suis aisé qu'elle ait été à Bernay et en même tems tout mon regret de ne lui avoir pas montré comment Bernay sera. J'ai la coquetterie des auteurs qui ne veulent pas lire leurs pièces avant de les avoir achevées.

Je décachète ma lettre, je reçois votre lettre du 27, il y avait déjà deux heures que j'étais poignardé par la défaite de Monsieur de Grasse ; je sens, je vous le jure bien, toute l'étendue de ce désastre et quelles peuvent être ses tristes conséquences, mais je ne dis pas comme vous, *ô honte !* attendons, mon ami, avant de condamner ; les forces étaient bien inférieures, et qui sait quelles peuvent être les causes de cet affreux malheur ? nous étions beaucoup plus faibles, nous avons beaucoup perdu, mais point l'honneur. Vous voyes avec quelle admiration Hood parle de M. de Grasse ; attendons. Que je le plains ; et vous, mon ami, que croyez-vous que nous devenions ?

A Saint-Roch, ce 17 juin 1782.

Je vous le répète, mon ami, ne nous pressons pas d'accabler un brave homme et bien malheureux sans doute. Songes que pendant que la *Ville-de-Paris* combattait bord à bord avec un vaisseau à trois ponts, un autre vaisseau à trois ponts également la prenait par la hanche, faisait un carnage affreux sur le vaisseau français et n'en pouvait recevoir aucun mal ! Voyes avec quel éloge M. Hood parle de M. de Grasse, saves-vous si les calmes lui permettaient de parer par les manœuvres à l'inégalité de forces ? Saves-vous s'il a été aussi bien secondé qu'il aurait pu l'être ? pour moi, je vous l'avoue, je suis poursuivi par l'image du général français qui baisse pavillon et se rend à un Anglais, mais je crois M. de Grasse tranquille dans le plus grand danger et n'ayant pas la force de répondre à la personne qui lui aura dit : « Il est impossible, Monsieur, que nous ne coulions point dans une demie heure si vous ne vous rendes pas ; il n'y a plus sur les ponts que des morts et des mourans, il faut vous rendre. » Cette position de M. de Grasse me paraît un malheur si affreux que je ne puis pas ne pas le plaindre du fond du cœur et je parie que

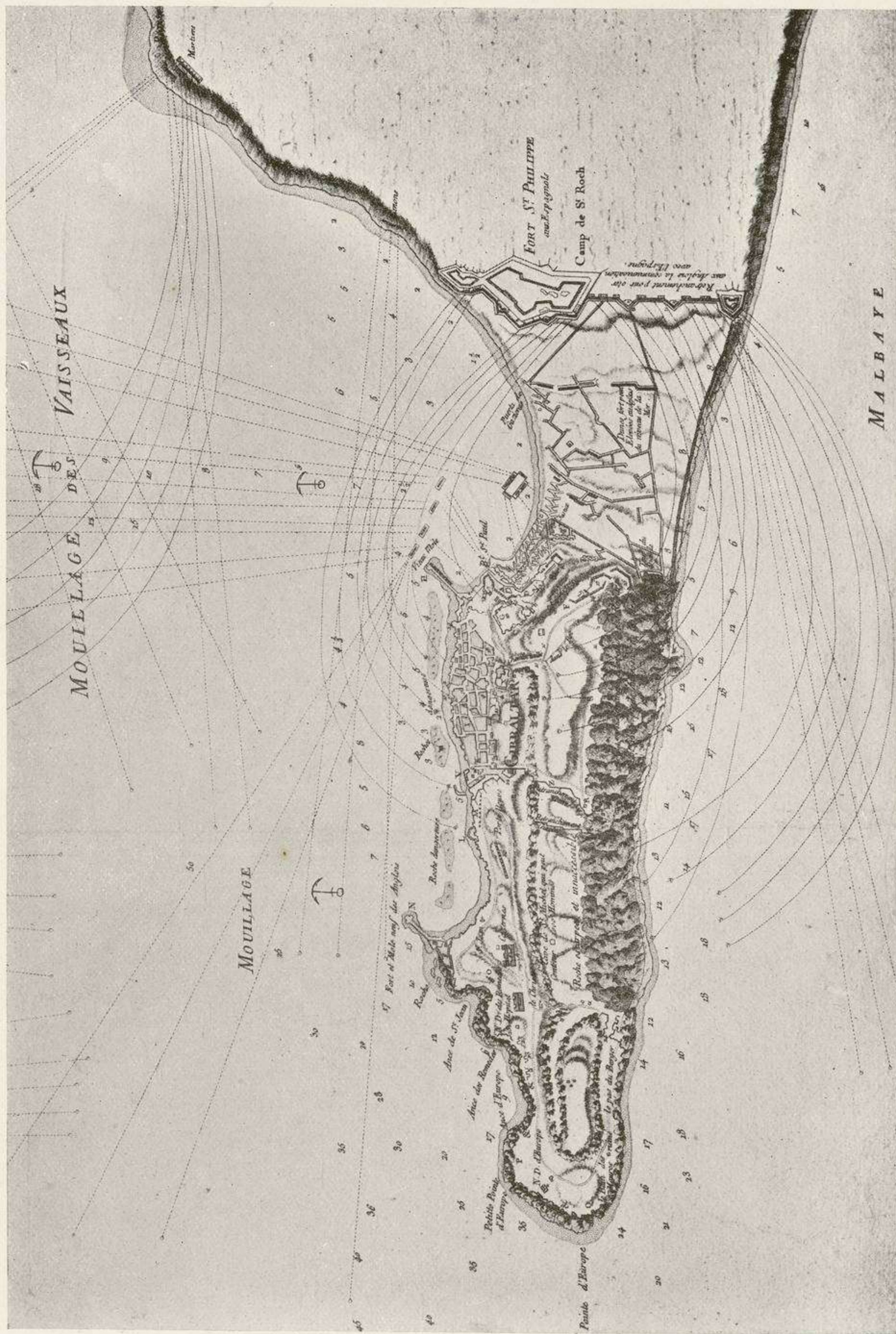
vous partageres ce sentiment quand ma lettre vous parviendra; votre premier mouvement a été de la rage et il vous a rendu injuste. Si cependant il y avait des reproches fondés à faire à M. de Grasse, je me joindrais à vous et je le haïrais autant que le mépriserais; en attendant d'être éclairci, je ne sais quel sentiment me parle pour lui et le justifie; il n'est point fanfaron comme vous l'en accuses.

Quand il est sorti de Brest, il n'a point dit, comme vous me le mandes : *Je vous rendrai bon compte de Rodney*, demandes-le à M. de Celi qui était au goulet à côté de M. de Castries quand l'escadre mit à la voile. M. de C. lui cria dans un porte-voix, *Je vous recommande l'ami Rodney*. M. de Grasse répondit ou plutôt fit répondre : *M. de Grasse demande les derniers ordres du ministre*. Vous voyes que cette réponse qui est absolument disparate à la phrase, prouve assez que ce genre de rodomontades n'est pas celui de M. de Grasse. Adieu, mon cher ami; on voyait ce matin le convoi de nos troupes, mais le vent a manqué et il n'arrivera peut-être pas d'icy à deux jours. J'ai lu et relu les mémoires et projets de M. d'Arçon, ils sont séduisants et si l'exécution répond à ses vues (ce que l'expérience seule nous apprendra), je suis persuadé que les moyens qu'il propose nous donneront infailliblement Gibraltar. Je doute encore que nous soyons prêts au mois de septembre.

Mes respects les plus tendres et les plus vrais à Madame de Bouillon.

Au camp sous Gibraltar, le 30 juin 1782.

Il y a bien longtems, mon cher ami, que je ne vous ai pas écrit et aujourd'hui encore je ne vous dirai qu'un mot à la course. Mon établissement n'est pas encore fait. Prévoyant devoir rester ici au moins trois mois, je ne me contente pas de mes tentes, j'habiterai sous le chaume, ma cuisine sera en pierre, je bâtis une écurie; je suis dans ma tente comme Didon devant Carthage. Joignes à cela les détails de la brigade et surtout de mon régiment, l'éloignement de Saint-Roch où mon père est encore et que je vais voir tous les jours; je suis toujours en l'air et jamais seul. Dans 8 jours, je serai parfaitement établi, mon père se sera fort



PLAN DE LA VILLE ET DES FORTS DE GIBRALTAR

(Bibliothèque du Ministère de la Guerre. — Section historique)

raproché; il va demeurer dans une maison qu'on a bâtie pour le général et qui est au milieu du camp espagnol; alors j'aurai du tems à moi et par conséquent à vous.

Les Français commenceront à se voir mercredi; nous formons le sixième de l'infanterie et tous les 6 jours nous serons seuls chargés de la garde des lignes et ouvrages avancés. Nous donnerons en outre tous les jours le sixième des travailleurs demandés et nous servons une batterie proportionnée au nombre de nos artilleurs qui n'est pas à la vérité bien considérable, car nous n'en avons que 120. Il y a environ 2.000 hommes d'employés à la garde des lignes et ouvrages avancés. (Par parenthèse, ils sont plus rapprochés que je ne le croyais et qu'on ne le croit, ce me semble, assez généralement à Paris.) On dit qu'ils sont à 500 toises. Je ne le crois pas à l'œil et il est très certain, je l'ai vu et entendu, que la mitraille passe fort au delà. Vous croyez bien que ces détails doivent être cachés à ma femme qui verrait un grand danger où il est presque nul. Cependant M. d'Alvarès faisait tirer nos batteries auxquelles les Anglais répondaient à peu près coup pour coup. Il y avait tous les jours quelques hommes tués. Le premier jour que mon père arriva, il fut aux ouvrages et il y eut un grenadier tué et un autre blessé derrière lui par un des boulets qui nous dépassaient; il a donné ordre qu'on ne tire plus et depuis les Anglais ont également cessé leur feu. Je crois qu'ils le recommenceront et vivement lorsqu'ils nous verront continuer la parallèle, ce qui sera dans peu. Pour vous donner une idée du feu qu'ils peuvent rassembler sur cette attaque de terre, il me suffira de vous dire que le feu ayant pris à une batterie et se propageant rapidement, les Anglais, en moins de trois heures, tirèrent plus de 2.500 coups de canon sur ceux qui travaillaient à l'éteindre. Notre parallèle sera une ligne presque continue de canons et de mortiers; mais nous leur rendrons et ce fort au delà, le feu qu'ils pourront nous faire; nous les ferons taire certainement et je vous assure que si nos batteries flottantes peuvent être placées comme le demande M. d'Arçon, et comme il ne doute pas que l'on ne puisse y parvenir, la place est à nous. Ils ne peuvent pas être plus de 6.000 pour soutenir l'assaut et nous entrerons infailliblement si M. d'Arçon nous ouvre des portes aussi larges

que celles qu'il nous promet. Je ne sais pas même si les Anglais attendront l'assaut, ennuyés comme ils le sont et fatigués comme ils le seront par le feu le plus vif qui se soit jamais vu et qui les battra sur tous les points, depuis la porte de terre jusqu'à la pointe d'Europe. Je doute qu'ils s'exposent à être égorgés jusqu'au dernier, ce qui leur arriverait infailliblement si nous prenons la place d'assaut. Je conviens que ce jour de beauté peut ne pas plaire à tout le monde, mais vous conviendrez de votre côté que cette attaque sera une des plus belles choses que les hommes aient vue depuis qu'ils s'entretuent; nous sommes naturellement féroces, car je me crois aussi sensible qu'un autre. Je serais fort aise que tous les hommes vécussent en paix, mais je serais véritablement fâché de ne pas être icy. Je vous avouerai même que je désirerais beaucoup y jouer un rôle, mais c'est mon dernier mouvement d'ambition; je me voue ensuite au repos et surtout à mes amis. Adieu, vous qui êtes le meilleur des miens, et à qui je pense toujours quand je me promets une vie calme et heureuse.

Au camp de Gibraltar, ce 15 juillet 1782.

Vous êtes donc à Strasbourg, cher ami; qu'il y a de distance entre nous! je suis bien sûr que nous la trompons autant qu'il est en notre pouvoir, et que nous sommes plus souvent ensemble qu'avec nos voisins les plus proches; il s'en faut bien cependant que cela me suffise, je veux vous voir, vous toucher et vous embrasser, croyez-vous que ce sera dans 3 mois? j'en ai l'espérance; nous devons avoir fini alors. Nos batteries seront prêtes en septembre; il ne s'agira plus que d'avoir des matelots, et si la flotte combinée vient icy, comme on le dit, cette difficulté sera levée.

Le feu des ennemis est presque nul et il ne commencera avec vivacité que quand nous commencerons nos ouvrages. Mon père, pour cette même raison, attend, et il ne fera travailler que lorsque nos batteries seront prêtes à être finies, pour que tout le soit à la fois, et ne pas perdre inutilement le monde que ces ouvrages doivent nous coûter; vous savez combien on est plongé et combien il est difficile de s'en garantir.

Notre parallèle sera, à proprement parler, une seule batterie

composée de 182 bouches à feu; on profitera de ce qui est fait; nous avons environ 400 toises à faire sans compter les communications. Je présume qu'on commencera dans 3 semaines et que dans le mois de septembre notre attaque pourra avoir lieu. Il y a 6.000 combattans dans Gibraltar et certainement il n'y aura pas plus de 18.000 hommes à l'assaut; je suis cependant persuadé qu'ils ne l'attendront pas; s'ils le soutiennent, je leur conseille de nous repousser, car sans cela ils seront tous égorgés. Il vient à la traverse de nos préparatifs de mort des bruits de paix que bien des gens entendent avec plaisir. Pour moi, je déclare que je ne crois pas que les Anglais consentent à céder Gibraltar, et si l'événement prouve que j'ai eu tort, je livre mes opinions politiques.

Vous ai-je mandé, cher ami, que, non content d'avoir vu Ceuta, mon goût pour l'Afrique m'a conduit à Tanger. J'y ai trouvé deux hommes intéressans : M. Chenier, consul de France, et M. Nuñez, capitaine de vaisseau espagnol que j'ai eu grand plaisir à connaître. Je lui trouve beaucoup de ressemblance avec le duc de Bragance; il a eu plusieurs aventures romanesques; je me contenterai de vous dire qu'ayant fui la maison paternelle parce qu'on le destinait à un état sédentaire, il a été quatre ans courant l'Amérique; mousse sur un vaisseau anglais où il s'était distingué, et que le hasard a ramené son vaisseau à Bilbao, son pays. Il n'a que quarante ans; on pourrait en tirer grand party, mais on le fait passer pour un téméraire et je doute qu'il fasse la fortune qu'il mérite.

Adieu, mon très cher amy, je vous aime de tout mon cœur.

Au camp devant Gibraltar, ce 25 juillet 1782.

Je suis charmé, mon ami, que votre négociation avec le prince d'Anhalt prenne une bonne tournure. Il vous sera très agréable d'avoir un régiment en propriété, je ne vous cache pas que je trouverais insupportable d'avoir encore plusieurs années à postillonner de garnison en garnison et d'être obligé de faire le pédant, ce qui est à peu près, en tems de paix, l'unique occupation d'un colonel, mais je trouve agréable d'avoir un régiment dont on n'est que l'inspecteur pour ainsi dire, où toutes les choses agréables viennent de nous et où ce sont les autres qui sont chargés des

détails minutieux, ennuyeux et cependant nécessaires dont l'effet presque certain est de rendre odieux ou du moins importun.

Les frégates mouillées avec la plus grande solidité dans la baie d'Algésiras ont eu le plaisir de voir entrer ce matin dans la place un bâtiment. On avait envoyé un chébec et des chaloupes canonières pour l'arrêter, mais il est entré de force; si les frégates s'en fussent mêlées, l'événement eût été vraisemblablement différent; mais il faut rendre justice à ces frégates, elles se sont pavoisées avec beaucoup de goût en l'honneur de Santiago, le saint du jour, et elles forment un coup d'œil fort joli. M. Moreno, qui commandait le blocus de Mahon, est chargé de celui de Gibraltar, et s'en acquitte avec la même exactitude.

Voilà, mon cher ami, nos nouvelles les plus fraîches d'après celles de Paris; les négociations nous laisseront le tems de mettre à fin notre entreprise, je crois que nous commencerons en septembre, et il ne faut pas attendre plus tard, l'équinoxe et les vents ne nous serviraient pas. Adieu, mon cher et tendre ami, M. le comte d'Artois est à l'Isle-de-phonse, dit-on; il sera icy vers le 15 ou le 20 du mois prochain.

Au camp devant Gibraltar, ce 1^{er} août 1782.

J'ai reçu avant-hier, mon cher ami, la lettre que vous m'avez écrite de Strasbourg, le 8 juillet; je suis charmé du prix que vous attachez à avoir un régiment en propriété, je le conçois parfaitement, c'est une grande famille et par conséquent un intérêt de plus, c'est une famille qui ne nous attache pas assez fortement pour que le malheur puisse nous ariver par elle; ainsi tout est profit, cela donne de plus une existence agréable et la considération attachée aux hommes qui peuvent influencer sur le sort de plusieurs autres; je serais bien aisé aussi d'avoir un régiment en propriété, cependant je ne vois pas comme vous, mon ami, avec chagrin, avancer le terme de ce que vous appelez une triste oisiveté, je désire beaucoup être fait maréchal de camp après ceci et je goûterai avec délices le doux repos; ma femme, mes enfants, mes amis, la campagne et un peu d'études rempliront suffisamment ma vie. Je voudrais de grandes choses à faire, et peut-être les préférerais-je au repos; mais des détails, les affaires des autres,

tout cela, mon cher ami, a bien son petit coin noir. Vous avez lu les *Promenades* de J.-J., eh bien, j'ai éprouvé mille fois le charme de ses rêveries qu'il nous décrit avec tant de grâce. Donnes-moi un État à gouverner, ou donnes-moi, comme à lui, la femme que j'aime, ami sûr, un bateau et une vache et places mon habitation sur le bord d'un lac dans un pays de montagne, vous saves si je n'ai pas, d'après cela, les conditions les plus essentielles à mon bonheur. J'ai trouvé la femme et l'ami selon mon cœur; je crains bien de préférer l'opéra au lac et à la vie pastorale, mais je sens que je choisis mal et mon imagination me placera souvent où je n'aurais pas le courage d'aller. Voilà, mon cher ami, tous mes projets pour l'avenir; en attendant, je songe aux moyens qui nous feront égorger plutôt six à sept mille hommes; c'est un singulier chemin, j'en conviens, pour arriver à la vie calme et tranquille; mais puisqu'il n'y en a pas d'autre, il faut bien le prendre. Je vous envoie un petit croquis de nos ouvrages; nous les commencerons dans huit ou dix jours, et ce travail ne sera pas peu de chose. Vous saves comme on est plongé par le rocher à pic sur le sommet duquel les Anglais ont placé des mortiers, d'où ils lancent des bombes qui tombent du ciel et qu'ils tirent avec une adresse d'ange. Pour n'être pas découvert, il faut élever l'épaulement de 13 à 14 pieds et pour peu qu'on s'éloigne de quatre à six pas du pied de l'épaulement, on est vu jusqu'à la boucle du soulier.

Vous verres, par ce petit dessin, que nous avons à faire, à 400 toises de la montagne, environ 1.000 toises d'ouvrages tant pour terminer la parallèle que pour la nouvelle branche de communication, et pour perfectionner les anciens ouvrages en faisant des batteries en avant d'eux, nous devons travailler sous le feu de cent pièces de canons ou mortiers; vous connaissez la montagne pour représenter un amphithéâtre de batteries; ils les ont augmentées depuis que vous ne les avez vues; vous conceves, d'après cela, combien il serait essentiel de leur escamoter la première nuit de travail; c'est là notre projet et si nous y parvenons, il y aura le lendemain un grand ouvrage de fait; je crois que cette nuit il y aura de 8 à 10.000 travailleurs.

Ce qu'il y aura de très difficile à établir sera l'ordre et le silence; les Espagnols, naturellement silencieux, sont les troupes

les plus bruyantes de l'Europe; nous voyons tous les jours, en portant les fascines aux dépôts de la tranchée (travail dont les ennemis ne paraissent pas s'être aperçus puisqu'ils ne tirent pas sur nous), la différence que l'ordre et le silence de nos troupes mettent pour la promptitude de l'ouvrage avec les Espagnols; je trouve que c'est une des meilleures preuves de l'utilité de la discipline.

Monsieur le comte d'Artois est à Madrid, il viendra icy en passant par Cadix. Quand vous recevrez ma lettre, M. le comte d'Artois et M. le duc de Bourbon seront avec nous; on n'est pas sans inquiétude sur ce qui arriverait si M. Howe se mettait dans la tête de venir nous faire visite à la tête de 33 vaisseaux de guerre dont 9 de 100 canons et 3 de 80. Je ne crois pas à cette tentative qui nous mettrait dans la possibilité, en nous réunissant aux Hollandais, d'opposer 60 vaisseaux de guerre. Au retour de M. Howe, les Espagnols vont avoir 12 vaisseaux de ligne à l'embouchure du détroit, indépendamment des 27 qu'ils ont avec M. de Cordova. J'aimerais mieux que les 39 fussent ensemble pour peu que nous en eussions 5 à trois ponts; avec ceux-là, les Anglais regarderaient peut-être à deux fois avant de nous venir attaquer. Ce moment est intéressant pour nous; depuis quatre jours, il fait un vent d'ouest bien propre à nous les amener s'ils sont en route; en attendant, 2 bâtimens, dont l'un est une corvette de 22 canons et l'autre un cutter de 20, sont entrés dans Gibraltar, venant de Livourne, malgré 4 frégates et plusieurs chébecs destinés à les empêcher d'entrer de force. Il y avait des signaux qui les annonçaient et ce n'est pas une chose peu extraordinaire que l'entrée de ces bâtimens qui sont les 305^e depuis que Gibraltar est ce qu'on appelle bloqué.

Adieu, mon bon et tendre ami, prenez patience pour le tems que vous avez à passer à Strasbourg en pensant que vous devriez naturellement être en Amérique; c'est véritablement un grand bonheur dont je jouis tous les jours.

Toute réflexion faite et d'après ce qu'on vient de me dire, il me paraît certain que le dessin que je voulais vous envoyer serait arrêté à la poste et ne vous parviendrait jamais. Je retarde d'une ou deux semaines, cher amy, ce petit envoy qui vous intéressera peut-être.

au Camp deuant Gibraltar le 18 aoust 1781

Je vous envoie mon cher amy un plan de nos ouvrages de terre
et un des batteries flottantes. la legende vous expliquera
clairement la construction, et je suis persuade que cela
vous fera plaisir je vous prie de les montrer a M^r de
Cely, et a Guibert, et au chevalier de Collon. Guibert
et au baron, mais vous pourriez lui en envoyer une copie. Vous
convalez que cela ne doit pas estre publicq, ainsi que les plans
ne sortent pas de vos mains et ne les montrez qu'a vos amis
recommandez la meme chose a Guibert si vous lui envoyez une
copie

Je suis mon cher amy que vous estes marshal de camp, je
vous en fais mon compliment de plus tendre de mon coeur
j'ai charge ma femme et mes enfans de vous embrasser
en mon nom. Je voudrais cependant savoir si ce que vous fait
venir a Paris n'a pas trait a votre negotiation avec le prince
d'Anhalt.

Je profite d'un courier de M^r le C^t d'Artois pour vous

envoyez les plans n° 1 et 2 d'astoria et aussi a cheval
et par une diligence tres grande le 14 mon pere lui
avait envoye un courier pour l'avertir qu'en arrivant ce
jour il seroit témoin d'un spectacle militaire interessant
~~off~~ n° 1 et 2 d'astoria est arive le 14 et est venu tout
de suite a la tranchée on par parenthese il a été seen
par votre ami qui étoit ce jour la brigadier de tranchée
mon pere l'a mené partout, lui a montré le terrain sur lequel
on projettoit de nouveaux ouvrages et en effet des la même nuit
des mille travailleurs ont été commandés, on a devolé le
travail aux anglais; il a été prodigieux et n'a pas
coûté un seul homme. la ^{partie nouvelle de} parabelle a comme on le voit
sur le plan deux cens trente toises; on l'a élevée de dix pieds
de haut sur dix d'épaisseur avec des sacs a terre, on a
fait de plus la communication qui a 640 toises; elle a été
faite avec deux rangées de tonneau remplis de sable et
un talus également en sable. on voit sur le plan que

Les ouvrages nouveaux sont plus qu'aussi considérables que les
anciens avoir été portés au point où ils sont en cinq heures
de travail est véritablement une chose extraordinaire
on dit qu'elle est son exemple. Ce travail n'a pas coûté
un seul homme; l'armée aurait été faite un bon
marché en abonnant à cinq cents. Je vous assure mon
cher ami, que c'est un grand bonheur, et qui doit faire
honneur à mon père. S'il avait fait ses ouvrages petit à
petit comme on a fait jusqu'ici, il y aurait certainement eu
une grande consommation d'hommes. Jugez quel a dû être
l'étonnement des anglais quand ils ont vu ^{le 18 au matin} un tiers du liège
d'ouvrages sorti de terre comme par magie. Mon père
a même vu le C^{te} d'astor le 18 voir ce travail, les
anglais n'ont pas tiré, mais affusement, cela leur étoit
bien facile et la contenance de M^{le} C^{te} d'astor étoit
parfaite; ne s'agissant jamais le premier du liège on
il étoit moins prudent de le tenir et cédant docilement et
sans jactance avec conseil de mon père qui le plaçoit où il

dat plus en secret. M^r le Duc de Bourbon arriva le 20^e
au matin et vint aussi. Reconnut les ouvrages de
la nuit. Je vous assure qu'ils ont été bonne grace et je
ne doute pas qu'ils ne le montrent a merveille lors que
~~l'occasion~~ l'occasion l'en présentera. Vous savez bien mon
ami que je dis ce que je pense et que je ne suis pas
Courtisan. Je vous jure que je ne le deviendrais jamais
vint mon cher ami l'état en vous en hommes. on y a
les anglais d'arriver, faites de vous pour que nos
batteries flottantes seussent et la place sera bientôt
a nous. adieu je vous embrasse du plus tendre de
mon cœur nous nous portons tous a merveille, nous avons
eu l'influence, mais about de deux jours on est
guéri.

Mes respects a madame de Bouillon elle me
traitoit avec plus de bonté et m'honoroit plus en arrivant
d'icy, elle ne m'a pas répondu, je lui parlerai encore
de moi, mais vous, au moins parlez moi d'elle.

*
* * *Au camp devant Gibraltar, ce 1^{er} septembre 1782.

Voicy, mon cher ami, une lettre que je vous prie de me faire remettre. C'est un officier de mon régiment qui est fort intéressé à ce qu'elle soit donnée en main propre à la personne à qui elle est adressée.

Depuis que je vous ai écrit, nous n'avons rien fait d'intéressant, nous continuons avec la même prudence et la même fortune, mais il y a toujours des lenteurs que la plus grande activité ne peut empêcher et je ne sais pas encore quand nous serons prêts; en attendant, nous prenons patience, nous nous portons à merveille; l'air est pur, point trop chaud, mais ne craignes pas cependant que nous nous établissions icy; Paris vaut encore mieux, quoiqu'il y pleuve plus souvent, et je tiens plus à ce coin du monde qu'à l'univers entier. Adieu, mon cher amy, je vous embrasse tendrement.

Au camp devant Gibraltar, ce 1^{er} septembre 1782.

Voicy, mon ami, une lettre pour vous seul et qui traite une affaire fort intéressante pour moy.

Le bruit s'est répandu qu'après l'expédition de Gibraltar nous devions aller à la Jamaïque; je suis sûr que des lettres de Paris l'ont annoncé et il me paraît que des personnes qui sont icy et fort en mesure d'être instruites, croient à la Jamaïque, sans savoir cependant si nos quatre régimens y doivent être employés. Cette nouvelle a répandu la consternation dans nos troupes et je ne sais si la plupart des officiers ne font pas des vœux secrets pour que nous échouions, puisque notre récompense doit être les garnisons d'Amérique. Absens de chez eux depuis 18 mois, fatigués d'une campagne d'hyver au siège de Mahon, et des chaleurs excessives à Gibraltar, ils ne doutaient qu'ils n'eussent, après avoir pris Gibraltar, d'autre destination que celle d'aller jouir du repos au sein de leurs familles.

Je vous avoue que le contraire me paraîtrait si injuste, que je n'y croirais jamais si je n'avais pas entendu Bouzols, dont l'ambition sans talent peut lui faire regarder comme un grand bonheur

d'être employé aux Antilles, si je ne l'avais pas entendu, dis-je, parler l'autre jour devant M. le comte d'Artois de cette nouvelle; il ajouta que rien, en effet, ne serait plus convenable, puisqu'il était impossible de trouver des troupes plus aguerries, plus exercées à toute espèce de fatigue, etc., etc. Je ne fus pas de son avis, comme vous pouvez bien croire, dans la conclusion; je suis sûr, en effet, que tous les officiers qui ne sont pas obligés de servir sous peine de mourir de faim, donneront leur démission et, en vérité, ils servent ici d'une manière qui ne doit pas leur mériter l'oubly des grâces du Roy. Je vous assure, mon ami, et c'est avec la plus grande vérité, qu'il est bien difficile d'obtenir de nos officiers, pendant la paix, qu'ils fassent ce que le Roy ordonne, mais à la guerre, ils font bien davantage. Nos officiers de la *brigade française* portent eux-mêmes des sacs à terre, des fascines, montent sur les épaulements et, par leur exemple, animent infiniment et de la manière la plus utile, les soldats. Les officiers français sont de bien excellens officiers à la guerre, c'est donc ces hommes dont on réduirait une grande partie au désespoir si on les envoyait en Amérique pour l'expédition de la Jamaïque. 1° Il serait très douteux qu'elle eût lieu, et alors ils resteraient à Saint-Domingue; 2° il serait douteux que l'expédition tentée réussît, et alors, quel agrément que de se trouver à une pareille échauffourée; 3° en supposant qu'elle réussît, on resterait en garnison à la Jamaïque ou on reviendrait à Saint-Domingue; voilà leur raisonnement et je le trouve fort juste.

Il y a des régimens sur les côtes de Provence et de Bretagne qui n'ont rien fait et qu'assurément il serait beaucoup plus convenable d'y envoyer. En partant d'icy, nous serons affaiblis; nos hommes qui traînent et que le courage soutient, tomberaient malades et nous aurions, dans l'instant, plus de cent hommes par régiment à l'hôpital; les masses des régimens, les achats indispensables pour une guerre d'Amérique, la nécessité où sont les officiers qui seraient le moins contrariés de cette expédition d'aller chez eux prendre de l'argent et vaquer à leurs affaires; il y aurait, en vérité, de la barbarie, et je ne puis y croire; cependant, mon cher ami, informes-vous-en et parles-en à Monsieur de Ségur (comme de vous-même) si cela vous paraît utile. Je désirerais

aussi que vous en parlassiez à M. de Veimerange, mais toujours comme de vous; je ne veux pas avoir l'air de donner l'alarme, vous concevez bien que cette destination supposant le succès de Gibraltar, il serait bien malheureux que je ne m'en tirasse point de ma personne et par une belle porte; mais, très certainement, si on ne m'ouvrait point de porte, je sortirais par la fenêtre. La meilleure manière et celle dont il me paraît que tous nos généraux d'icy sont persuadés, est que je fusse fait maréchal de camp et si on ajoutait que je devrais reprendre mon rang dans la promotion, personne ne pourrait faire la plus petite observation et il serait au contraire fort extraordinaire qu'après avoir commandé une brigade à Mahon et une à Gibraltar, je fusse le seul des troupes françaises et espagnoles qui restât sans avancement.

Au camp devant Gibraltar, ce 10 septembre 1782.

Il faut que je vous rende compte, cher ami, de deux journées d'un genre d'intérêt différent que je viens d'avoir. Le 7, dans la nuit, on devait démasquer nos embrasures et commencer le feu; ce jour, M. le comte d'Artois et M. le duc de Bourbon sont venus dîner chez moi au camp français; après dîner, une scène de parade exécutée très gaiement et des danses, des chansons en rond de nos grenadiers entremêlées de couplets, ont rempli l'après-midi de la manière la plus gaie; je me suis infiniment amusé pour mon compte et je crois que M. le comte d'Artois n'a jamais ri davantage; la gaieté de nos soldats s'était communiquée et cela tenait de la folie.

Ce même soir, les Français montèrent la tranchée et c'est moi qui les commandais. Après avoir fait défiler devant les princes mon détachement composé de deux mille hommes et qu'on a trouvé généralement, et avec justice, superbe, j'ai été à mon poste. Les batteries flotantes ont retardé le démasquement des batteries parce que mon père voulait commencer en même tems par terre et par mer. Notre nuit a été fort tranquille, mais le 8, à sept heures du matin, les Anglais ont commencé le projet qu'ils avaient préparé sans doute depuis plusieurs jours, de brûler nos ouvrages lorsqu'ils seraient finis. Ils nous ont tiré, pendant onze heures de tems, plus de six mille coups de canon à boulet

rouge, bombes et grenades, sans compter les bombes artificielles qui pleuvaient; on ne s'attendait à rien moins qu'à un incendie aussi général; les outils nécessaires ont d'abord manqué, mais la valeur brillante et l'activité la plus soutenue de nos Français a paré à tout; le feu prenait partout et partout on l'éteignait; il m'est arrivé du renfort; j'ai eu ce jour plus de cinq mille hommes à mes ordres et presque tous ont été employés; enfin, à l'exception de la redoute de Mahon où le feu a été trop violent pour qu'on ait pu l'éteindre et que je me suis facilement déterminé à laisser brûler parce qu'elle est entièrement inutile, les ennemis ne nous ont causé aucun dommage qui n'ait été réparé facilement. J'ai eu plusieurs fois l'inquiétude que tous les anciens travaux faits en fascines et qui prennent feu comme amadou, ne fussent consumés. Les Français ont eu 54 hommes tués ou blessés et un officier de grenadiers de mon régiment qui a été blessé (1); les Espagnols ont eu à peu près 35 hommes tués ou blessés; ils parlent de nos Français avec admiration. M. le comte d'Artois est venu hier au camp nous complimenter; il m'a été extrêmement utile, ce jour-là, de parler espagnol, ayant à chaque instant des ordres à envoyer aux parcs d'artillerie et du génie et ayant trois mille Espagnols de corps différens à faire agir.

Vous verrez sur votre plan que cette redoute de Mahon était une espèce de bastion destiné à flanquer les anciens ouvrages et à les protéger en cas de sortie; aujourd'hui que notre parallèle est achevée et qu'il en sort une pluie de fer, vous pouvez juger qu'il n'y a pas [à] craindre que les ennemis débouchent par un défilé de 400 toises de 182 bouches à feu : aussi avait-il été question de raser cette redoute.

Mon père craignant que les Anglais ne recommencent leur projet de la journée du 8, a fait commencer notre feu le 9. Les Anglais n'y répondent pas. Le vent qui est à l'est empêche l'embossage de nos batteries flotantes qui sont achevées et qu'on placera au premier vent d'ouest; si on les embosse comme cela est ordonné, huit jours après l'embossage je crois la place à nous.

(1) M. Salobert, lieutenant en second des grenadiers du régiment de Bretagne, blessé à la cuisse droite d'un énorme éclat de bombe.

Neuf vaisseaux, dont deux français, ont été employés hier avec nos chaloupes et bombardes à inquiéter la pointe d'Europe, etc., à les canonner dans leur camp. Les chaloupes se sont approchées beaucoup plus près que les vaisseaux qui ne manquaient pas de fond et on les juge avec une grande sévérité ; c'est M. Moreno qui mène la ligne. Il faut espérer qu'ils approcheront plus près, mais c'était un spectacle assez curieux que de voir Moreno tirer hors de portée et les petites chaloupes environnées de boulets qui pouvaient assurément leur faire beaucoup plus de mal qu'aux vaisseaux.

C'est un tonnerre continuel que notre artillerie ; c'est une vraiment belle chose ; le silence des Anglais du côté de terre fait que nous ménageons notre feu de ce côté ; ils le trouvent cependant trop vif encore et ne paraissent pas.

Je suis fort aise, mon cher ami, d'avoir commandé le 8, qui a été incontestablement la journée la plus chaude et la plus intéressante depuis qu'on est icy.

Le feu des Anglais est éteint ; mon tour de tranchée ne reviendra que le 1^{er} octobre ; ainsi, mon ami, mon rôle est joué ; je ne vois point d'inconvénient que vous montries ma lettre à ma femme qui pourrait être instruite dans le publicq que c'était moi qui commandais le 8 et qui serait alarmée si elle n'en savait rien par moi.

Le premier vent d'ouest nous amènera l'escadre combinée qui croise à l'ouest du détroit, nous aurons alors 48 vaisseaux de guerre dans notre baie.

Adieu, cher amy, donnez de mes nouvelles à vos amis qui sont les miens, Malouet, Guibert, Saint-Chamans, Cely ; mes tendres respects à Madame de Bouillon.

Suite du 10 septembre 1782

Toujours à la même place. Le marquis de Bouzols est maréchal de camp, le comte de Sparre doit l'être aussi actuellement et il n'y avait que nous trois employés à Mahon comme brigadiers ; mon frère l'est icy et il n'est pas possible qu'on ne le fasse pas maréchal de camp.

Si cependant (ce qu'il ne faut jamais avoir l'air de supposer) on ne me faisait pas maréchal de camp et qu'on voulût absolument envoyer aux Antilles deux des quatre régimens qui sont icy ; le

mien qui arrivait de Dunkerque, sortant de Gravelines, auquel on avait cru devoir donner Metz pour se refaire et se dédommager des mauvaises garnisons qu'il avait depuis dix ans et qu'on n'y a pas laissé trois mois, devrait, ce me semble, avoir une préférence pour rentrer en France; remarques qu'ayant l'assurance d'être maréchal de camp, je n'en partagerais pas moins la douleur du régiment de Bretagne si on l'envoyait aux isles, si des raisons de convenance que je déclare ne pas être bonnes, engageaient cependant à se servir des troupes qui sont icy : le moins injuste et le moins dur, serait d'y envoyer des détachemens, de faire un très bon sort aux officiers et aux soldats qui iraient volontairement; on en trouverait. Le mieux de tout cependant et le sort qu'aucun de nous ne doutait avoir, était de rentrer tranquillement chez nous; j'excepte cependant l'embarquement pour aller en Angleterre si on réunit les vaisseaux français, espagnols et hollandais; qu'on nous mène tous en Angleterre, je fais ce voyage avec grand plaisir et je consens à être sur la roue pendant trois semaines, comme j'y serais infailliblement pendant la traversée.

Je vous répète, mon ami, et je suis sûr que vous ne me blâmeres pas, que rien au monde ne pourrait me faire passer aux isles; vous connaissez ma position, ma femme, mes enfans, mes amis, ma santé, mes affaires; tout me retient, tout m'enchaîne et mon parti est pris; je trouve cependant qu'il y aurait de la cruauté de me forcer à faire le sacrifice de ma fortune militaire à laquelle, sans y croire beaucoup, je dois cependant tenir un peu.

J'espère que, dans peu, nous aurons tous l'occasion de montrer que nous ne craignons pas plus les coups de fusil ni les bayonnettes, que le canon. Nos ouvrages de terre et nos batteries flottantes avancent extrêmement rapidement; je crois que, dans huit ou dix jours, si le vent le permet, nous pourrons commencer et cela ne doit pas durer plus de dix jours si les batteries flottantes sont placées comme j'espère qu'elles le seront; c'est cependant ce dont on ne peut être sûr qu'après l'expérience, mais j'ai beaucoup d'espérance; et si les Anglais ne capitulent pas après ce tems, je suis persuadé que nous les enlèverons l'épée à la main.

Mon père a le projet de m'envoyer à Versailles porter la nouvelle et mon frère à Madrid; vous voyes, mon cher amy, qu'il

n'est pas impossible que nous nous voyions à la fin de ce mois; mais je ne me flatte pas et votre ami est plus sage que vous ne l'avez jamais cru. Personne n'est plus loin de l'enthousiasme, mais comme vous lui en avez connu il y a vingt ans, vous le voyez toujours de même, jugez-le cependant comme vous voudrez, pourvu que vous l'aimiez toujours autant qu'il vous aime. Adieu, mon cher amy, j'ai reçu une lettre bien aimable de Madame de Bouillon; remerciez-l'en de ma part, je lui écrirai le courrier prochain.

Il y avait plusieurs jours que M. le comte d'Artois demandait à mon père de le remener à la tranchée; voyant la solidité de nos ouvrages, mon père y a consenti et l'y a mené avant-hier; deux boulets ont frappé à six pas de M. le comte d'Artois et quoiqu'il fût derrière un excellent épaulement, le boulet qui venait du sommet de la montagne a écreté la fascine supérieure et a frappé aussi près de M. le comte d'Artois qu'il fût possible; ce premier boulet a été suivi d'un second; j'étais à côté de lui et j'ai regardé avec attention l'impression que ce bruit de boulet faisait sur lui; je vous assure que je n'y ai vu que la joie. M. le duc de Bourbon avait une aussi bonne contenance qu'on peut l'avoir; j'en suis fort aise. Cela suffit pour qu'ils ne soient pas venus icy comme de simples curieux. On a aussi tiré une grenade qui a éclaté en l'air, mais assez loin d'eux, vous savez qu'il n'y a aucun moyen de se mettre à l'abry de ces grenades qui éclatent avant d'être à terre, que des blindages, et il ne peut pas y en avoir partout; vous pouvez être tranquille sur la prudence de mon père, il leur fait jouer un rôle brillant et ne perd pas de vue qu'un des plus grands malheurs qui pût lui arriver, serait qu'il en arrivât un à M. le comte d'Artois.

Adieu, mon cher ami, je vous donnerai souvent de mes nouvelles.

Au camp devant Gibraltar, ce 17 septembre 1782.

Chaque jour, mon ami, apporte de nouvelles raisons de croire que nous sommes destinés à passer aux Antilles pour cette prétendue expédition de la Jamaïque qui n'aura pas lieu et qui échouera si on la tente. Tous nos dépôts ont reçu ordre de nous

envoyer des recrues au mois d'octobre, et on doit, dit-on, nous compléter par des hommes tirés des autres régimens. Nos officiers sont au désespoir; quant à moi, vous savez mon parti, je suis immuable; je crois fermement que m'en aller aux isles serait assassiner ma femme et rien dans le monde ne pourrait m'ébranler sur ma détermination. Je l'écris aujourd'huy à ma femme qui pouvait apprendre dans le publicq la destination du régiment de Bretagne si elle a lieu et j'ai cru devoir la rassurer. Vous avez sans doute déjà parlé au ministre de ma position et de ma détermination; si vous croyez qu'il ait besoin d'être attaqué par plusieurs côtés, faites agir vos amis. Si nous avions pris Gibraltar, il eût été, ce me semble, fort naturel de me faire maréchal de camp avec la condition de reprendre mon rang dans la promotion. Je suppose que notre non succès rend cet arrangement plus difficile quoiqu'assurément ce ne soit pas notre faute; si des machines que les ministres ont garanti impénétrables aux bombes et incombustibles, ont été, au contraire, traversées par toutes les bombes, et allumées comme amadou, les troupes françaises ont soutenu l'honneur de la nation, elles ont servi dans toutes les occasions de la manière la plus brillante et se sont attiré plus que l'estime de nos alliés. Enfin, que le ministre fasse de moi ce qu'il voudra, je ne m'embarque point et ne m'embarquerai jamais, à moins que ce ne soit pour aller en Angleterre comme amy ou comme ennemy.

J'imagine qu'on va renoncer au projet de prendre ceci de vive force; ce rocher est la position la plus formidable de la nature et la garnison avec les matelots est de 7 mille hommes.

Adieu, mon tendre ami, quand je vous charge de mes affaires, je crois les faire moi-même et mieux que jamais.

Au camp devant Gibraltar, ce 22 septembre 1782.

Voici, cher ami, deux lettres que je vous prie de remettre, l'une à M. de Ségur et l'autre à St-Paul. Mon major, qui a quarante et un ans de service et qui depuis deux ans est major général de notre petite armée, demande sa retraite et je ne doute pas qu'il ne l'obtienne. Je demande avec instance la majorité de mon régiment pour Monsieur de Chabrol, capitaine commandant du régiment de Lyonnais; il est parent et ami de notre ami Malouet et c'est de plus

un officier de la plus grande distinction, tel que, si je le louais, vous m'accuseries d'exagération; je me contenterai de vous dire qu'il réunit à beaucoup d'esprit, beaucoup de connaissance, d'activité et de courage; il est fort au-dessus de la fortune que les circonstances les plus heureuses pourront jamais lui procurer. Il y a plusieurs années qu'on demande pour lui une majorité, et je serais ravi de l'attacher au régiment de Bretagne, dussai-je être maréchal de camp, ce que je ne crois pas, ou dussai-je quitter, ce que je ferais infailliblement si on nous envoyait en Amérique.

Cette destination qui m'a toujours paru barbare pour nos officiers, me semble aujourd'hui être devenue tout à fait impossible. Ce que nous avons perdu par les ennemis, par la maladie et surtout par l'enlèvement de 1.500 hommes que nous avons été obligés de donner à Monsieur de Guichen pour que ses vaisseaux puissent manœuvrer et combattre, nous réduisent à n'être que de faibles bataillons, nos quatre régimens ne pourraient pas mettre plus de 1.800 hommes sous les armes. Je crois que nous perdrons beaucoup de monde sur les vaisseaux : j'ai 350 soldats de mon régiment à bord de l'*Invincible*, commandé par un de la Mothe-Piquet, il y a une telle maladie à son bord qu'il n'a pas plus de 90 matelots en état de faire le service; il a 500 soldats, il a mis à la voile hier pour aller à Cadix, mettre tout son monde à terre et aérer son vaisseau; quoiqu'il arrive, il me paraît impossible qu'il nous rende nos soldats; et je vous avoue que je les lui vois sans peine, ceci étant, comme je le crois, une chose terminée.

J'ai chargé ma femme de vous apprendre l'entière combustion de nos batteries incombustibles; elles n'étaient pas plus à l'abri des bombes, qui devaient, selon l'expression de M. d'Arçon, être renvoyées comme un volant par une raquette; au lieu de cela, les bombes les enfonçaient. Vous voyez que ces machines étaient mauvaises sur tous les points; mais, à ce défaut, il s'est joint les plus lourdes bévues des exécuteurs marins : il avait été ordonné, comme vous croyez bien, que les dix batteries flotantes s'emboassent en même tems, et partageassent ainsi le feu de la place, en répondant de leurs 154 pièces de canon; au lieu de cela, Moreno (1)

(1) Don Ventura Moreno, chef d'escadre, commandait la *Pastora*.

a mis à la voile à sept heures, du matin, le prince de Nassau (1) l'a suivi, mais les huit autres manœuvraient pour lever l'ancre. Moreno, sans regarder s'il était suivi, sans mettre en panne pour attendre les autres, a été seul avec Nassau ; et les deux batteries ont soutenu seules, pendant sept quart d'heure, tout le feu de la place ; les autres, à la fin, sont arrivées, mais personne n'a mouillé dans le parage convenu ; la gauche de la ligne des batteries flottantes devait embrasser le vieux môle et être aussi protégée par le feu de nos batteries de terre ; au lieu de cela, on s'est étendu sur la droite ; la protection de nos batteries de terre a été sans effet ; les batteries flottantes, par leur emplacement, recevaient le plus de feu possible et en rendaient le moins. M. Moreno avait été chargé de sonder et reconnaître exactement le fonds ; cette opération a été si mal faite que la batterie commandée par le prince de Nassau a touché et il ne s'est arrêté qu'alors. Plusieurs précautions qu'on avait dû prendre, comme celle de mouiller des ancres perdues en dehors de la place avec des grelins, pour que les batteries pussent se touer dessus en cas de danger, ont été négligées, et ces batteries flottantes se sont trouvées immobiles comme des roches, exposées aux boulets rouges qui ont mis d'abord le feu à bord de Nassau et ensuite de Moreno. Quand le danger est devenu assez grand pour qu'on n'ait plus eu d'espérance d'éteindre le feu, et qu'ils en ont averti, mon père a écrit à M. de Cordova qui commandait cinquante vaisseaux de guerre, mouillés à deux portées de canon de l'attaque des batteries flottantes, de leur envoyer tous les secours que son escadre pouvait donner. Cette invitation lui a été faite à huit heures du soir, mais les chaloupes se sont mises en mouvement bien tard ; on n'a point cherché à sauver les batteries, on a, au contraire, mis le feu à celles où on n'avait point pris la précaution de noyer les poudres (Nassau et deux autres sont les seuls qui eussent noyé les leurs) ; on s'est même peu occupé de sauver les hommes ; les boulets qui environnaient les batteries n'attinrent pas les chaloupes ; il y eut 335 hommes faits prisonniers par les Anglais qui, à quatre heures du matin, ont

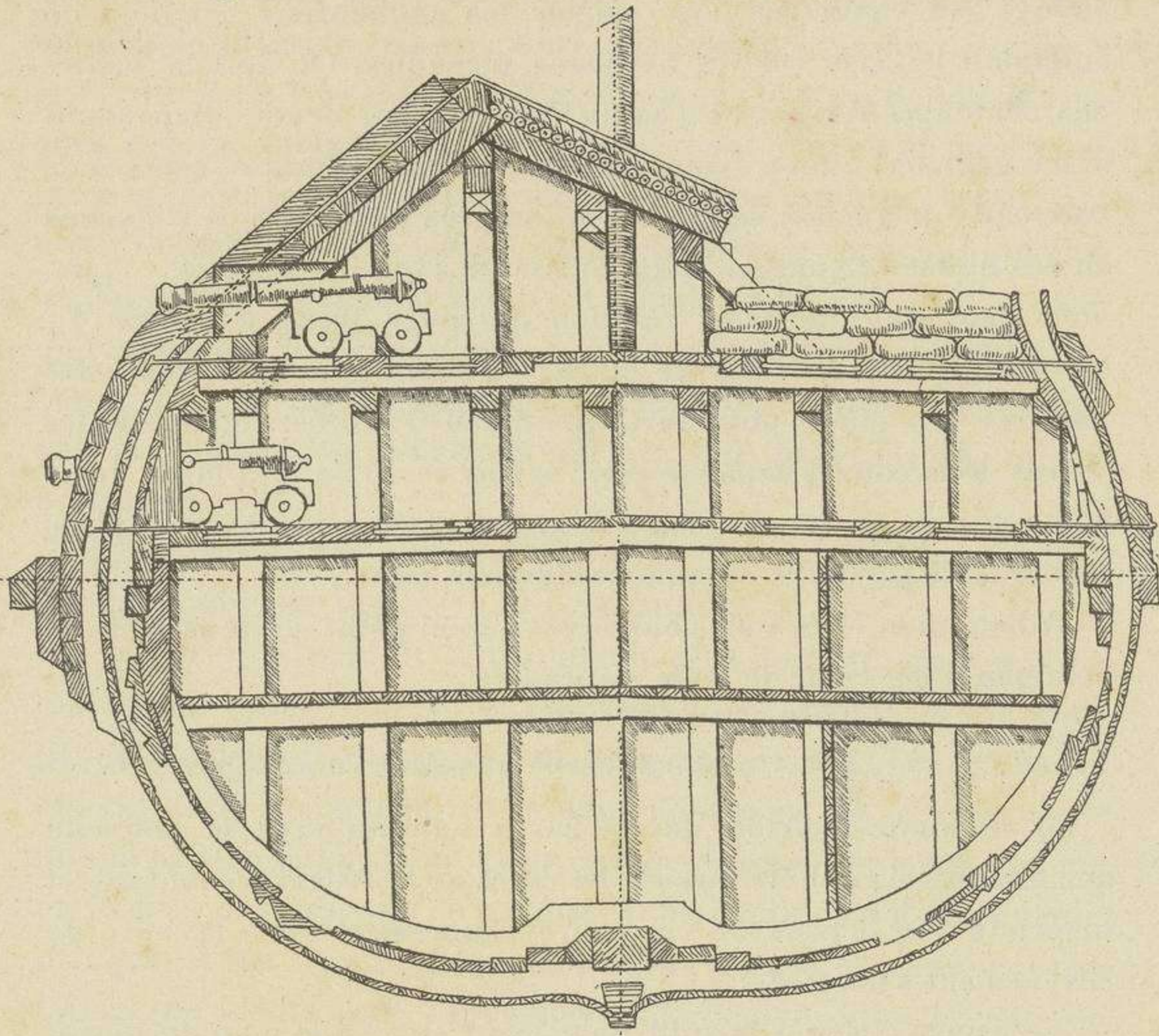
(1) Le prince de Nassau-Sieghen commandait la *Talla-Piedra* ; à bord de cette prame était d'Arçon.



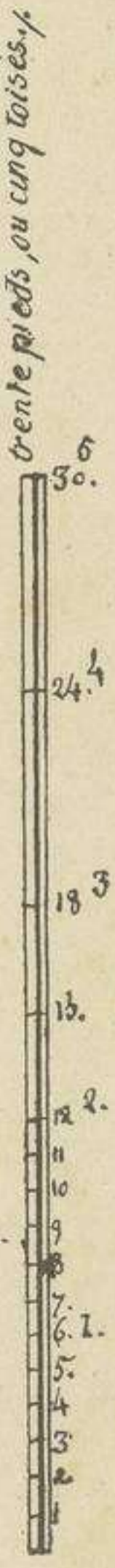
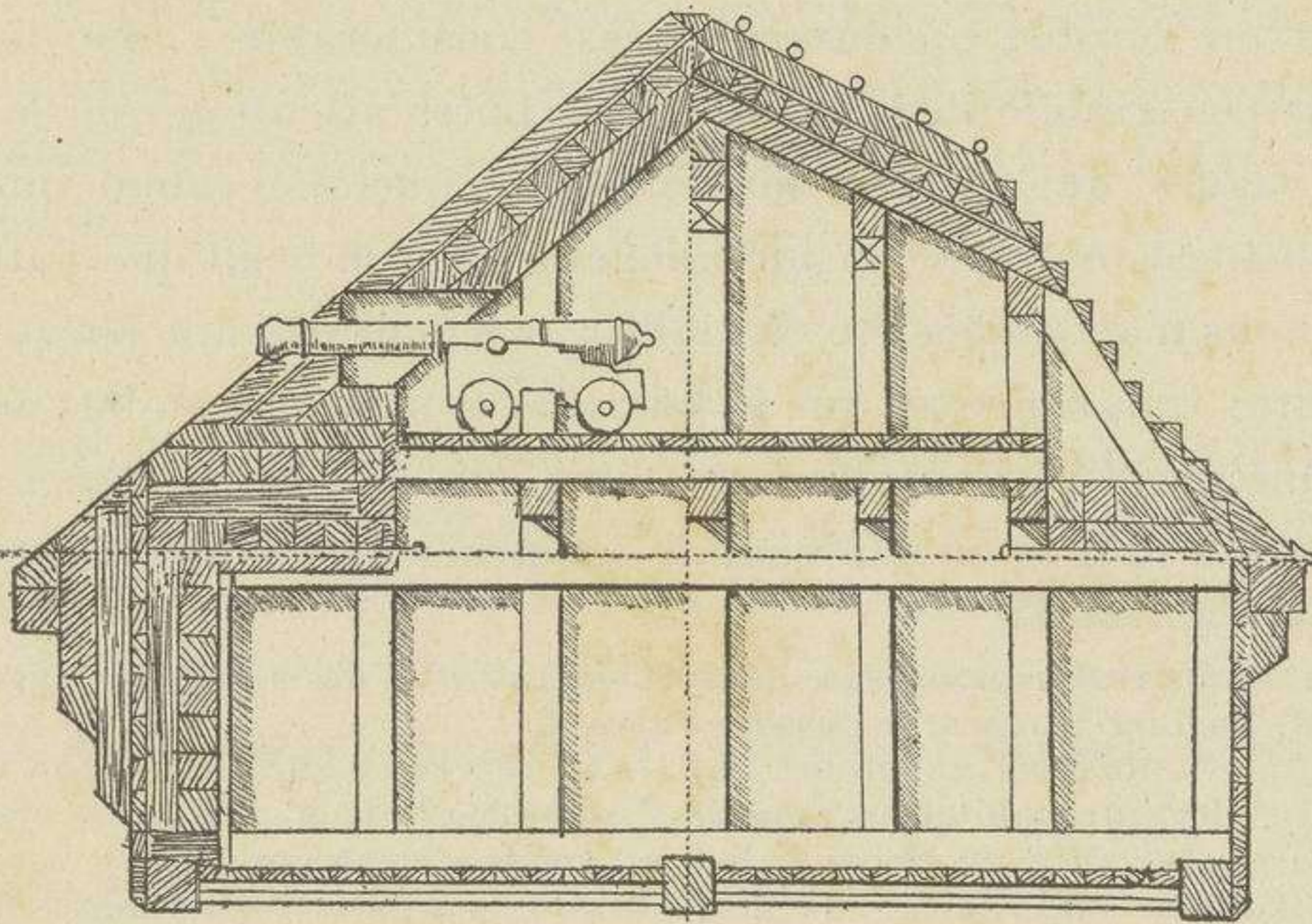
GIBRALTAR, Batterie Flottante marchant à l'Embossage.

(COMMUNIQUÉ PAR M. LE CAPITAINE CARNOT)

PROFILS, A. d'une grande Batterie flottante à deux rangs de Canons, GIBRALTAR.



B. d'une Batterie flottante sur Prame Plate.



(Communication de M. le capitaine SADI-CARNOT)

envoyé des chaloupes pour sauver les malheureux (1) dont on entendait les cris sur les bâtimens incendiés. On doit la justice aux chaloupes françaises d'avoir bien fait leur devoir. Cependant le feu gagnait et nous avons vu sept batteries flottantes, espèces de vaisseaux de guerre, sauter les unes après les autres ; il y a même eu des blessés abandonnés qui ont sauté avec les batteries. Voilà, mon cher ami, la fidèle relation de notre triste aventure. Le travail de plusieurs mois de milliers d'hommes et qui a coûté des millions, n'a guère plus duré qu'un feu d'artifice ; on attend les ordres de la cour d'Espagne pour savoir ce qu'on doit faire. Je ne doute pas qu'on ne se décide à la fin à renoncer à cette place inattaquable par terre et imbloquable par mer.

Adieu, mon cher ami, vous savez à quel point je vous aime et combien il me tarde de vous embrasser.

Au camp devant Gibraltar, ce 9 octobre 1782.

M. le comte d'Artois devait partir aujourd'hui ; la nouvelle que les Anglais ont été vus sur les côtes de Portugal, venant icy, a suspendu son départ. Je vous dirai dans cette lettre la suite de l'événement s'il a lieu.

Le prince d'Hénin m'a dit qu'il avait envoyé le plan du boyau de tranchée que nous avons fait la nuit du 5 au 6, à Madame la princesse d'Hénin. Vous avez été étonné que six mille travailleurs aient pu dérober un ouvrage aussi considérable à une distance aussi peu grande des Anglais, mais faites attention que le bruit des vagues qui brisent sur le rivage quelque calme que soit le tems, est toujours considérable et c'est à ce bruit que j'attribue que nous n'ayons pas été entendus ; ce n'était pas une chose indifférente ; vous concevez que la mitraille et surtout les obus eussent fait un grand carnage dans une ligne amoncelée d'hommes ; mon père, que tout le monde voulait détourner de cet ouvrage qui lui

(1) Nous remarquons dans le récit manuscrit d'un voyage en Angleterre par M. Barbier-Vémars, le passage suivant :

« *South Muskom*, 21 octobre 1829. — Le révérend Édouard Bacon Franck y a une élégante habitation appelée Winthorpe-Hall, d'où il a une vue charmante sur la vallée de Belvoix. Sur un tertre s'élève un temple octogone ; on y voit une table faite d'un des débris de ces batteries flottantes que les Espagnols virent détruire par les Anglais à la mémorable attaque de Gibraltar. »

avait été ordonné positivement par la Cour, ne voyait pas sans inquiétude la perte qui en pourrait résulter et il était décidé à faire retirer les travailleurs s'il avait vu que le travail était découvert. Il a été lui-même à l'ouvrage et nous y avait menés, mon frère et moi, pour être plus sûr des ordres qu'il enverrait par nous. Cette précaution n'a pas été nécessaire, les ennemis ont tiré quelques coups de canon à mitraille, mais au hasard, ils n'ont tué qu'un homme et blessé deux. Si vous me demandes l'utilité de l'ouvrage, je répondrai qu'on exécute les ordres et qu'on ne les juge pas, et j'espère que vous trouverez qu'on ne parlerait pas mieux à Berlin.

Je ne sais ce que nous deviendrons, mais je sais bien que j'ai la plus grande envie de vous aller rejoindre.

On parle icy paix de la manière la plus positive, mais je crois que l'envie qu'on en a, fait qu'on s'abuse. Les Anglais ne voudront pas faire une paix de sacrifice et il paraît que nous l'exigeons, ce qui est assurément bien fait si nous l'obtenons. Je ne sais pas ce que je ne donnerais point pour que les Anglais vinssent, comme on le dit, nous proposer le combat; il me semble qu'il ne pourrait manquer d'être décisif et 49 contre 34, au plus 36, ne devraient pas laisser de doute sur l'événement. J'ai dîné hier à côté de M. Mazaredo; il m'a paru un homme méthodique et s'être occupé des ordonnances et de la théorie de son métier; je désire qu'il ait reçu de la nature les qualités sans lesquelles on [n'] est jamais qu'un homme médiocre; nous verrons ce qu'il est, si les Anglais se présentent. M. de Cordova est absolument nul, et c'est Mazaredo qui fait tout.

Ce 11 au soir

La nuit du 10 au 11, nous avons eu une tempête effroyable; plusieurs vaisseaux ont chassé sur leurs ancres et ont été endommagés, le vaisseau espagnol le *Saint-Michel*, de 74 canons, a été jeté à la plage et les Anglais s'en sont emparés, un autre a été dans la Méditerranée. Ce soir, à l'entrée de la nuit, l'escadre anglaise a paru; nos vaisseaux n'ont point appareillé; nous attendons avec impatience le point du jour; je redoute cependant la journée de demain.

Ce 12 au matin

Les Anglais ont été forcés par le vent d'entrer dans la Méditerranée, le vent soufflant toujours assez fort de la partie de l'ouest; je vois très distinctement de ma fenêtre l'armée anglaise; il y a eu des brouillards toute la matinée et nous sommes inquiets pour le vaisseau espagnol qui a été hier dans la Méditerranée; notre armée est toujours mouillée dans la baie, mais elle est à pic, il me semble à moi que ce serait un beau moment pour aller attaquer les Anglais qui protègent un convoi considérable et qui ne pourraient pas éviter le combat.

Le 12 au soir

Les Anglais ont paradé toute la journée dans la Méditerranée; ils ont fait mouiller plusieurs bâtimens de transports dans Gibraltar, malgré les vents, la marée et les courants et l'opinion des marins de notre baie qui prétendaient que cela n'était pas possible.

Les vents ont passé dans l'après-dîné au nord-ouest et il nous paraissait démontré, à nous gens de terre, que rien n'était plus aisé que d'aller combattre, dans la Méditerranée, les Anglais, avec l'avantage de 45 contre 35, mais M. de Cordova n'a pas jugé de même.

Le 13 au matin

Vent et pluie toute la nuit; les Anglais sont toujours dans la Méditerranée et paraissent éparpillés; nous sommes toujours colés comme des huîtres dans la baie, on voit augmenter les bâtimens dans Gibraltar; il y a déjà onze gros transports et quelques bâtimens de guerre; on peut regarder le ravitaillement comme certain et effectué en partie, les vents sont toujours dans la partie de l'ouest.

Le courrier de Monsieur le comte d'Artois va partir, il en fera sans doute partir un autre. Si notre inaction cesse et que les deux escadres combattent, je vous instruirai par lui de la suite. Adieu, cher ami, j'ai plus que jamais des raisons de croire à l'embarquement, au moins de nos seconds bataillons; si on embarque aussi les premiers, vous savez ma détermination, je suis bien sûr que vous m'aimerez autant en habit gris qu'en habit bleu.

Je vous écrirai par le prince de Nassau et vous parlerai de dif-

férentes personnes ; ce que je puis vous dire avec vérité, est qu'on n'est pas plus franc, plus ferme, et plus courageux que le prince de Nassau. Ses idées s'étendent avec les événemens et rien de grand de lui ne m'étonnera.

Adieu !

Mes remerciemens et mes plus tendres respects à Madame de Bouillon.

A Cadix, ce 22 novembre 1782.

On annonce une promotion ; je voudrais bien y être compris ; on dit que les brigadiers qui auront été employés à la guerre en cette qualité y seront faits maréchaux de camp ; je vous avoue que cela me ferait plaisir, il me semble que ce serait assez juste. Je verrai des colonels espagnols sans troupe avoir été faits brigadiers après Mahon et maréchaux de camp à Gibraltar, et moi qui aurai fait les deux mêmes campagnes à la tête d'une brigade, je resterais toujours brigadier. Je conviens que les Espagnols avancent trop vite, mais il me semble que nous avançons trop tard.

Adieu, mon cher amy, j'ai une vraie peine à ne pouvoir pas aller soigner ma pauvre femme au moment de ses couches ; mais d'après ce qu'elle me mande qu'elle accouchera à la fin de ce mois, cela serait impossible quand même je recevrais mon congé dans deux heures ; je calcule qu'en allant très vite, il me faudra vingt jours, parce que je ne pourrais pas me dispenser de m'arrêter au moins vingt-quatre heures à Madrid ; je repars au commencement de la semaine prochaine pour le camp. Si mon congé m'y parvient d'ici à douze jours, je partirai en droiture de Saint-Roch, mais s'il tarde plus longtems, je serai obligé de passer par icy ce qui me retardera encore.

Adieu, mon cher amy, parles de moi à Madame de Bouillon. J'ai été bien touché, je vous assure, de ce que ma femme m'a mandé à son sujet ; rien de bon et de sensible ne m'étonne de sa part, mais il est bien doux d'en être l'objet. Dites-lui bien que je l'aime et que je l'aimerai toujours.

A Saint-Roch, ce 3 décembre 1782.

Je vous fais mon compliment, mon cher général, je vous le fais sincèrement ; croyes bien, mon amy, que rien ne vaut la liberté,

surtout pendant la paix, car je conçois le charme de la vie active et occupée de la guerre de campagne. Il s'en faut de beaucoup que celle du siège offre le même intérêt. Il y a longtems que vous ne me parles plus de votre négociation avec le prince d'Anhalt, est-ce que le brutal mulet y mettrait quelque obstacle ?

Monsieur Destaing doit partir de Madrid dans les premiers jours de ce mois; il viendra au camp, mais nous ignorons s'il viendra en droiture icy ou s'il passera par Cadix.

Vous juges que j'ai quelque impatience à le voir arriver, c'est de lui que j'apprendrai mon sort. Le régiment donné à Guerchy explique l'expression de la lettre de Monsieur de Ségur au sujet de son congé : *quand M. de Guerchy connaîtra les intentions du roy, il n'insistera sûrement pas.*

Cette lettre ne signifiant plus rien, je serais très porté à croire que nos régimens ne fourniront que des détachemens, où les seconds bataillons complétés avec les premiers; il est sûr qu'en choisissant les hommes les plus vigoureux, comme on devrait toujours le faire pour de semblables voyages, on aurait réellement plus de force qu'en embarquant un plus grand nombre d'hommes; enfin nous verrons. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que je ne ferai pas une observation et que j'espère qu'on n'aura jamais fait de meilleure grâce un sacrifice aussi pénible.

J'aurais été bien aisé d'être fait maréchal de camp; il me paraît cependant tout simple de ne l'avoir pas été, quoique par une combinaison assez rare, je sois le seul brigadier des armées de France et d'Espagne qui ait été employé comme brigadier au siège de Mahon, mais on [n'] a pas fait Dillon qui, depuis trois ans, est employé en Amérique. Je n'ai rien à dire et je serai content si à la paix on me fait maréchal de camp, ce dont il m'est difficile de douter, puisque je n'ai plus que 34 brigadiers avant moi. Ma femme m'écrit qu'on assure à Paris que cette promotion sera suivie de près d'une nouvelle et qu'elle paraîtra au mois de janvier; j'y serais infailliblement compris.

Adieu, mon bon et cher ami, j'ai écrit au baron de Wimpffen ce que vous m'avez chargé de faire savoir à M. de Nyvenheim. C'est une bien honnête créature, mais voilà tout, et je vous garantis que votre successeur ne vous fera pas oublier.

*
* *

A Saint-Roch, ce 6 décembre 1782.

Je vous envoie, mon cher ami, la copie d'une lettre que mon père a reçue de Monsieur de Ségur au sujet d'un congé qu'il avait demandé pour moi ; vous trouverez aussi la copie de ma réponse ; celle de mon père est sur le même ton. J'espère, cher ami, que vous serez content. Étant décidé, je trouve qu'il faut mettre de la grâce dans le sacrifice auquel je me suis voué. Je ne crois pas qu'il y ait d'inconvénient à ce que vous montriez ces lettres à ma femme, et si elle y voyait trop clairement que je suis destiné à une expédition, il vous serait facile de lui dire que les ministres doivent toujours parler comme cela et que ce style n'a aucune valeur.

Vous jugez de l'impatience avec laquelle j'attends Monsieur Destaing ; je me rendrai à Cadix et m'y fixerai aussitôt qu'il y sera, je n'en partirai que pour traverser la mer ou pour retourner à Paris. Qu'il me tarde, mon cher ami, de vous embrasser !

Vous savez les grâces accordées à notre armée : M. de Falkenhayn, lieutenant général, mais pour reprendre son rang ; M. de Bouzols a le cordon rouge ; M. de Sparre, maréchal de camp, a une pension de 6.000 livres ; mon frère et moi avons une pension de deux mille écus en attendant que les circonstances permettent de nous donner un gouvernement ; M. de Wimpffen a une pension de 1.800 livres ; il en avait 1.200 à Mahon.

Vous savez les régimens donnés à O'Connell, Guerchy et Nyvenheim ; la place de colonel en second au baron Le Fort, il y a plusieurs pensions et gratifications accordées aux officiers : Saint-Roman, mon lieutenant-colonel, brigadier ; Portal, mon major et major général de l'armée, brigadier. Il est dit dans nos lettres que le Roy veut nous marquer la satisfaction qu'il a eu de nos services, tant à Mahon qu'à Gibraltar ; en général, nous sommes fort bien traités et quoique la pension de deux mille écus ne fût nullement nécessaire à mes besoins ni à mes goûts, je suis bien aise d'avoir l'assurance du gouvernement que cette pension marque davantage. J'aurais donné cent mille francs pour être

maréchal de camp, parce que cela m'aurait délivré de l'expédition des isles dont j'ai toujours la perspective; mais si je puis y échapper et revenir en France, je serai très content. Il me paraît impossible que je ne sois pas fait maréchal de camp à la paix, et alors cela sera aussi agréable que si je l'avais été dans cette promotion puisque j'aurai eu toujours les mêmes personnes devant moi. Vous trouveres peut-être, cher ami, que voilà des réflexions bien étendues pour un homme sans ambition, mais il faut bien faire les calculs de sa position et je vous jure, sur tout ce qu'il y a de plus sacré que, sans ma femme et sans vous, je prenais l'habit indépendant plutôt que de passer aux isles, et que j'ai la conviction intime que je ne m'en serais jamais repenti.

Adieu, mon cher ami, j'attends avec impatience le retour d'un courrier que j'ai envoyé à Cadix chercher les lettres de ma femme; je n'en ai pas reçu ici et je serais inquiet sans les négligences accoutumées de la poste espagnole; le malheur rend méfiant et il m'est bien pardonnable de l'être. Mon courrier de Cadix arrive et m'apporte des lettres de ma femme qui me tranquilisent. M. de Falkenhayn m'envoie un extrait de la lettre que lui écrit M. de Vaux, des bureaux, qui paraît décider l'embarquement des colonels, soit en premier soit en second; le voicy :

Il y a entre les troupes qui sont sous vos ordres et celles qui doivent partir de Toulon, cette différence que celles-ci marchent sans colonel et sont commandées seulement par des lieutenants-colonels, mais vous seres plus instruit par M. le comte Destaing.

A Saint-Roch, 13 décembre 1782.

Monsieur de Falkenhayn et notre petite armée sommes aux ordres de Monsieur Destaing; ainsi, mon cher ami, me voilà décidément un des instrumens de la gloire de ce général; il ne reste plus qu'à savoir dans quelle partie du monde il va nous mener. M. Destaing sera après-demain à Cadix et je m'y rendrai de mon côté le même jour; je vous instruirai sur-le-champ de ce que j'apprendrai qui pourra jeter quelque lumière sur mon sort. Monsieur Destaing doit venir icy *et y être sous les ordres de mon père*, voilà les expressions et du ministre et de Monsieur Destaing. Je vous avoue qu'il y a là-dessous un mistère qui me

paraît difficile à deviner, le tems nous l'éclaircira, et cela ne peut pas être bien éloigné. Adieu, mon cher amy, je vous prédis que vous seres fort content d'O'Connell; c'est un fort bon officier qui a de la fermeté sans dureté, qui connaît bien toutes les parties du métier, très bon manœuvrier, pensant avec noblesse et qui réunit beaucoup de connaissances et d'esprit; je crois que vous aures là un des meilleurs colonels de l'armée. Je vous fais, mon cher amy, mon compliment sur le régiment dont vous devenes propriétaire; cela vous donnera l'agrément de l'occupation et vous sauvera de tous les ennuis du détail. Adieu, je vous aime tendrement, j'ai besoin de recevoir une lettre dans laquelle vous me disies que vous êtes sûr que je vous aime autant et plus que jamais; je ne puis croire cependant que vous en douties, malgré vos deux dernières lettres.

A Cadix, ce 24 décembre 1782.

Mon cher ami, si d'icy au moment où vous recevres ma lettre nous n'avons pas reçu un courrier qui nous arrête par la nouvelle de la paix, vous pouves dire en lisant ma lettre : l'homme du monde qui m'aime le plus est sur les mers, ignore où il va, et quand il me reverra, affligé jusqu'au fond de l'âme, il le dissimule, mais il a pris son parti en homme ferme; il m'aimera toujours autant et à son retour, je serai obligé de l'aimer davantage. Oui, mon ami, voilà ce que vous devez vous dire. Il est arivé hier un courrier de M. Destaing qui lui a porté vraisemblablement la nouvelle que les négociations étaient rompues. On avait suspendu ou, au moins, rallenti les travaux, ils sont poussés avec une activité extrême. M. Destaing dit qu'il veut que nous nous embarquions dans huit jours; cela est impossible, mais du 12 au 15 janvier, cela se pourra.

Les neuf vaisseaux de Brest et les sept mille hommes sont arivés hier. M. de la Fayette est à terre, je l'ai vu avec plaisir. Custine est aussi à Cadix, nous avons parlé de vous ensemble; vous aves été notre mot de ralliement. Je presse avec une grande activité tout ce qu'il faut à mon régiment et je serai certainement prêt avant tous les autres. Je dis aux officiers que c'est une campagne de quatre mois; j'ai l'air si sûr de mon fait et si content, qu'ils me croient, et en cela, je suis vraiment utile; il y a plusieurs

officiers que j'ai décidés et d'autres que j'ai consolés. Mais moi, mon ami, qui me consolera? Ah! aimes-moi, aimes-moi beaucoup, surtout ayez bien soin de ma femme; je lui écris par ce courrier, je la prépare à mon embarquement, mais je ne lui en parle pas d'une manière aussi positive qu'à vous. Que je la plains; vous verrez si j'avais tort quand je vous écrivais, il y a six semaines; mais ne parlons plus d'une chose qui n'a plus de remède; je pars, je m'embarque sur le vaisseau le *Sceptre* commandé par M. de la Pérouse. Je me suis beaucoup lié avec lui, c'est un des hommes qui me convient le plus, et il me témoigne de l'amitié. Ce me sera une grande consolation d'être sur son vaisseau qui est un des meilleurs voiliers, s'il n'est pas le meilleur de l'escadre. Vous savez que M. de la Pérouse passe pour être un excellent officier et je le crois sans peine; il joint à beaucoup d'esprit une simplicité et une raison parfaites; ainsi, mon ami, intéressez-vous au *Sceptre*. Je vous écrirai avant de m'embarquer; je vais demain à Saint-Roch prendre congé de mon père, je ne sais pas encore si mon frère viendra ou non; je crois que, s'il ne le demande pas, on ne le lui offrira point; mais je crois aussi que, s'il veut être employé, il le sera.

Adieu, mon cher ami, je vous aime plus que vous ne croyez, vous m'écrivez bien peu depuis quelque tems, mais je suis sûr que quand vous me saurez laissant l'Europe derrière moi, votre cœur me suivra.

A Saint-Roch, ce 31 décembre 1782.

Il y a un tems infini, cher ami, que vous ne m'avez écrit. Me croyez-vous donc en route; quelle raison avez-vous? je les supposerai toutes, mais jamais celle que vous m'aimez moins.

Dans quinze jours, nous mettrons à la voile et peut-être plus tôt si un courrier portant nouvelle de paix ne nous arrête point. Dans quatre jours, je retourne à Cadix et j'y resterai jusqu'au moment de l'embarquement.

M. Destaing va incorporer dans les quinze bataillons les 5.000 volontaires destinés à compléter les régimens d'Amérique. Il nous met sur le pied de guerre : 1.700 hommes par régiment; les brigades seront de cinq bataillons; ainsi, vous voyez que je vais me trouver commander une petite armée de 4.000 hommes;

cette place ne me tourne pas la tête. Avec quel plaisir, cher ami, je verrais ariver le courrier qui me dirait : Allez à Paris, vous êtes libre ! la joie serait universelle ; je vois sur terre et sur mer un désir de paix que je partage, mais que je dissimule mieux. J'y crois encore, mais je crois cependant à notre départ, on nous fera courir après et s'il est au pouvoir de M. Destaing qu'on nous joigne tard, il est bien probable que cela arivera.

M. de la Fayette n'est pas employé comme maréchal de camp au service de France, il ne l'est que comme officier général américain. S'il ne nous arrive pas d'officiers généraux, et je ne le suppose pas, je me trouve le plus ancien brigadier. M. Destaing et M. de Falkenhayn seront mes seuls supérieurs et deux coups de canon pourraient me rendre général en chef. Vous voyez que je suppose, ce qui n'est pas trop vraisemblable, que nous ne prenions pas, avec les troupes des isles, des officiers généraux ; mais si nous allions en Canada, ce que je préférerais mille et mille fois aux isles, cela serait comme je le dis. Croyez bien, mon cher ami, que je pense aujourd'huy comme lorsque je vous ai écrit : je ne partirai point ; mais une fois décidé, je ne regarde jamais, je n'arête du moins jamais ma pensée que sur le côté le moins triste des circonstances dans lesquelles je me trouve. Cependant, si ma pauvre femme suporte avec courage mon absence, si j'avais l'assurance de la retrouver en bonne santé, je m'embarquerais au moins aussi volontiers que des personnes qui sollicitent, dit-on, avec beaucoup de vivacité, d'être employé[es] avec nous. Adieu, mon cher amy, je vous aimerai tant que je vivrai.

Le 13, l'armée combinée a mis à la voile à midi pour aller à la poursuite de l'armée anglaise dont plusieurs bâtimens ont reviré de bord pour se réunir au gros de leur escadre aussitôt qu'ils ont aperçu le mouvement offensif de la nôtre. On voyait à 6 heures du soir les deux armées à quatre lieues l'une de l'autre, les Anglais près de terre, le vent nord-ouest.

Le 14 au matin

On a entendu quelques coups de canon cette nuit : à la pointe du jour, on aperçoit l'armée combinée manœuvrer pour se mettre en ligne ; les Anglais sont hors de vue, le vent ouest.

Le 14 au soir

Rien de nouveau.

Le 15 au matin

On n'aperçoit ni les Anglais ni l'armée combinée; le vent presque nul, mais venant de la partie de l'est.

A Cadix, ce 14 janvier 1783.

Enfin, mon cher ami, j'ai reçu aujourd'hui votre lettre du 25 décembre; il y avait bien longtems que je n'en avais eu, bien longtems, je vous assure, et j'avais grand besoin de lire votre écriture, l'adresse d'une main différente m'a trompé et j'ai fait un cri de joie en voyant que c'était vous.

Ne saves-vous donc pas que nos régimens ont été mis sur le pied de guerre, que nous partons tous, que quand cette lettre vous arrivera, si la paix ne nous a pas arêtés, votre ami sera en pleine mer. J'écris à ma femme qu'un bâtiment nous arêterait en chemin si la paix était prochaine, mais c'est une chimère. Si nous partons, nous ariverons au moins à Saint-Domingue, et j'aurai fait quatre mille lieues avant de vous embrasser. Mon cher ami, je n'ai point de regret; j'ai fait ce que je devais; j'ai écouté ma raison quand je voulais rester, j'ai obéi à mon cœur en cédant au parti que tout ce que j'aime m'a conseillé. Je pars et j'emporte la douce pensée que je serai suivi par les vœux de ceux qui me sont chers. Avec cela, mon cher ami, il n'est rien que l'on ne me fit faire.

M. Destaing partira quand il sera prêt ou plutôt quand il sera possible de partir; on arrivera ensuite comme on pourra. Vous pouvez être sûr de ce que je vous dis là. Si le courrier qui doit nous arêter n'est pas en chemin, quand vous recevres ma lettre, nous serons en mer; on ne croit pas qu'il puisse partir avant le 25. Songes, mon ami, à tout ce que nous avons dit souvent, l'homme actif est l'homme qui prépare les moyens d'exécution et marche sans s'arêter, mais de chaînons en chaînons. Celui qui saute par-dessus est obligé de revenir sur ses pas, ou bien la chaîne casse et l'homme qui la tient tombe; l'homme diligent est celui qui arrive le premier en bon ordre; je vous avoue que je vois un désir de paix si général, tant sur terre que sur mer, que ce n'est pas

de bonne augure pour la guerre. Cependant nous avons de grandes forces et il est permis d'espérer. Quand vous recevrez ma lettre, vous saurez tout ce que je donnerais mille louis pour savoir dans ce moment. Cette incertitude est véritablement un état pénible pour nous. Mon cher ami, soyez heureux, jouissez du repos, du bonheur d'avoir des amies et des amis qui vous aiment tendrement, songez à moi souvent ; je vous recommande ma pauvre femme, soutenez son courage et donnez-lui toujours de l'espérance. Il faudra m'écrire par M. de Castries, vous croyez bien que je ne laisserai pas échapper une occasion de vous donner de mes nouvelles. Adieu, mon cher ami, adieu.

A Cadix, le 28 janvier 1783.

J'ai appris aujourd'hui avec grand plaisir que l'affaire de votre régiment est entièrement terminée ; je suis bien aise qu'une partie de l'armée porte le nom de mon ami (1) ; j'ai la certitude que je ne rencontrerai jamais avec indifférence un officier ni un soldat du régiment de Salm-Salm.

Vous croyez donc, mon ami, que nous nous reverrons bientôt, j'en ai aussi l'espérance ; toutes les lettres de Paris nous parlent paix d'une manière si positive, que je crois que si nous mettions à la voile et que nous livrions un combat, j'aurais peine à croire à la guerre.

Si la rentrée du Parlement est l'époque de la publication de la paix, vous me verrez arriver quinze jours après ma lettre. Nous sommes icy dans une vicissitude perpétuelle ; nous avons dû nous embarquer, un courrier de Madrid en avait porté l'ordre ; un autre nous a arrêtés. Mais nous sommes tout prêts, nos équipages sont embarqués et deux jours après l'ordre reçu, nous serons à la voile si les vents le permettent. Croyez-moi, mon ami, faisons la paix, faisons la paix ! nous causerons à Paris et vous verrez que ce n'est ni par un retour sur moi, ni même sur le bien de l'humanité, que je fais ce vœu ; nous en causerons. En attendant, il faut que je vous dise que je trouve Cadix qu'on m'avait tant vanté, une des plus ennuyeuses villes que j'aye jamais

(1) C'est le 1^{er} janvier 1783 que le prince de Salm-Salm devint mestre de camp propriétaire du régiment qui prit son nom.

connues et il me semble que tous nos Français en jugent de même. Cependant je mène une vie assez douce; je suis fort lié avec deux personnes qui me conviennent fort et nous ne nous quittons presque jamais, l'une est le baron Félix de Wimpffen, colonel de Bouillon, et l'autre est la Pérouse, capitaine du *Sceptre*, vaisseau sur lequel je dois passer; il loge ainsi que moi chez M. Le Coulteux; son esprit et son caractère me plaisent beaucoup. Je rencontre toujours aussi avec plaisir M. de la Fayette; je vous ai déjà dit que j'aimais le prince de Nassau; c'est une chose qui m'étonne tous les jours que la différence qu'il y a de ses pensées quand son âme est agitée, ou quand elle est tranquille; véritablement ce sont deux hommes, il lui faut des événemens; la scène tranquille de la vie le met au-dessous de lui; mais croyes-moi, quoique je voie bien que peu de personnes sont de mon opinion, croyes qu'il peut se trouver jouer un grand rôle et qu'il ne sera jamais au-dessous; son âme montre son esprit.

Votre colonel commandant doit être arrivé; je suis sûr qu'il vous plaira et je vous fais bien sincèrement mon compliment de l'avoir à la tête de votre régiment; je suis persuadé que ce sera un des mieux et peut-être le mieux. Sur tous les points, vous n'aurez qu'à lui dire : Je veux que ce soit ainsi; et ce sera; il a de la fermeté et de la politesse et beaucoup d'intelligence; voilà, mon ami, comme je le vois. Je vous quitte, mes compagnons m'appellent et nous allons à un bal où je ne m'amuserai pas tant qu'à causer avec vous, mais j'ai dit que j'irais. Adieu.

Mon cher ami, est-il vrai que nous allons nous revoir? savez-vous que, depuis vingt mois, nous n'aurons été que quinze jours ensemble.

Paris, ce 30 juin 1783 (1).

J'espère, mon cher ami, que ma lettre vous trouvera à Spa. Je suis bien aise d'y avoir été, je me rappelle les lieux où vous êtes. Je vous vois monter ces petits chevaux qu'on prend pour aller aux fontaines; je vous vois promenant tantôt avec un Anglais, avec un Polonais, etc. Ces différens objets, ces différentes conver-

(1) Le régiment de Bretagne rentra en France au mois de juin 1783, pour tenir garnison à Perpignan. Rappelons que le comte de Crillon fut nommé maréchal de camp le 1^{er} janvier 1784.

sations, l'air pur et l'exercice vous rendront infailliblement la santé, et je m'attends, mon cher amy, à vous voir icy au mois de septembre. Ce sera même pour vous, qui n'avies jamais été malade, une jouissance dont vous n'aves pas d'idée. Renaître au plaisir est un bien plus grand bonheur que de naître à la vie.

J'ai remis à M. Malouet la lettre que vous m'aves envoyée pour lui. Je remercie votre bon et excellent secrétaire; je l'aime bien depuis que je vois la tendresse et l'assiduité des soins qu'il vous donne. Je vais à Bernay passer huit jours; dans trois semaines, je serai à Grenoble; j'y passerai peu de jours; de là, j'irai dans les montagnes du Dauphiné et serai de retour icy à la fin d'aoust. Qu'il me tarde, mon cher ami, de vous retrouver comme je vous ai toujours connu et non avec cet extérieur du malheur, vous que tout ce qui vous connaît aime et qui êtes heureux si quelqu'un au monde a le droit de se dire tel.

Il y aura une promotion infailliblement. MM. de Lauzun, de Laval, de Rostaing et d'Autichamp ont déjà reçu les lettres qui leur annoncent qu'ils sont faits maréchaux de camp, mais pour prendre rang à la promotion. Je serai l'ancien des trois derniers; il y a 200 brigadiers entr'eux et moi, et il est assez extraordinaire qu'ils sachent qu'ils sont maréchaux de camp avant mon frère et moi qui avons été employés à la guerre comme brigadiers; Dillon est dans le même cas que nous. MM. de Rostaing et d'Autichamp ont été faits, en Amérique, colonels commandans, brigadiers et maréchaux de camp. J'en suis bien aise, jamais mon cœur n'a été attristé de la fortune d'un autre, mais puisque c'est une politesse d'apprendre avant la promotion qu'on y est compris, il me semble que mon frère et moi aurions bien pu la recevoir.

Adieu, mon cher ami; mes respects à Madame votre sœur, faites-moi toujours donner de vos nouvelles à Paris, d'où on me renverra mes lettres; ma femme s'intéresse bien vivement à vous et me charge de vous le dire. Sophie et Rodrigue se portent bien.

A Sarrelouis, ce 4 août 1788.

Vous voules savoir, mon cher ami, comment je suis à Sarrelouis; je vais vous le dire: je trouve mes Suisses les meilleures gens du monde; M. d'Allouville est, comme je vous l'ai dépeint,

un homme loyal et franc et a de l'aménité; M. de Contades, colonel de Roial-Bourgogne, est fort bien aussi; il a de la simplicité et me paraît un bon officier, vous voyez que je ne suis pas mal sous le rapport de société.

Mon logement est joli et commode.

Le régiment de Castella est beaucoup plus avancé que celui de Courten et n'est pas cependant, à beaucoup près, aussi instruit que le vôtre; pour le régiment de Courten, il est encore à l'école de division; aujourd'hui seulement il se met par demi-bataillon et quoique manœuvrant soir et matin, il est impossible que son instruction ne soit pas fort retardée. Ne parles pas, cher ami, du retard d'instruction où se trouve le régiment de Courten; il y a tant de monde qui ne juge que sur parole, qu'il faut bien se garder de leur donner un moyen de critique.

Je doute fort que je puisse mettre la brigade ensemble plus de quatre fois avant le camp et Dieu sait comme cela ira; mais tout ce qu'on peut faire avec la meilleure volonté, nous le ferons et c'est beaucoup; elle assure l'attention, premier moyen de manœuvrer. Pour vous, mon cher ami, vous êtes assuré que votre brigade sera la plus instruite et la plus belle. Je ne vous vois à regarder pour comparaison que le régiment du Roy.

Mon cheval arabe s'est pris dans sa longe, s'est coupé le pied et boitera au moins huit jours; c'était celui sur lequel je comptais le plus et je ne puis vous dire à quel point je suis contrarié de ce petit malheur.

Je donnerai à dîner quatre fois par semaine, j'irai deux fois chez M. d'Allouville et une fois M. de Contades; tous les soirs, j'aurai un plat de viande, deux de légumes et du dessert; il n'en faut pas davantage pour rassembler les officiers supérieurs des trois régiments parce qu'on ne soupe point et qu'à dix heures on se couche; mais je trouve commode qu'il y ait un point de rassemblement. J'ai commencé hier cet établissement. Voilà, mon cher ami, tout ce que je fais à Sarrelouis où, comme ailleurs, je vous aime de tout mon cœur.

Mille amitiés à O'Connell et à Hamilton, je me recommande à M. de Naubourg(?) pour les matelats qu'il a bien voulu me promettre de me retenir; je vais écrire à mon frère sur ce détail domestique.

(sans date)

Croyes-moi, mon ami, le sort de la France dépendra de la conduite des hommes qui vont nous remplacer ; s'ils sont sages ou seulement s'ils voyent que le moien de gloire le plus facile et, en même tems, le plus infallible, est d'assurer le maintien des lois et, pour cela, de fortifier tous les moiens d'exécution qui sont évidemment insuffisans, mais qu'il était dans la nature du cœur humain que la première assemblée nationale réglât, insuffisans parce que les hommes rassemblés ont toujours fait et feront toujours la faute de tomber dans l'excès contraire à celui dont ils ont longtems souffert et que l'expérience des abus non pas prédits, mais sentis, peut seule les conduire à la juste mesure ; si, dis-je, nos successeurs prennent ce parti et cela n'est pas impossible, il y a encore de bien grands moiens de salut et vous series surpris avant peu de la prospérité de l'empire ; si, au contraire, le parti exagéré domine dans la prochaine législature, je crois avec vous la France perdue et il n'est aucun malheur que je n'entrevoye devoir en être la suite.

Vous avez trouvé sans doute que l'acceptation du Roi porte tous les caractères de la loyauté ; à l'exception des forcenés qui appellent à grands cris la guerre civile et la guerre étrangère, on a été fort content de l'acceptation et surtout de la manière.

Si le Roi continue à être bien conseillé, si ses ministres agissent sincèrement et seulement avec une médiocre habileté, il acquerra bien vite la confiance nationale et il aura bientôt tout le pouvoir qu'il est utile pour le bonheur et même pour la liberté des Français, qu'il aye ; et je vous ajouterai que si je voyais un ministère habile, je n'aurais pas de grandes inquiétudes, car à présent que les ministres sont dans l'assemblée, ils ont une très grande force réelle. Songes quels immenses avantages des hommes préparés et instruits des détails ont sur ceux qui les ignorent ; s'ils n'inspirent pas de la méfiance et s'ils ont un esprit ordinaire, ils obtiendront tout ce qu'ils demanderont et qu'ils prouveront d'utile. Il est vrai que vous m'embarrasseres si vous me demandes où prendre et comment composer ce ministère ? aussi quelque mépris que j'aye pour les intrigans qui ont fait tant de mal et qui

sont venus si tard à résipiscence et, encore, parce qu'ils y ont vu leur intérêt ; quelque mépris, dis-je, que m'inspire leur morale, je regrette que le décret d'humeur et de jalousie qui a été rendu à leur occasion, les exclue du ministère, objet de leur ambition, car je crois que, dans ces premiers momens, ils auraient pu y être fort utiles.

Voilà, mon cher ami, un volume de politique, je ne vous demande pas d'y croire, mais je conjure mon ami de trente ans de m'aimer toujours, et je lui jure de ne jamais cesser de l'aimer quelque opinion qu'il adopte.

Paris, ce 24 mai 1792.

Les vœux que votre amitié formait pour moi, sont exaucés, mon cher prince ; je suis à Paris et j'ai donné ma démission. Mon frère en a fait autant ; ainsi me voilà libre et j'en suis bien heureux, je vous assure ; cependant je ne puis penser sans une douleur profonde à l'abyme de maux dont je vois la France menacée ; ce qui m'afflige le plus, c'est que je ne vois pas un point d'espérance auquel je puisse me rattacher ; toutes les suppositions présagent des malheurs. Je reviens à moi.

Vous savez que la déroute de Rosbach était une magnifique retraite en comparaison du scandaleux culbutis de l'affaire de Lille et de celle de Quiévrain. Les assassinats qui ont eu lieu et ceux qu'on a projetés contre tous les officiers généraux m'avaient, comme vous pouvez bien croire, disposé à donner ma démission ; de mon côté, l'avant-veille du jour où je suis venu prendre le commandement du camp du Tiercelet les soldats s'étaient soulevés sans motif contre M. de Viccé qui commandait, avaient voulu le pendre et avaient déjà désigné un d'entr'eux pour le remplacer. Ce camp était sans objet raisonnable, il était absurde-ment exposé et était composé des garnisons mauvaises de Longwy et de Thionville, de manière que si nous eussions été attaqués (et nous avons su depuis que si j'avais été trois jours à me décider, nous l'aurions été) ; le dénûment absolu où nous étions de tout, et l'espèce de nos troupes si indisciplinées et si étrangères à toute tactique et à toute connaissance pratique de la guerre, rendaient notre défaite assurée, et nous eussions été le troisième exemple de

la différence qu'il y a entre une armée et un rassemblement d'hommes armés ; je crois bien que le sort de M. Dillon m'eût été réservé pour ma part ; quoiqu'il en soit, voyant le danger de notre position et les conséquences fâcheuses qui pouvaient résulter d'un échec, parce qu'il aurait compromis deux places importantes, je me suis décidé sur-le-champ à lever le camp et à renvoyer les troupes dans leurs garnisons respectives. Cette mesure a été généralement approuvée et, en effet, il n'y avait pas d'autre parti à prendre ; lorsque j'ai eu reconnu la place et les postes qui en dépendaient et que j'ai fait les dispositions que j'ai jugées les meilleures, j'ai pensé qu'il fallait que, moi-même, je fisse ma retraite puisque je ne voyais pas une chance de succès et que les soldats fuyaient devant les ennemis et massacraient leurs généraux ; au milieu de mes calculs sur le moment le plus convenable, il m'est survenu la nouvelle que le ministre avait demandé une loi à l'Assemblée nationale pour empêcher les démissions des officiers ; cela m'a décidé sur-le-champ et j'ai envoyé au moment même ma démission, qui a été acceptée. Voilà, mon cher ami, quelle a été la marche graduelle des événemens qui m'ont amené où vous voyez, état que je chérirais si je pouvais être tranquille sur la destinée de mon pays, mais cette pensée empoisonne tout et empêche de se livrer au charme de ce que Diderot appelait *il sacro santo far niente*.

Adieu, mon cher ami, vous pouvez juger avec quelle joye ma femme m'a vu revenir ; mes enfans sont en bonne santé. Remerciez avec toute la tendresse de mon cœur la bonne princesse de l'intérêt qu'elle prend à moi ; la pensée que je suis quelquefois l'objet de vos conversations a pour moi une douceur inexprimable.

Le Lieutenant de La Tour d'Auvergne-Corret au siège de Mahon (1781-1782)

La Tour d'Auvergne-Corret était lieutenant au régiment d'Augoumois, en garnison à Strasbourg, lorsque la nouvelle se répandit que quatre régiments français allaient participer à l'expédition de Minorque, sous les ordres du duc de Crillon.

Cet officier, dont l'activité et le désir de faire campagne s'accommodaient mal de la monotonie de la vie de garnison, résolut, bien que son régiment ne fût pas désigné, de chercher à prendre part à cette expédition.

Ayant obtenu un congé de semestre, il partit le 17 septembre 1781 pour Toulon, où les troupes françaises devaient s'embarquer, avec l'intention de passer à Minorque et d'y servir comme volontaire. Notre lieutenant avait, en outre, sollicité de son parent (1), le duc de Bouillon dont le régiment, commandé par le baron de Wimpffen, faisait partie du corps expéditionnaire, une lettre de recommandation pour le duc de Crillon.

Prévenu de ce projet par le baron de Falckenhayn que La Tour d'Auvergne était allé trouver à son arrivée à Toulon, le marquis de Ségur, prescrivit, par retour du courrier, de lui faire défense de s'embarquer sur un navire de la flottille française.

La Tour d'Auvergne quitta aussitôt Toulon, se rendit à Marseille, et sans se soucier des ordres du ministre de la Guerre, réussit à s'embarquer sur une frégate espagnole venue de Minorque et qui se préparait à y retourner.

A peine débarqué, il se fit présenter au duc de Crillon et lui remit la lettre de recommandation dans laquelle le duc de Bouillon disait : « Je l'aime tendrement et je serai infiniment touché des bontés que vous voudrez bien accorder à cet officier. » Le général en chef lui permit aussitôt de servir, en qualité de volontaire, avec les *Catalans* ou *miquelets enrégimentés*.

Les divers ouvrages publiés sur La Tour d'Auvergne (2), relatent l'intrépidité dont il fit preuve pendant les opérations du siège de Mahon ; aussi n'y reviendrons-nous pas. Les actions d'éclat qui le firent remarquer sont, du reste, mentionnées dans les diverses lettres qui suivent et que nous croyons inédites. Elles sont extraites du recueil manuscrit des *lettres officielles concernant l'expédition de Minorque*, conservé aux archives historiques du ministère de la Guerre. Si nous

(1) Rappelons que son bisaïeul Henri Corret était fils naturel d'Adèle Corret et de Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, duc de Bouillon, prince souverain de Sedan et de Raucourt, le père du grand Turenne.

Le lieutenant Corret reçut de Godefroy duc de Bouillon, l'autorisation de prendre le nom et les armes de sa maison, « en ajoutant dans l'écusson la barre comme enfant naturel » ; le diplôme d'autorisation porte la date du 20 mai 1780 et à partir de 1781, il figure sur l'*État militaire* sous le nom de La Tour d'Auvergne-Corret.

(2) Parmi ces ouvrages citons : *Histoire de Théophile-Malo de La Tour d'Auvergne-Corret*, par Buhot de Kersers, 1841. — *Notice historique sur La Tour d'Auvergne-Corret*, par F. Calohar de Carhaix, Paris, 1841. — *Le premier grenadier de France*, étude biographique, par Paul Déroulède, Paris, 1886. — *Histoire de La Tour d'Auvergne*, par le lieutenant Pineau, du 46^e régiment d'infanterie. — *Le capitaine La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République*, par Emile Simond, capitaine au 28^e régiment d'infanterie, Paris, 1895.

publions ces lettres qui font une heureuse suite à celles du comte de Crillon, c'est que tout ce qui concerne la glorieuse carrière de celui qui devint le *premier Grenadier de la République* (1) nous paraît devoir intéresser les lecteurs du *Carnet*.

A la suite d'un ordre impératif envoyé par le marquis de Ségur au baron de Falckenhayn, La Tour d'Auvergne se vit dans l'obligation de quitter Minorque en janvier 1782, sans avoir pu assister à la capitulation de la garnison anglaise du fort Saint-Philippe.

Le duc de Crillon qui regrettait ce vaillant officier, le demanda au ministre de la Guerre pour servir auprès de lui en qualité d'aide de camp; le duc de Bouillon appuya chaudement cette demande et l'intéressé se rendit à Versailles pour solliciter lui-même son retour à Minorque. Ce fut en vain; le marquis de Ségur refusa en donnant aux deux protecteurs de La Tour d'Auvergne, dans sa lettre du 16 février 1782, reproduite plus loin, les motifs péremptoires qui ne permettaient pas de laisser cet officier retourner à Mahon.

Le roi d'Espagne sut reconnaître les services rendus au siège du fort Saint-Philippe en lui conférant, le 5 mai 1786, l'ordre de Charles III et en lui accordant une pension; La Tour d'Auvergne accepta cette croix avec reconnaissance, mais refusa la pension, faisant ainsi preuve d'un désintéressement d'autant plus méritoire qu'il était à peu près sans fortune.

E. M.

Le baron de Falckenhayn au marquis de Ségur

Toulon, 27 septembre 1781.

Il vient d'arriver ici M. de La Tour d'Auvergne, lieutenant au régiment d'Angoumois en garnison à Strasbourg, dans la persuasion qu'étant semestrier, il ne trouverait aucun obstacle pour passer à Minorque le temps de son semestre comme simple spectateur tout au moins; quoiqu'il témoigne tout le zèle possible et être au désespoir de ne pouvoir remplir son but, je n'en exécuterai pas moins vos ordres, d'autant plus que ce serait une raison de plus de se plaindre, pour les officiers à la suite attachés aux régiments qui passeront.

FALCKENHAYN.

Le marquis de Ségur au baron de Falckenhayn

Versailles, le 6 octobre 1781.

Sa Majesté approuve que M. de La Tour du Pin Chambly, capitaine à la suite du régiment Lyonnais, serve en cette qualité et vous voudrez bien le faire embarquer pour suivre M. le marquis de Bouzols (2).

(1) Par une lettre datée du 7 floréal an VIII, Carnot annonça à La Tour d'Auvergne que le premier Consul l'avait nommé *premier Grenadier de la République* et lui décernait un sabre d'honneur.

(2) N'espérant pas recevoir une réponse favorable, cet officier s'était rendu chez lui. (*Note marginale.*)

Il n'en est pas de même de M. de La Tour d'Auvergne, lieutenant au régiment d'Angoumois, dont il est fait mention dans votre lettre du 27 et vous devés, à son égard, ainsi que pour tous les autres officiers qui n'appartiennent point aux régiments qui sont sous votre commandement ou qui n'y sont pas pourvus d'employs, vous conformer à la volonté du Roy.

Le baron de Falckenhayn au marquis de Ségur

Toulon, 15 octobre 1781.

Je me conformerai très exactement à vos ordres, Monsieur le Marquis, à l'égard de M. de La Tour d'Auvergne, officier au régiment d'Angoumois.

FALCKENHAYN.

Le baron de Falckenhayn au marquis de Ségur

Mahon, ce 30 novembre 1781.

Monsieur le Marquis,

Je viens de remarquer que je n'ai pas encore eu l'honneur de vous rendre compte, et vous en demande pardon, d'avoir trouvé icy M. de La Tour d'Auvergne, lieutenant au régiment d'Angoumois, le même qui s'était présenté à Toulon pour servir avec moi comme volontaire. Le luy ayant refusé en conséquence de votre défense, il se trouva à Marseille et trouva le moyen de s'embarquer sur une des frégattes espagnoles que M. le duc de Crillon y avait envoyé, pour l'escorte de Juives. Ayant apporté à ce général une lettre de recommandation à M. le duc de Bouillon qui le reconnaît pour luy appartenir, il l'accueillit et lui permit de servir avec les Catalans ou miquelets enrégimentés.

Je dois la justice à cet officier qu'il montre le plus grand zèle, passant presque toutes les nuits au bivouac, avec les postes les plus avancées et à faire le coup de fusil comme un simple soldat. La nuit dernière il fit un Anglais prisonnier qui était d'un petit détachement qui se présenta sur les glacis et que l'on croit avoir été l'avant-garde d'une sortie qui, se voyant découverte, rentra.

Je suis avec respect, Monsieur le Marquis, votre très humble et très obéissant serviteur.

FALCKENHAYN.

Le marquis de Ségur au baron de Falckenhayn

Versailles, le 20 décembre 1781.

On ne peut approuver la démarche qu'a faite le sieur de La Tour d'Auvergne, lieutenant au régiment d'Angoumois, en passant dans l'isle de Minorque malgré la défense que vous lui en avés faite en conséquence des ordres du Roy, et je dois vous prévenir que s'il prolonge son séjour dans cette isle, je ne pourrai m'empêcher d'en rendre compte à Sa Majesté qui nommera à son employ.

Le baron de Falckenhayn au marquis de Ségur

Mahon, 8 janvier 1782.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 20 décembre, par laquelle vous désapprouvez la démarche du sieur de La Tour d'Auvergne-Corret, lieutenant au régiment d'Angoumois, en passant dans cette isle malgré ma défense en conséquence des ordres du Roy. Il n'a pas hésité de se soumettre à ce nouveau, et il va partir par le premier bâtiment qui mettra à la voile pour repasser en France. M. le duc de Crillon le regrette beaucoup, et je ne puis lui refuser le témoignage qu'il a montré autant de courage que d'envie de se distinguer.

Je suis avec respect, Monsieur le Marquis, votre très humble et très obéissant serviteur.

FALCKENHAYN.

Le duc de Crillon au marquis de Ségur.

Sous le fort Saint-Philippe, ce 10 janvier 1782.

M. de la Tour d'Auvergne-Corret, officier dans le régiment d'Angoumois et qui était venu passer ici son semestre, part sur les ordres qu'il a reçu de vous, Monsieur, pour retourner en France; et obéit, comme il le dit, au premier instant, mais avec une douleur la plus sincère dans le moment où il pense que nous pouvons devenir plus intéressants. Cet officier qui m'avait été recommandé par M. le duc de Bouillon, comme son parent, emporte avec lui l'estime universelle et l'amitié des deux nations. Les calités (*sic*)

de son âme honnête égalent sa valeur qui est la plus brillante, la plus éclairée et, en même temps la plus froide, et sans avoir acquis les talents du héros dont il porte le nom, il annonce en tout qu'il est digne de le porter. Il voudrait qu'aussitôt qu'il se sera rendu à son devoir, vous lui accordassiez la permission de revenir me trouver icy comme mon aide de camp; et la sagesse que je suis bien décidé de mettre dans ce siège me fait prévoir qu'il aura le temps de m'y retrouver. Il ne vous demande que la permission de revenir passer ici le reste de son semestre. J'ay conçu pour lui autant d'estime que d'amitié et vous me ferez un vrai plaisir de lui accorder la grâce qu'il vous demande.

J'ai l'honneur d'estre, avec le plus fidèle et inviolable attachement, Monsieur le Marquis,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

B. B. duc DE CRILLON.

Le duc de Bouillon au marquis de Ségur.

A Navarre, le 12 janvier 1782.

M. de La Tour d'Auvergne-Corret, Monsieur, officier au régiment d'Angoumois, auquel je prends l'intérêt le plus tendre, a reçu à Mahon les ordres que vous lui avez donné de retourner en France; et s'y est conformé sur-le-champ. Il ne s'était déterminé à passer son semestre à Mahon que sur l'assurance qu'il avait eu de feu M. le baron de Wimpffen qu'il sollicitait de vous la grâce de ne pas exiger qu'il en revînt. Cet officier s'est distingué de manière à se concilier l'amitié tendre et la confiance intime de M. le duc de Crillon qui l'a vu s'éloiger avec regret. Il désire qu'il le rejoigne comme son aide de camp; il me marque qu'il a l'honneur de vous écrire pour obtenir cette grâce. Je joins mes sollicitations aux siennes. Je vous demande vos bontés pour M. de la Tour d'Auvergne dont le zèle, l'intelligence, la bravoure, l'activité peuvent être utilement employés. Ce sera un service personnel et essentiel que vous me rendrés. Ma reconnaissance sera aussi sincère que les sentimens avec lesquels j'ay l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

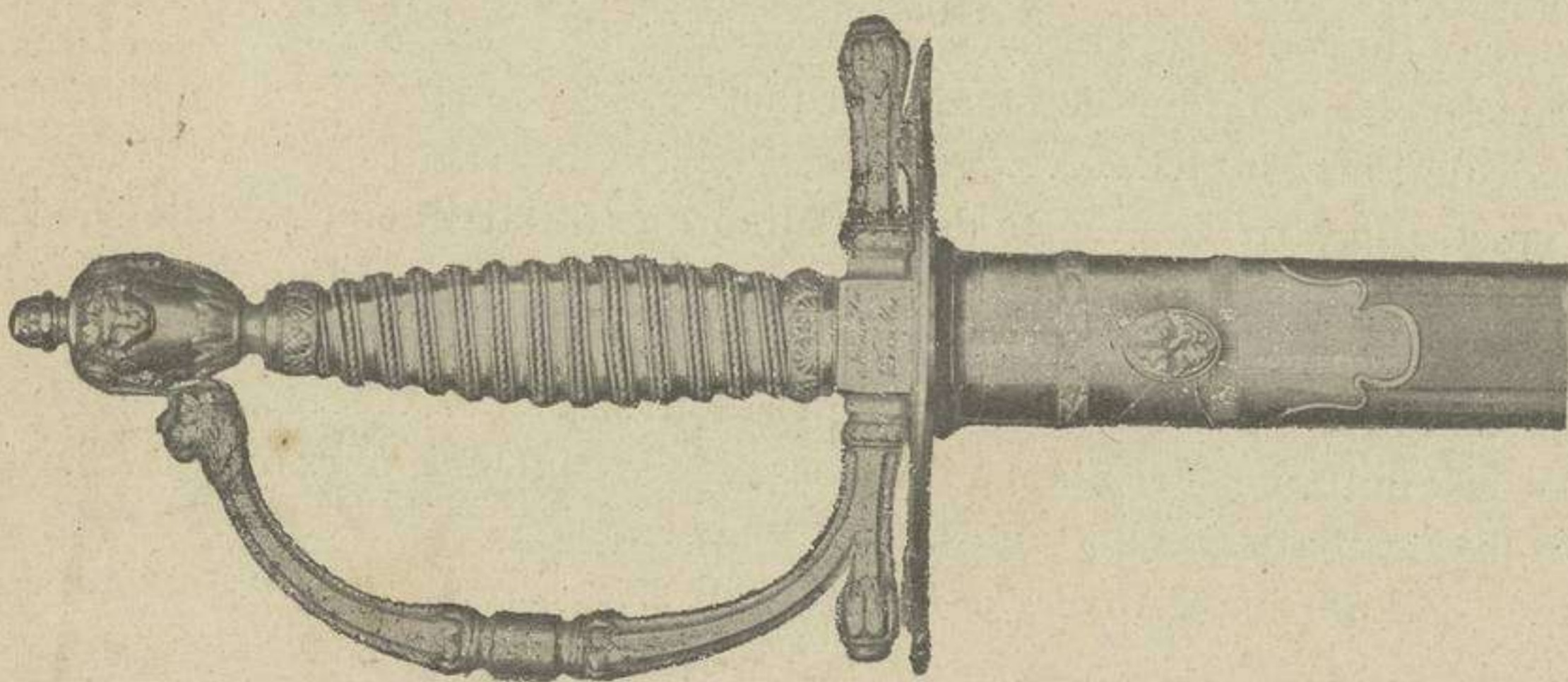
Le duc DE BOUILLON.

Le marquis de Ségur au duc de Crillon (1).

A Versailles, le 16 février 1782.

Votre bienveillance, Monsieur, pour M. de La Tour d'Auvergne-Corret et les témoignages avantageux sur sa conduite et ses qualités personnelles dont est remplie la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, seraient pour moy des motifs suffisants pour n'écouter que le désir que j'ay de faire ce qui peut vous être agréable, si le Roy ne m'avait expressement défendu de laisser partir à Minorque aucun autre officier de ses troupes que ceux qui sont pourvus d'emplois dans les corps; ceux même qui n'y sont attachés que par des brevets, ont eu ordre de rester en France. M. de La Tour d'Auvergne est par sa contravention aux volontés du Roy, moins dans le cas qu'aucun autre d'être excepté, d'ailleurs il serait possible que le régiment dans lequel il sert fût destiné à s'embarquer ou, du moins, qu'il eût à fournir des détachements pour les vaisseaux du Roy et M. de La Tour d'Auvergne aurait luy-même à regretter de voir un autre faire son devoir. Vous jugerés sans peine, Monsieur que, dans de telles circonstances, il n'est pas possible de lui permettre de retourner auprès de vous.

(Réponse analogue au duc de Bouillon, du 16 février 1782.)



ÉPÉE DE LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET
DONNÉE PAR GARIBALDI A LA VILLE DE PARIS EN 1883.

(Musée Carnavalet.)

(1) En réponse à la lettre du 10 janvier, au sujet de M. de La Tour d'Auvergne-Corret, pour lui faire connaître les motifs qui ne permettent pas de laisser cet officier retourner auprès de lui à Mahon. *(Note marginale.)*

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Préface.....	I
Lettres de 1778 à 1781.....	12
Siège de Mahon (1781-1782).....	16
Siège de Gibraltar (1782).....	57
Lettres de 1783 à 1792.....	94
Le lieutenant de La Tour d'Auvergne-Corret au siège de Mahon..	102

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	PAGES
Drapeau colonel du régiment de Bretagne (<i>en couleurs, hors texte</i>).....	face au titre
Portrait du comte de Crillon (<i>hors texte</i>).....	I
Carte de la partie Est de l'île Minorque.....	17
Plan de Port-Mahon.....	31
Vignette du titre d'une carte de l'île Minorque (dix-huitième siècle)	40
Portrait du général d'Arçon.....	57
Plan de la ville et des forts de Gibraltar (<i>hors texte</i>).....	63
Fac-similé d'une lettre du comte de Crillon.....	69
Batterie flottante se rendant à l'embossage (<i>en couleurs, hors texte</i>)	82
Profils des batteries flottantes.....	83
Épée de La Tour d'Auvergne-Corret.....	107



